LA VIE SPIRITUELLE

N° 441 Juillet 1958

SOMMAIRE

NOTRE SANCTIFICATION

A.-M. BESNARD, O. P. « Je sais en qui j'ai mis ma foi! ». 5

La foi est fondée sur une rencontre, un contact singulier avec Dieu et avec le Christ. Dieu parle et, l'Esprit-Saint agissant du dedans, l'homme écoute et répond. Chacune de ces réponses est sans précédent, elle est unique; et cependant l'amour de Dieu est le même et la réponse des hommes manifeste des traits communs. On peut donc parler de lois dont on ne développe ici que celles qui président à ce « temps des fiançailles » qu'est en somme le premier acte de foi vraiment personnel. Cet « instant-source » marque toute une vie; il est, au milieu des épreuves et des brouillards de son développement, le point de départ toujours présent et une mémoire tournée vers l'avant.

Dom Georges LEFEBVRE, O. S. B. Liberté et vérité..... 23

Pour vivre librement de l'amour de Dieu, il faut en vivre dans la vérité. Pratiquement, il faut, se considérant soi-même en présence de Dieu, chercher à discerner le témoignage de bonne volonté qu'attend de nous son amour.

Guy ROSETTI. L'amour de Dieu pour nous..... 34

Dieu nous aime. C'est la vérité de la foi et de la vie chrétienne. Cet amour est gratuit, personnel, exigeant, sans mesure. Il est la promesse des noces éternelles : Rendons gloire à Dieu, car voici que sont célébrées les noces de l'Agneau ! Et son épouse s'est faite belle... ! Heureux les gens invités au festin ! (Ap 19, 7).

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

Francis HERMANS. Le premier disciple de Ruysbroeck, Jan Van Leeuwen..... 64

Fort comme un lion, Jan Van Leeuwen est illettré quand il entre au monastère de la forêt de Soignes, dont le prieur est Ruysbroeck. Il se met à

l'école de son Prieur et, malgré sa charge de cuisinier, il écrit plus encore que son Maître dont il vit les enseignements dans un cœur frais et tout naïf, et qu'il traduit dans son langage populaire. Il écrit notamment Les sept manières extrêmement étonnantes de souffrir l'exil, *où il se montre le précurseur de saint Jean de la Croix.*

CHRONIQUES

PAROLE ET MISSION..... 86

A TRAVERS LES REVUES..... 90

LES LIVRES

Voir p. 1 de publicité la liste des livres recensés p. 94.

"Je sais en qui j'ai mis ma foi!"

Je sais en qui j'ai mis ma foi! (2 Tm 1, 12). Ces paroles de saint Paul retentissent comme une affirmation de victoire, la victoire de sa foi sur les épreuves qui, d'année en année, n'ont pas cessé de le traquer. Loin de se plaindre, le vieil Apôtre semble célébrer avec plus d'assurance et d'enthousiasme que jamais le jour lointain où il mit en effet, d'un seul élan, sa foi dans le Christ Jésus[1]. Terrassé par la gloire du Ressuscité, et à peine lui avait-il dit oui, qu'il en avait reçu l'annonce d'une vie de travaux et de souffrances à son service (Ac 9, 16). Maintenant il constatait que cette étrange promesse s'était accomplie, s'accomplissait encore, et, tout près de rejoindre son Seigneur, tendu en avant dans l'impatience de le revoir, il chantait sa fidélité ou, plutôt, leur commune fidélité, avec une joie qui retrouvait la joie, intacte, du premier jour.

Cette expérience de saint Paul, si simple au fond, mais si caractéristique de la foi, ne trahirait-elle pas quelque chose d'universel qu'il vaudrait la peine de méditer?

1. Le verbe est au parfait : je sais en qui — ce jour de jadis et une fois pour toutes — j'ai mis ma foi.

I

De l'acte de foi...

La foi est fondée sur une rencontre, un contact singulier avec Dieu et le Christ. Il y a eu un moment où Dieu a parlé de façon distincte et où, l'Esprit-Saint agissant au-dedans, l'homme a écouté. Il y a eu un brusque dévoilement par lequel Dieu a manifesté sa gloire sur la Face du Christ, et, son action illuminatrice éclatant au-dedans, l'homme a vu cette gloire.

La gloire de Dieu s'est révélée ; la Parole de Dieu s'est adressée aux hommes selon l'économie d'une Histoire sacrée qui a eu sa plénitude temporelle aux jours du Christ terrestre, qui aura sa plénitude éternelle au Jour du Christ parousiaque, et qui aujourd'hui, dans le temps de l'Église, se plénifie mystiquement en puisant dans sa plénitude temporelle pour attendre et atteindre l'éternelle. La foi est comme un regard, où l'âme tout entière affleure, se tend et se livre, fixée sur le triple visage épiphanique du Christ qui était, qui vient et qui est[2]. Au niveau de cette structure intrinsèque commandée par son objet, la foi est invariable. N'être plus que ce regard sur cette Face bienheureuse, fût-elle encore voilée ici-bas, tel est le vœu du croyant en vertu de sa foi. « Oh ! si notre cœur pouvait, d'une façon ou d'une autre, être suspendu par le désir à cette gloire ineffable ! Oh ! si nous pouvions sans cesse, dans l'assiduité de notre âme, frapper à la porte de celui qui nous a appelés[3] ! » Il

2. Voir notre article « Nous avons vu sa gloire... », dans *La Vie Spirituelle*, janvier 1958, pp. 5 sq.

3. Saint Augustin, *Tract. XL in Joh.*, n° 10; P. L., 35, 1691 : *O si cor esset qualitercumque suspirans in illam ineffabilem gloriam ! O si... ad eum qui nos vocavit, pia mente perpetuo pulsaremus !*

cherche à se rassasier de son acte de foi vécu en plénitude, dans l'attente du rassasiement éternel quand tout voile sera écarté.

... à la vie dans la foi.

N'être plus que ce regard... le peut-il en fait? Se rassasier de la Face du Christ qui était, qui vient et qui est, y parvient-il à son gré? L'exclamation de saint Augustin ne résonne-t-elle pas comme un soupir de regret, comme un rêve difficile? Immuable dans sa structure objective, l'acte de foi peut-il maintenir immuable dans la vie spirituelle concrète du croyant, qu'emportent les vicissitudes du destin terrestre, sa plénitude de lucidité, d'intensité, d'étreinte possessive? C'est poser le problème non plus de l'acte de foi, mais des lois profondes de la vie dans la foi. Il y a une histoire, mystérieuse et objective, de la gloire de Dieu dans le monde des hommes; il y a aussi une histoire, mystérieuse et subjective, de cette gloire de Dieu dans les profondeurs du cœur des croyants.

La première histoire est un drame qui se joue en termes de tout ou rien, de oui ou de non, d'acceptation ou de refus de la foi. L'évangile de saint Jean met en relief, avec une intention soutenue, les péripéties et les éléments de ce drame. La lumière de Dieu qui est sur la Face et sur les lèvres du Christ s'y affronte aux ténèbres du monde qui s'accumulent et s'épaississent dans le cœur des Juifs incrédules. La seule présence du Verbe incarné lance à tout homme sur son chemin l'impératif divin : « Viens et vois ». Cet appel est gros de promesses ou de menaces selon qu'on s'y rend ou qu'on le dédaigne. Celui qui le refuse est déjà jugé. Par contre, celui qui vient au Christ, celui qui accepte de « faire la vérité », tel l'aveugle-né, celui-là reçoit de Dieu

les yeux qui lui permettent de voir la gloire du Fils Bien-Aimé. L'événement de la foi le prosterne aux pieds de celui qu'il reconnaît comme son Sauveur et son Seigneur, et par cet événement le drame aussitôt trouve son dénouement. Il a vu et il a cru, et maintenant, croyant, il ne cesse plus de voir. La joie, la paix l'habitent. Il a trouvé celui entre les mains de qui il se remet tout entier, celui en qui « il met sa foi ». Une vie nouvelle l'envahit. Il n'a plus qu'à avancer en elle, respirant longuement, profondément l'atmosphère tonique, purifiée, transparente, de la Vérité.

En réalité l'autre drame commence, drame sans terreur d'ailleurs et sans regrets, drame fécond et bienfaisant, celui qui s'institue entre le cœur du converti et la gloire divine qui l'habite. Car c'est vrai que cette gloire l'habite définitivement (la grâce est-elle autre chose ?). Le croyant n'a plus à courir par les rues et les places à la recherche anxieuse d'un Dieu insaisissable : il est devenu le temple permanent du Dieu vivant et de l'Esprit ; il est enveloppé de l'amitié divine comme de son milieu vital surnaturel. Pourtant, Dieu ne l'habite pas comme le soleil habite de son éclat resplendissant le ciel d'été qu'on croirait immobile. L'immobilité ne peut échoir à qui vit dans le temps : la vie dans la foi aura ses midis et ses nuits, ses éclaircies et ses brouillards, sauf que les lois en sont autrement mystérieuses que celles des successions des saisons et des jours.

Les lois d'une vie.

A vrai dire, nous hésitons d'abord à parler de « lois ». L'itinéraire de chaque être vers Dieu et avec Dieu est unique et imprévisible comme unique et imprévisible sa vocation. Le Seigneur a des projets insondables sur chacun de ses amis, et son amour, qui ne se fatigue ni ne se lasse, ne se

répète pas non plus. Il n'envahit pas un cœur sans avoir prémédité pour lui cette sainteté singulière dont il veut le voir resplendir. Il le conduit par des chemins qui sont souvent secrets, parfaitement inattendus, il crée des pistes en plein désert là où personne n'imaginait qu'y fût possible une issue vers le Royaume. Chaque saint est un pionnier, et leur multitude ne permet pas de dire encore qu'ils ont achevé d'explorer l'innombrable richesse de la sainteté du Christ. Chaque saint est pétri directement par les doigts créateurs du Christ, il n'est pas de moule ni de chaîne qui permettraïent de les sortir en série! La vie dans la foi est aventure indicible.

Et pourtant! L'amour invente toujours, mais y a-t-il réellement plusieurs façons d'aimer quand on est Dieu? L'amour invente toujours, mais il ne se contredit jamais. Il n'est pas sans loi car, inlassablement fidèle à lui-même, il est à lui-même sa propre loi. Dans la manière dont Dieu traite son peuple et ses amis, il y a certaines constantes qui révèlent immanquablement cette fidélité obligée. Il n'y a qu'une façon d'aimer, c'est de se donner et d'aider l'autre à se donner; il n'y a qu'une façon d'aider un pécheur à se donner, c'est de l'arracher d'abord à son péché; il n'y a qu'une façon que Dieu a choisie d'arracher l'homme à son péché, c'est de le faire mourir tout entier à ce qui est mort et chair, pour le faire revivre tout entier à ce qui est vie et esprit. Il y a mille et une manières de mettre en œuvre cette unique façon d'opérer le salut des hommes, mais elles ne font toutes que mieux ressortir sa constante et impressionnante invariabilité.

Les voies de Dieu ne sont pas identiques chez celui-ci et chez celui-là, mais quelle étrange ressemblance pourtant, comme leur dessin se superpose! Les nuits sont bien pareilles quand elles regardent le même ciel, et quoi de plus semblable à un désert qu'un autre désert quand ils engendrent

la même soif, et à une joie qu'une autre joie quand elles jaillissent de la même présence? Ignorer cette parenté profonde des voies de Dieu en des cœurs pourtant choisis uniques, c'est ignorer l'un des courants majeurs de la tradition spirituelle de l'Église, et c'est s'empêcher de comprendre l'un des aspects essentiels de la communion des saints. Car si les saints communient par les fibres les plus délicates et les plus profondes de leur âme, c'est pour avoir vécu, sous tant d'habits et de circonstances diverses, le mystère de la même épreuve, le drame de la même foi.

Saint Paul le premier pose les fondements d'une typologie spirituelle lorsqu'il rappelle aux Corinthiens le murmure des Hébreux dans le désert : *Cela leur arrivait pour servir d'exemple et a été écrit pour notre intention...* (1 Co 10, 11). Les tentations par lesquelles Dieu fit passer son peuple au temps de Moïse nous suggèrent celles par lesquelles aujourd'hui encore il éprouve la foi des siens, et les transpositions, pour qui les vit en soi, sont plus aisées qu'il peut paraître. A la lecture de la tentation d'Abraham, quel croyant n'a perçu lui-même, avec plus ou moins de crainte sacrée, qu'il lui serait demandé un jour de se dépasser dans la foi par un sacrifice héroïque à la ressemblance du sacrifice d'Isaac? Mais lequel aussi n'a compris que la joie dans la foi qu'a vécue le vieux patriarche préfigurait déjà sa propre allégresse? Toute la Bible est « écrite pour notre instruction » afin de nous manifester les voies de Dieu, et ces voies inaugurées jadis ne sont pas périmées : elles continuent de frayer leur percée en notre cœur de chair.

C'est ainsi que les Pères de l'Église ont aimé retrouver dans les pérégrinations du peuple saint et de ses membres singuliers le type prophétique des itinéraires spirituels de l'âme chrétienne : la *Vie de Moïse* de Grégoire de Nysse, les *Homélies sur les Nombres* d'Origène, les nombreuses interprétations du *Cantique des Cantiques* sont autant de

tentatives, parfois trop ambitieuses ou trop systématiques il est vrai, pour mettre à jour certaines lois de la vie profonde dans la foi, à partir des manifestations et des expressions révélées de la miséricorde divine.

Au surplus, comment l'Église pourrait-elle nous demander de faire nôtres les paroles des psaumes, si nous n'avions d'aucune façon à partager intimement les épreuves ou les victoires qui font crier le psalmiste ? Or ces épreuves et ces victoires nous viennent à tous de la main du même Dieu qui saisit un David, un Job, un Jérémie ou quelque autre, d'une étreinte dont il répétera sur nous le geste. Non sans en avoir auparavant touché mystérieusement son propre Fils, et nous sommes au cœur de notre recherche. Car le Fils lui-même n'a fait qu'accomplir dans sa chair toutes ces voies et ces épreuves qui étaient écrites pour lui *dans le rouleau du Livre* (He 10, 7) par tous les croyants de l'Ancien Testament. Ceux-ci avaient en somme à préfigurer la destinée humaine du Verbe incarné, nous avons, nous, à la reproduire. C'est la raison la plus décisive pour laquelle l'itinéraire dramatique de notre vie de foi n'est pas tracé par une fantaisie sans loi : il n'est pas sans loi, étant sous la loi de l'imitation du Christ. Mais le Christ marchait dans la lumière de l'intimité avec son Père, non dans la foi, voilà pourquoi nos pères et nos frères en obscurité de foi ne cessent de nous enseigner des choses très précieuses sur les voies du Dieu qui nous travaille et nous émonde. C'est par la ressemblance à ces témoins plus accessibles à notre faiblesse que nous découvrons ce que signifie concrètement l'imitation du Christ et la participation à ses souffrances, exactement comme c'est par l'écoute de leur parole que nous saisissons mieux le mystère du Verbe incarné et du Serviteur souffrant. Pédagogues de la foi, ils sont aussi pédagogues de la vie dans la foi, quoiqu'il n'y ait, pour tous, qu'un Maître de foi et de vie : le Christ

Dégageons donc cette conclusion : la vie dans la foi est une aventure personnelle qui, pour être singulière, a néanmoins sa cohérence et ses lois. Ces lois sont déterminées essentiellement par le dessein de Dieu, qui a librement fixé les voies par lesquelles il viendrait à nous et nous ferait venir à lui, et qui les reproduit, selon sa volonté, à la ressemblance du Christ, chez ceux qui se donnent à lui dans la foi. Une attentive typologie biblique, vérifiée par une fréquentation assidue des spiritualités qui l'ont méditée au cœur de la tradition de l'Église, peut mettre à jour le réseau essentiel de ces voies et de ces lois. D'une façon ou d'une autre, on constatera qu'elles déterminent un itinéraire pascal.

De telles lois n'ont d'ailleurs rien de la rigueur ou de l'exactitude des lois scientifiques, pas même de l'approximation et de l'adéquation qu'on atteint dans les sciences de psychologie profonde. Elles ne se solidifient jamais en « théorèmes » de spiritualité, elles restent au contraire mouvantes et liquides dans l'océan de la gratuité de l'amour divin, comme les courants marins dans les océans terrestres. Elles permettent pourtant de dire quelque chose de sensé sur l'expérience chrétienne la plus profonde et la plus incommunicable ; elles seules encore permettent de justifier l'existence d'une « théologie spirituelle » qui soit autre chose qu'une pure collection et description de cas singuliers, de saintetés inimitables, de mystiques scellées et impénétrables.

II

Nous voudrions maintenant, dans les pages qui suivent, essayer de cerner *l'une* de ces lois fondamentales de la vie dans la foi, celle que semblait évoquer la parole de saint Paul

que nous avons mise en exergue et qui concerne le rôle de l'instant-source de la foi, de l'instant de la conversion, dans la spiritualité ultérieure du croyant. Reprenons donc, pour en développer les conséquences dans la psychologie personnelle, ce que nous disions au titre d'une loi générale au début de cet article.

De la rencontre du Dieu vivant...

Il y a eu, disions-nous, un moment où Dieu a parlé de façon distincte et où, l'Esprit-Saint agissant au-dedans, l'homme a écouté. Il y a eu un brusque dévoilement par lequel Dieu a manifesté sa gloire sur la Face du Christ et, son action illuminatrice éclatant au-dedans, l'homme a vu cette gloire. Il a « réalisé » que *le Christ était son Seigneur,* dans l'instant même où ce titre de « Seigneur » prenait sens pour lui en venant coïncider avec son expérience intime pour en devenir l'expression nécessaire, soufflée par l'Esprit, prononcée par l'Église, et seule adéquate. La personnalité se découvre mobilisée dans un acte d'acquiescement total à la sollicitation de la Parole de Dieu et à l'appel du Christ. Cet instant de la conversion lucide et personnelle atteint à une plénitude unique, comme il convient à un instant-source dont les décisions qui le remplissent vont commander toute l'existence à venir.

C'est « le temps des fiançailles », c'est le moment où le cœur s'égale à la proposition de Dieu ; où les pensées de l'homme sont intégralement les pensées de Dieu qui viennent de se manifester à lui ; où ses désirs sont « selon le cœur de Dieu » ; où les dimensions de sa conversion sont exactement celles de sa vocation ; où il veut absolument ce que Dieu veut, et il le veut à un degré de lucidité et d'engagement qui fait de cet acte un acte participant davantage

de la stabilité et de l'irrévocabilité des desseins divins que de la fragilité et de la fugacité des caprices humains.

A cet instant premier l'homme est réellement conforme à Dieu. En un éclair, il touche, il goûte la vie éternelle. Ce n'est pas le fruit d'un hasard suprêmement heureux, le prix d'un effort conquérant : c'est le don réservé par Dieu à ceux qui viennent au Christ, ils deviennent pour un instant indiscernables de leur Seigneur, étant immergés brusquement dans sa gloire. N'est-ce pas ce que signifie profondément le baptême, cette identification au Christ pascal, lorsqu'il y a simultanéité entre sa réception et l'actuelle conversion intérieure? A cette heure le néophyte est *illuminé,* il *goûte au don céleste,* il devient *participant de l'Esprit-Saint,* il *savoure la belle parole de Dieu et les forces du monde à venir* : ce n'est pas par vaine rhétorique que l'épître aux Hébreux (He 6, 4-5) évoque en ces termes les commencements de la foi, c'est pour rendre, sans trop la trahir, l'expérience commune des premiers croyants. Le converti éprouve qu'à cette heure ce n'est plus lui qui vit, c'est le Christ qui vit en lui, car il ne se contente pas de se jeter à ses pieds, il épouse totalement sa volonté et il porte si parfaitement la ressemblance du Fils de Dieu qu'il s'entend dire d'une façon ineffable la parole de l'Alliance : *Je serai ton Dieu et tu seras mon fils.*

Cette conformité au Christ n'est pas une simple apparence ni une pure promesse, c'est un instant réel. Si le croyant mourait à cette heure, il se retrouverait sans heurt, sans dépaysement, à sa place de gloire éternelle, ayant coïncidé d'un seul coup avec sa vocation.

... *à la mémoire du Dieu vivant.*

Mais le croyant ne meurt pas. Le temps quotidien l'entraîne. Qu'advient-il de l'instant-source, de l'épiphanie de

la gloire très pure du Christ? Cet événement n'est pas dépassé, il ne le sera jamais, en aucun sens du mot, c'est-à-dire ni abandonné ni rendu caduc par un événement plus décisif. Le croyant ne le laisse pas derrière lui comme une jouissance évaporée, à la façon du vin bu dont « on rejette le flacon »; il le garde au contraire enfoui dans sa *mémoire* spirituelle d'où il continue à être le moteur actif de sa destinée dans le Christ. Pas davantage le croyant n'atteindra avant son dernier jour une conformité intérieure plus exacte avec son Seigneur : il recevra peut-être plus de lumières, il obtiendra de Dieu une connaissance plus circonstanciée, mais sa fidélité ne luttera jamais que pour maintenir coûte que coûte la qualité du oui donné à la première heure.

Ce qui arrive alors fréquemment, c'est que Dieu tempère ses épiphanies, les rend plus voilées et plus rares; après avoir vu la gloire de Dieu comme l'Isaïe du retour d'exil l'avait vu éclater dans le désert, le croyant est tenté de murmurer avec un étonnement douloureux la parole du prophète telle que l'a comprise la Vulgate : *Vraiment tu es un Dieu caché, Dieu d'Israël, Dieu sauveur* (Is 45, 15). Il y a là une « déception » qui fait partie du drame de la vie dans la foi. La façon dont on réagit à ce sevrage spirituel est aussi décisive pour cette vie de foi que pour notre vie tout court la façon de réagir au sevrage maternel. C'est à partir de ce moment que notre fidélité va faire ses preuves. « Nos fidélités sont des fidélités dans des bourrasques », disait Péguy : toute fidélité au Dieu vivant et caché est une fidélité dans des pénombres et des bourrasques. C'est à cette heure que nous montrons si nous vivons réellement de la foi.

Après nous avoir étreints dans un face à face et un dialogue intimes qui ont scellé l'alliance entre lui et nous, le Seigneur nous renvoie à l'Église et au monde. En un sens, nous n'en étions pas sortis, car le Christ ne peut nous ren-

contrer hors de son Église et ne veut, en nous rencontrant, nous enlever du monde, mais seulement nous y arracher au mal. Il nous renvoie à l'Église comme à celle qui est chargée de donner à notre foi sa nourriture quotidienne, de nous prendre en subsistance, de disposer de nous pour le profit de nos frères, de nous ménager enfin les seules rencontres certaines du Christ, à savoir celles qui s'accomplissent à travers les mystères sacramentels. De ce renvoi à l'Église, nul n'est dispensé : saint Paul lui-même n'a pas le loisir de s'attarder dans la rencontre épiphanique du Christ qui le terrasse et le convertit sur le chemin de Damas ; il est aussitôt renvoyé à Ananie et à la communauté des croyants, c'est eux qui lui enseigneront le reste. De même, les disciples d'Emmaüs ont le cœur retourné par le Ressuscité se dévoilant à eux à la fraction du pain, mais à cet instant précisément il disparaît, nos deux disciples sont renvoyés à Jérusalem : là seulement, parmi les frères, ils retrouveront le visage de leur Seigneur. Regretteront-ils le bout de route où ils étaient seuls avec lui et où leur cœur brûlait à sa parole ? Ils auraient tort. Liés et donnés au Christ, ils doivent le suivre partout où il les conduit, et c'est d'abord dans la foule et dans les tâches du peuple de Dieu. Il est inévitable qu'ils aient l'impression, à certains moments, de perdre de vue, dans le brouhaha, son visage glorieux, et qu'ils éprouvent la nostalgie d'une fuite dans les montagnes ou dans les creux du rocher où ils le retrouveraient lui seul, comme lui-même, la nuit, fuyait les foules pour prier seul à seul avec son Père. Il est inévitable que tant de liens, de fréquentations ou de responsabilités alourdissent leur tête, troublent leur regard lorsqu'ils veulent retrouver leur « bien-aimé frère et Seigneur Jésus ». Mais il était inclus, dans leur consentement initial, qu'ils acceptaient, s'il plaisait à Dieu, de ne plus guère revoir avec le même éclat matinal et printanier cette Face bienheureuse, pour le vu de laquelle cependant ils ont tout quitté et demeurent insatiables.

Sans plus quitter l'Église, ils sont aussi renvoyés au monde. Il n'y a pas de vocation en chrétienté qui n'inclue une mission, ni de mystique qui n'ait, par quelque volonté expresse de Dieu, une fonction de témoignage. La rencontre épiphanique du Christ Seigneur a pour effet certain de nous lancer sur tous les chemins du monde, comme les apôtres l'ont éprouvé, dispersés à tous les vents par l'Esprit de la Pentecôte, au risque de toutes tentations, épreuves, ténèbres et brouillards. Qu'est devenue l'intimité poignante du premier dialogue avec le Christ? N'est-ce pas de ce dialogue que se souvient le vieux saint Jean avec une frémissante et vivace fraîcheur : ... *ils allèrent donc et virent où il demeurait et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure* (Jn 1, 39)? C'est bien autre chose qu'un souvenir lumineux resté flottant dans l'ombre d'un passé révolu : la mémoire de « ce jour-là » anime mystérieusement le présent de la foi, quelle que soit son obscurité passagère.

Il n'y a qu'une seule façon de nous situer devant Dieu, de nous « recueillir » et de nous fortifier dans la foi : c'est de ne jamais cesser de revenir à l'instant-source. Ou, pour être tout à fait exact : de revenir *au Dieu de l'instant-source* et de la première rencontre. Ce Dieu nous dira toujours mieux qui il est, qui il sera pour nous, mais ce sera nécessairement sous les traits qu'il revêtit « ce jour-là », si du moins c'était déjà les traits véritables de Jésus-Christ dans la plénitude de sa Révélation glorieuse. Ainsi le Dieu que nous adorons est-il vraiment le « Dieu de toute la terre », le « seul Dieu vivant et vrai », le Dieu par qui, en qui et pour qui toutes choses ont été faites, mais il est aussi, indissociablement, le Dieu de notre première rencontre intime avec lui, le Dieu d'ici ou de là, le Dieu de ce jour-là. Le mystère de la foi biblique réside précisément en cette identité : le Dieu des épiphanies singulières depuis celles faites à Abraham ou à

Moïse jusqu'à celles accomplies en Jésus-Christ, est aussi le Dieu de tout esprit et de toute chair dont toutes les extrémités de la terre verront un jour la gloire. Dans les appellations bibliques : *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Dieu de Béthel* (Gn 31, 13), *Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* il y a infiniment plus qu'une référence historique objective, il y a cette référence mystique et subjective par laquelle le peuple de Dieu et chaque croyant cherchent à renouer sans cesse avec les instants-source de leur foi, car ôtez ce Dieu en provoquant par impossible une amnésie totale de ces épiphanies, la foi n'est plus. Mais retrouvez la mémoire de ce jour et de ce Dieu, l'alliance est là, avec son exigence de fidélité. « Non, mes Voix ne m'avaient pas trompée », s'écriait Jeanne d'Arc sur son bûcher : il fallait que le dernier sursaut de sa foi, les yeux fixés sur le crucifix de l'église Saint-Sauveur qu'elle avait fait quérir, rejoignît ces commencements secrets de sa vocation. Il ne pouvait pas y avoir contradiction : le Dieu de l'alliance intime et personnelle n'est pas autre que le Dieu de l'Alliance dans l'Église, « c'est tout un », pour reprendre encore un mot de Jeanne.

Le juste vit de la foi et la foi vit de cette mémoire mystérieuse. La Bible ne cesse de l'enseigner. *Tiens-toi sur tes gardes,* dit le Deutéronome. *Ne va pas oublier ces choses que tęs yeux ont vues* (la gloire de Yahvé au Sinaï), *ni les laisser, en aucun jour de ta vie, sortir de ton cœur* (Dt 4, 9). Isaïe reprend en écho : *Souvenez-vous des choses passées depuis longtemps. Je suis Dieu sans égal...* (Is 46, 9). Toute la prédication prophétique, en fait, vise à ramener Israël à l'Amen de ses fiançailles avec Dieu. Au temps de l'Église, de même, quand éclata la crise des Galates, qui est une crise de foi, saint Paul objurgue ces têtes légères de revenir à l'instant-source de leur conversion : cet instant-source ne possède pas simplement les attraits idylliques des premières

ferveurs, il constitue surtout la pierre de touche de la foi, il révèle la règle de la foi, il suffit à confondre l'imposture des faux apôtres (cf Ga 1, 6; 3, 1-4; 4, 9) : telle la vérité du Christ de ce jour-là, telle la vérité du Christ pour toujours, quelque explication qu'elle obtienne au cours des années. L'épître aux Hébreux, qui veut réveiller et affermir la foi d'une communauté attiédie, en appelle à son tour au zèle et aux certitudes de la première heure (He, 4, 2; 10, 32-39), et ce type de parénèse se retrouve encore dans l'Apocalypse (Ap 2, 4-5; 3, 3).

Aussi souvent qu'il s'agit de ranimer notre foi, il nous faut revenir à cet instant privilégié où il nous a été donné mieux qu'à aucun autre : non pas quant à la substance du don ni quant à la pénétration de telle ou telle vérité, mais quant à la saisie globale du mystère du Christ Seigneur et à la disponibilité pour l'accepter en nous. C'est pourquoi non seulement tout effort personnel mais, au sein de l'Église et d'une façon organique, consciente et préméditée, « toute catéchèse s'efforcera de ramener le fidèle à l'acte initial de sa conversion : cet acte que, d'une certaine façon, il ne dépassera jamais[4] ».

Mémoire tournée vers l'avant.

Comprenons bien l'esprit qui anime cet effort. Si l'on y voit un retour pur et simple sur le passé, on se trompe grossièrement. La mémoire du Dieu de notre conversion n'est pas une mémoire psychologique : celle-ci n'en est que l'enveloppe accidentelle. C'est une mémoire mystique et prophétique. C'est le contact d'une présence infiniment actuelle, aussi actuelle que l'influx créateur dans les êtres réels. A

4. P.-A. Liégé, « De la parole à la catéchèse », dans *Lumière et Vie*, décembre 1957, p. 47.

l'heure de notre conversion ou de notre vocation cette présence s'est manifestée dans l'expression de sa Face qu'elle choisissait envers nous pour toute la suite des jours ; en son regard nous nous sommes trouvés ce pur Oui que nous devions être et qu'à chaque instant nous ne faisons qu'essayer d'être. Le Dieu de l'Alliance est fidèle et n'a pas changé, notre vocation n'a pas changé : la rencontre qui nous a un jour révélé l'un et l'autre ne peut être qu'un présent plus présent à nous-même que l'instant à partir duquel nous voulons le rejoindre.

Cette mémoire n'est donc pas une nostalgie infantile et stérile, inspirée en nous par l'appréhension ou le refus des difficultés de l'avant et un besoin maladif d'évasion. Le même Isaïe, qui disait : *Souvenez-vous des choses passées depuis longtemps,* disait aussi : *Ne vous souvenez plus d'autrefois, ne songez plus aux choses passées!* (Is 43, 18), car il y a tel souvenir trop humain, tel attachement trop charnel, qui rendent incapable de s'ouvrir à l'action toujours nouvelle du Dieu vivant. La mémoire du Dieu de notre conversion ne peut pas être une complaisance attardée et sentimentale qui compenserait quelque frustration inconsciente ou consolerait une « désolation » pleurnicharde.

Elle n'est pas non plus une simple confrontation destinée à vérifier notre fidélité. Notre fidélité, de toute façon, n'est pas on ne sait quel morceau de lave refroidie que le temps, à la longue, aurait pu déformer ; c'est une « fidélité créatrice[5] », dont les repères ne sont pas par-derrière mais par-devant. « Il n'y a pas de grâce dans le passé...[6] » ;

5. A. Gelin, « L'invitation biblique au progrès », dans *La Vie Spirituelle,* décembre 1945, p. 459.

6. A.-M. Roguet, « Le mirage du passé », dans *La Vie Spirituelle,* décembre 1955, p. 468. Cet article, ainsi que celui cité à la note précédente, mettent précisément en garde contre une fausse façon de revenir à l'instant initial de sa vocation ou de sa conversion. Ils complètent ce que nous disons ici.

néanmoins la grâce d'aujourd'hui nous vient de cette Face divine que nous n'avons jamais mieux entrevue qu'à l'instant-source de notre foi où elle s'est levée sur nous et nous a inondés de sa lumière.

Le goût de Dieu.

Si du moins vous avez goûté combien le Seigneur est bon... (1 P 2, 3), c'est à cette condition que les croyants sont aptes à « croître pour le salut » et à marcher de l'avant sur les voies inédites où la charité du Christ les presse. Ce goût initial de Dieu et du Christ fait partie de l'économie normale de la vie dans la foi. Il y a un contact ineffable, un instant de transparence absolue où le converti, où l'appelé, voit, sait, goûte que le Christ est la voie, la vérité et la vie.

Néanmoins, on ne peut vouloir se procurer soi-même cette saveur du dévoilement du Christ Fils de Dieu, cette épiphanie intime de sa présence. Méfions-nous de la tentation à laquelle succomba Simon le Magicien, et de vouloir acheter la jouissance que les saints ont du Christ. Il n'est pas même licite ici-bas d'en faire l'objet d'une prière impérieuse. Mais ce qui est possible, ce qu'il est même exigé que nous demandions, c'est de *connaître le Dieu véritable et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ,* de le connaître au sens fort que le mot a en hébreu et chez saint Jean (connaissance personnelle, vitale et cordiale). Car c'est cela la volonté de Dieu sur nous : il est bon et nécessaire d'en faire l'objet de notre saint désir. Ce faisant nous reprenons la prière assoiffée de Moïse qui, rendu sans doute impatient par l'épiphanie du Buisson Ardent, suppliait Yahvé de lui faire voir sa gloire (Ex 33, 18). Rendus impatients par l'entrevision de la Face du Christ au jour de notre conversion ou de notre

vocation, nous murmurons nous aussi : « Fais-moi voir ta gloire ! » Cependant notre prière s'élève moins en vertu de la seule joie du don passé qu'en vertu de la pure foi à la promesse qu'incluait nécessairement le don passé. « Je vous reverrai... » disait le Christ à ses apôtres après la Cène : c'est cette parole que ranime chaque visite qu'il nous accorde et sur laquelle s'appuie notre attente ou notre recherche. Nous ne demandons pas d'expérimenter de nouveau ce qui, une fois, a été donné, mais, tendus vers l'avenir, de connaître Dieu autant qu'il lui plaira de se laisser connaître.

En un sens, nous ne pouvons rien dire sur la saveur qu'aura le don de Dieu au dernier jour. Rien n'en approche, et pas même, semble-t-il, les arrhes que parfois il nous aura accordées ici-bas. *Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté,* avoue saint Jean (1 Jn 3, 2). Nous ne voyons que *dans un miroir, d'une manière confuse,* reconnaît saint Paul (1 Co 13, 12). D'un autre côté, pourtant, le même saint Paul affirme avec une hardiesse étonnante : *ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment... c'est à nous que Dieu l'a révélé par l'Esprit* (1 Co 2, 9-10). La vérité est qu'il le révèle l'espace d'une étreinte ou d'un regard. « Souvent, Dieu m'est témoin, j'ai vu l'Époux venir à moi et demeurer avec moi autant que pareille chose est possible ; mais lui disparaissant soudain, je ne pouvais retrouver celui que je cherchais[7]. » Comme dans le pinceau d'un phare qui éclaire brusquement le rivage où nous allons et ce visage qui, silencieux comme jadis aux bords du lac (Jn 21, 4), nous y attend...

Au jour où nous aborderons, nous le verrons *tel qu'il est* (1 Jn 3, 2). C'est cette espérance, alimentée par cet éclair

7. Origène, *Hom.* I in *Cant. Cant.*, n° 7 (« Sources chrétiennes », p. 75, mais la traduction est de nous).

lumineux des commencements retrouvé de loin en loin, qui est le ressort indéfini de notre marche. Marcher dans la foi, nous continuerons de dire que c'est marcher les yeux fixés sur la gloire de Dieu qui éclate sur le visage du Christ, il nous suffira seulement de préciser, pour rejoindre l'humble condition de notre expérience, que cette marche ne se déroule pas sous un ciel immuablement limpide, mais enveloppée de bouffées de brumes ou de fumées comme nos vallées en automne ou nos usines. Il faut connaître cette loi élémentaire de la vie dans la foi pour apprendre à ne jamais désespérer ni douter dans les silences ténébreux où parfois elle nous laisse. Puisant au contraire une force inlassable dans la mémoire indélébile des premières rencontres, nous saurons nous écrier comme saint Paul, tendus de tout notre être vers l'avant : *Je sais en qui j'ai mis ma foi!*

Fr. A.-M. Besnard, O. P.

LIBERTÉ ET VÉRITÉ

Pour vivre librement de l'amour de Dieu, il faut en vivre dans la vérité, la clarté intérieure : dans la sincérité envers soi-même, et celle-ci ne peut s'atteindre qu'en se dégageant de l'égoïsme et des ombres qu'il met en nous, de toutes ces réactions obscures de notre sensibilité où il se dissimule et où il est souvent difficile à démasquer.

Il importe donc d'abord de discerner ce que doit être cette libération intérieure, dans quelle mesure et de quelle manière elle est vraiment réalisable.

L'amour de Dieu, c'est l'union de volonté avec lui : c'est ne plus vouloir, ne plus désirer que lui. Cette entière adhésion de la volonté à Dieu se manifestera nécessairement par un renoncement à ce qui lui est étranger, à ce qui n'est que recherche de nous-même et de nous seul. Mais, si total que doive être ce détachement de la volonté envers ce qui n'est pas son unique bien, si réelle qu'en soit la répercussion sur la sensibilité, dont les réactions se trouveront de ce fait apaisées, il n'en reste pas moins que ces réactions ne peuvent entièrement disparaître. Elles sembleront parfois demeurer très vivantes, assez vivantes peut-être pour inspirer la tentation de mettre en doute la réalité profonde d'un amour qui, lui, est souvent bien secret, bien caché au fond du cœur, bien silencieux.

Dans quelle mesure ces réactions de la sensibilité sont-elles un obstacle à la divine charité, un signe que sa victoire est

encore incomplète? Dans quelle mesure doit-elle les éliminer — ou peut-être en quelque manière les utiliser — pour établir sa domination sur l'âme tout entière?

Il faudrait, pour répondre à cette question, distinguer bien des cas, mais peut-être est-il possible de les grouper, en gros, sous trois chefs.

D'abord, on se trouve en présence d'une situation bien claire : un acte positif à poser ou à ne pas poser, en des circonstances où le devoir est évident. Par exemple : on a reçu un ordre formel, de qui a autorité pour le donner. Ou encore : un devoir d'état précis s'impose, auquel on ne peut se soustraire pour faire passer d'abord une autre occupation qui plaît davantage. Ou bien : une bonne occasion s'offre d'humilier quelqu'un contre qui on est irrité, ou de lui jouer quelque mauvais tour sans qu'il y paraisse, et l'on ne peut se dissimuler qu'agir de la sorte serait céder à l'esprit de vengeance. En de telles circonstances, où une conscience même un peu retorse — et à plus forte raison une conscience encore trop portée peut-être à l'indulgence envers elle-même, mais sincère — n'a aucune peine à discerner ce que Dieu veut, le problème est aisé à résoudre : c'est une question de pure volonté; c'est un choix à faire, et une âme habituellement fidèle ne peut que choisir Dieu. Elle sait qu'ici elle ne peut faillir sans s'éloigner positivement de lui. C'est le moment pour elle de se rappeler l'enseignement de saint Jean de la Croix (*Montée du Carmel,* livre I, chap. 11) : accepter en pleine connaissance de cause de préférer quelque chose à Dieu — même s'il ne s'agit pas d'une matière grave — ce n'est plus l'aimer comme Dieu mérite d'être aimé, ce n'est plus l'aimer. C'est arrêter son élan vers lui; ce n'est plus s'ouvrir par un désir sincère et généreux à sa grâce, mais s'y fermer au contraire délibérément en lui refusant une chose qu'elle demande.

A qui oppose à Dieu de tels refus — à qui, du moins, le fait assez souvent pour que cela traduise l'attitude habituelle, la disposition profonde de sa volonté — Dieu ne peut se donner vraiment. Il se donne à qui le désire, d'un désir loyal et vrai, en sachant consentir les sacrifices nécessaires. Il ne peut se

donner à qui ne le désire pas réellement, à qui choisit de renoncer à s'ouvrir largement à l'amour plutôt que de renoncer à telle ou telle satisfaction égoïste. Ce serait mettre dans un cœur qui n'y consent pas un amour que son attitude contredit, faire aimer un cœur qui ne veut pas aimer. Ce serait nous forcer la main.

Sans doute, Dieu n'abandonnera pas cette âme. Il soutiendra sa faiblesse et tentera de l'aider à s'élever au-dessus d'elle-même. Mais tant qu'il rencontrera ainsi en elle des refus délibérés il ne pourra lui faire faire des progrès décisifs, la conduire à une vraie intimité avec lui.

Cependant, pour une âme qui cherche Dieu sincèrement, ces cas — où il s'agit de faire un choix entre un bien et un mal clairement discernés dès le premier regard — ne seront pas les plus fréquents. On peut même dire qu'ils passeront pour elle, le plus souvent, à peu près inaperçus : elle n'aura qu'à y appliquer, presque sans y penser, un choix fait une fois pour toutes et qui ne pose pas de question. La volonté est ici presque seule en cause, il lui suffit de demeurer fidèle à une détermination en laquelle elle se trouve établie, même s'il lui faut parfois tendre un peu plus son effort pour affermir sa résolution, devant un renoncement qui lui est plus sensible.

Mais d'autres occasions — plus délicates — se rencontreront sur son chemin, où il lui faudra être plus vigilante, plus en garde contre elle-même, plus consciente de sa foncière faiblesse et attentive à ne pas se tromper elle-même.

Il s'agit des circonstances où, d'une manière ou d'une autre, entre en jeu cette zone obscure de nous-même sur laquelle un jugement clairvoyant est si difficile, ce qui donne lieu à bien des illusions, comme aussi aux inquiétudes d'une âme désireuse d'être toute à Dieu et troublée de sentir en elle tant de réactions imparfaitement dominées par son amour.

Nous parlions à l'instant du cas parfaitement clair d'un acte positif, d'un choix effectif dans lequel se discerne sans aucune peine le sens dans lequel notre volonté penche en présence d'un devoir qui s'impose à elle avec évidence. Passons tout de suite

à l'extrême opposé : les sentiments, les impressions qui s'agitent en nous et dont il est toujours possible de se demander dans quelle mesure la volonté les désapprouve réellement ou se laisse plus ou moins entraîner à quelque complicité secrète et inavouée. Ou même tout simplement les sentiments qui, sans être « mauvais » en eux-mêmes, semblent du moins le signe d'une disposition imparfaite : d'un manque de détachement qui paraît à première vue l'indice certain d'un amour de Dieu encore bien faible et peu sincère.

Il importera d'abord ici — pour se juger soi-même avec équité et ne pas se troubler sans raison — de se rappeler qu'il est normal que nous éprouvions plus vivement ces attraits ou révoltes de la sensibilité que l'amour de Dieu. Celui-ci, si profond qu'il soit, demeure souvent bien caché au fond du cœur, où sa présence est parfois difficile à discerner lorsque nous voulons, à l'heure de l'oraison, nous y recueillir et y demeurer dans la paix. Autant il était légitime, tout à l'heure, de juger si l'amour est le plus fort d'après le choix effectif que nous faisions entre ce qu'il demande et ce qui lui est opposé, autant il serait imprudent ici de le mesurer au plus ou moins grand apaisement des réactions sensibles qui s'opposent à lui. Certes, il ne peut manquer de produire cet effet d'apaisement, mais celui-ci ne dépendra pas seulement de l'intensité de la charité; la meilleure preuve en est qu'il sera bien variable selon les moments : total, en quelque sorte, en telle heure de ferveur plus grande, il semblera peut-être comme réduit à rien en ces moments où, enseignent les saints (sainte Thérèse d'Avila, par exemple, aux septièmes Demeures), Dieu nous abandonne en quelque sorte à notre faiblesse pour nous en faire prendre une conscience plus profonde et plus vraie. Éprouver quelque vive réaction de la sensibilité : joie, espoir, crainte ou tristesse qui, soudain, semble tout envahir, tout submerger, n'est donc pas nécessairement preuve d'imperfection, et peut-être la charité est-elle très vivante au fond de cette âme où elle paraît pour un moment être cachée et comme endormie.

Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter de ces réveils de la nature qu'on croyait mortifiée : nous pouvons acquérir sur ses réactions une certaine maîtrise; nous ne pouvons éviter qu'elles

se produisent, et qu'une heure de fatigue, par exemple, suffise à leur rendre plus de force. Il n'en reste pas moins vrai qu'il faut lutter contre elles. Seulement, cette lutte sera d'autant plus efficace qu'elle se fera dans la vérité, et que nous serons libérés de toute inquiétude, de toute tristesse excessive devant ces difficultés sans cesse renaissantes qui ne sont aucunement la preuve d'un échec, et de l'inutilité de nos efforts.

Il importe de poursuivre un but vrai, vraiment réalisable, et d'y tendre dans la simplicité, la paix, la sérénité d'une âme libre.

Sentons-nous que s'agitent en notre cœur des sentiments dont la violence nous trouble et nous inquiète par le manque de détachement, de liberté intérieure qu'ils semblent révéler? Est-ce, par exemple, une joie trop vive qui nous accapare : nous ne pensons plus qu'à cela. Elle nous prend tout entier. La prière s'en trouve envahie. Le souvenir de Dieu s'efface. Au lieu d'essayer d'étouffer ce sentiment trop envahissant, de le vaincre et de l'anéantir en s'élevant jusqu'à une « sainte indifférence » à l'égard de ces biens qui nous tiennent trop à cœur, pourquoi ne pas, simplement, détourner doucement sa pensée de cette joie à laquelle on aurait envie de s'arrêter pour la savourer un peu? Ce très simple effort est un désaveu, il met notre volonté dans une attitude droite et par là tout, peu à peu, se redressera, reprendra une bonne direction du fait que l'orientation foncière est redevenue correcte.

S'agit-il, au contraire, d'une tristesse, elle aussi imparfaite, ne serait-ce que parce qu'elle est excessive et témoigne, par là, d'un trop grand attachement à nous-même? Au lieu de vouloir la nier, le plus simple n'est-il pas de l'accepter, de ne pas se révolter contre elle, la refuser, la repousser, mais de la prendre, de s'en saisir — en consentant à la subir — pour en faire l'instrument même qui nous purifiera de l'imperfection qu'elle révèle : patiemment supporté, accueilli même de bon cœur, ce feu consumera lui-même l'imperfection qui est son aliment, sans laquelle il ne nous brûlerait pas si fort.

Nous avons ainsi considéré les deux cas extrêmes : celui d'une libre décision dans la clarté, et celui de sentiments que

l'on éprouve malgré soi, à son corps défendant; mais entre ces extrêmes s'étend toute une zone où se rencontrent, se mêlent le choix libre de la volonté et les influences obscures qui l'inclinent, sans qu'elle en ait toujours conscience, dans un sens ou dans un autre. Ces influences qui, parfois, peut-être, l'entraînent comme par surprise à un acte qu'elle n'aurait pas accepté de propos délibéré — qui, surtout, d'abord, troublent la lucidité du jugement, lui fournissant de bonnes raisons d'estimer « bon et saint ce qui plaît, et mauvais ce qui déplaît » (*Règle de saint Benoît,* chap. 1), et le faisant pencher dans le sens de nos préférences, de notre tempérament, d'un égoïsme encore trop vivant, trop grossier pour percevoir en toutes leurs délicatesses les exigences vraies du renoncement.

Cela, pour une part, ne sera même pas vraiment conscient : c'est seulement peu à peu, en effet, que, purifié par une intention droite, et la clairvoyance d'une charité plus vivante et plus sincère, le regard de l'âme apprend à deviner jusqu'où il faut aller dans l'effacement de soi, dans le renoncement à tout ce qui relève de l'égoïsme pour entrer pleinement en ce mystère d'amour et de don de soi où Dieu nous convie. Il y aura sans cesse à progresser dans ce sens, et l'effort pour affermir la volonté dans l'adhésion à Dieu sera toujours en même temps un effort pour discerner plus lucidement, plus sincèrement, à cette lumière même de la divine charité, toutes ses exigences.

Mais pour une part aussi nous avons bien conscience que tout n'est pas parfaitement limpide en nous : nous soupçonnons quelque chose de ces sentiments égoïstes, ces désirs mal mortifiés qui nous empêchent de voir clair et de reconnaître le devoir.

Les bonnes raisons s'offrent à l'envi, qui nous excusent, nous suggèrent la solution la plus facile. Et pourtant, nous pressentons qu'il y a en tout cela quelque chose qui n'est pas net; nous devinons, au fond de nous-même, les attraits qui nous pressent et nous inspirent de telles pensées; notre conscience n'arrive pas à se trouver vraiment en paix, vraiment rassurée. Elle soupçonne que, si elle suit cette pente, elle va refuser un sacrifice que Dieu lui demande, et qui est la condition d'un progrès auquel il l'invite. Mais dès qu'elle veut réa-

gir, elle se heurte aux attraits mal mortifiés qui se cachent sous tant de beaux prétextes et de bonnes raisons apparentes. Comment se dégager de ces liens, de ces attaches si fortes encore, si profondément enracinées en nous ? Comment ne pas écouter ces voix qui invitent à une solution plus facile, et proposent de si bonnes raisons de conserver paisiblement ce qui tient tant à cœur ? Comment voir clair en tout cela ? Comment voir clair en soi-même ?... Aucun raisonnement ne pourra y faire parvenir. Aussi la bonne voie ne consiste-t-elle pas à prolonger une vaine réflexion, qu'inspire inconsciemment un trop ardent désir de la conduire à la conclusion souhaitée. C'est la droiture même de notre jugement qui est en cause et qu'il faut assurer d'abord. C'est pourquoi ce qui importe, ici encore, c'est de se mettre dans une attitude de rectitude, de bonne volonté sincère. Que l'on commence donc par faire, sur ce point où l'on voit bien qu'un problème se pose, un acte, un sacrifice, réel, concret. Il sera peut-être modeste ; peut-être aurait-il pu être plus généreux, un peu plus radical. Peu importe. Pour le moment il ne s'agit pas de savoir jusqu'où on ira dans ce chemin, mais d'y faire un premier pas. Ce premier pas sera le meilleur moyen de tout éclairer, et tout deviendra plus facile ; on se sentira établi déjà dans une attitude intérieure plus droite, plus maître de juger sainement — plus ouvert aux grâces de lumière qui viendront récompenser cet effort de sincérité — plus libre de consentir loyalement les quelques renoncements qui, affermissant la volonté dans ce premier mouvement qu'elle a ébauché vers le bien, apaiseront tout en nous, plus facilement que nous ne l'aurions cru d'abord.

Car, en ces résistances de notre sensibilité et de notre amour-propre, il y avait une bonne part de factice : l'imagination, et l'attachement que nous avons aux choses qui nous tiennent à cœur, ont une singulière aptitude à grossir les difficultés, mais il suffit de s'attaquer loyalement à ces obstacles pour les voir moins solides qu'on ne le croyait d'abord, plus vite ébranlés. Il suffisait de s'y mettre, et au lieu de l'effort ardu devant lequel on se sentait quelque peu désarmé, un peu de simplicité et de loyauté a suffi à tout remettre en ordre — et peut-être aussi à écarter la part de vain scrupule et d'inquiétude exces-

sive qui pouvait se mêler au désir sincère de n'être pas infidèle aux exigences de la grâce.

C'est donc toujours là qu'il faut en revenir, que, se considérant soi-même en présence de Dieu, on cherche à discerner le témoignage de bonne volonté qu'attend de nous son amour et qui nous donnera à nous-même le sentiment d'être en paix, en accord profond avec lui, ou que l'on cherche simplement le moyen de voir un peu plus clair en soi-même à un moment où tout s'y fait plus sombre et plus obscur. Rien ne peut être plus efficace pour cela qu'un acte très simple, peut-être très modeste, et, de ce fait, toujours à notre portée, toujours réalisable, qui remettant notre volonté dans une attitude de droiture d'intention, rétablit la condition première pour que tout redevienne clair en nous, et se retrouve en ordre — en ordre, et, surtout, ouvert à la grâce, qu'attire cet effort de bonne volonté qui s'offre à elle comme un appel et un désir.

Car c'est sur la grâce, c'est sur l'amour de Dieu qu'il faut s'appuyer en cette lutte, si l'on veut vaincre. C'est cet amour qui est en cause; c'est lui qui doit affermir peu à peu son empire sur notre âme en prenant le dessus sur ces attraits encore trop vivants et qu'il ne peut dominer en un jour. Mais il faut qu'il en vienne à les dominer — ce qui ne veut pas dire les étouffer, les faire disparaître entièrement — mais que cette force secrète et cachée de la charité devienne assez puissante pour que nous puissions, nous appuyant sur elle, résister à ces sentiments divers qui s'agitent en nous, non seulement ne pas nous laisser entraîner par eux, mais empêcher qu'ils ne troublent notre paix ou n'égarent notre jugement, et parvenir ainsi à vivre dans la vérité et la clarté intérieure d'une âme pacifiée et sincèrement donnée à Dieu.

Cette lutte sera d'autant plus efficace que la charité y sera plus profondément engagée, que ses ressources y seront davantage mises en œuvre, qu'elle sera davantage notre appui, la force que nous ne cesserons de faire entrer en jeu.

Nous n'avons pas seulement à puiser en elle le courage de renoncer à tant de choses auxquelles nous sommes encore trop attachés, tellement attachés que les sacrifier, y renoncer pure-

ment et simplement, consentir à les perdre sans retour nous paraît bien difficile. Nous voudrions bien les garder; s'il le faut — si l'on ne peut accéder aux joies de la divine charité sans ce renoncement — nous accepterons peut-être de nous en séparer, mais ce sera toujours à regret, avec quelque tristesse, avec l'impression d'avoir dû subir un retranchement, d'avoir été frustrés.

La charité ne peut nous frustrer, elle ne peut rien nous faire « perdre »; tout, même les renoncements qu'elle exige, est finalement un gain. C'est ce qu'il faut comprendre pour consentir ces renoncements dans la joie plénière, sans retour et sans arrière-pensée où la charité veut nous faire vivre. Nous devons apprendre à la voir partout, à la trouver partout. Elle n'anéantit rien, elle transfigure tout. Elle est une sorte de pierre philosophale qui transforme en elle-même tout ce qu'elle touche. Cette joie à laquelle nous renonçons; cette peine que nous acceptons de subir, c'est en elles que nous trouvons la charité, que nous l'exerçons, que nous l'exprimons. Notre joyeuse confiance en Dieu, qui nous livre tout à lui, la joie de lui appartenir et de le laisser faire de nous ce qu'il lui plaît, d'être entre ses mains et d'entrevoir, de pressentir ce que c'est qu'être vraiment entre ses mains, livré à son amour et à son infinie bienveillance en lui rendant en retour cet hommage de n'avoir d'autre joie que celle d'être siens — tout cela, ce n'est pas une joie cachée dans un coin secret de notre cœur et qu'on ne peut garder que si on renonce à toutes les autres. Cette joie, mais elle est dans ces renoncements même, c'est là qu'elle s'exprime, c'est là qu'elle vit, c'est là qu'elle est vraie, c'est là qu'elle s'offre à nous. Chacun de ces renoncements nous redit cette joie, nous l'offre, toujours nouvelle, plus profonde, plus vraie à chaque acte qu'elle inspire, qu'elle transforme en elle-même.

C'est cette omniprésence de la charité dans notre vie dont il faut essayer de prendre conscience et de vivre.

Combien il sera plus facile de renoncer à telle satisfaction — de sentir, au fond de notre cœur, que nous y renonçons vraiment, dans la paix, la joie, la sérénité, sans aucun regret — si nous sentons que cette satisfaction, qui nous attirait sans

doute, qui ne nous semblait pas sans valeur, elle n'est pas perdue, elle est seulement changée pour nous en une satisfaction meilleure, la seule vraie. Il nous sera plus facile ainsi, non seulement de renoncer effectivement, mais encore de sentir que, jusqu'au fond de notre cœur, nous renonçons, vraiment, simplement, joyeusement, sans ombre et sans regret et que la joie de la divine charité enveloppe tout de sa paix et de sa pure clarté.

L'amour de Dieu, enfin, la divine volonté, n'est pas un objet : un bien que notre volonté choisit, préfère, mais qui lui resterait extérieur, auquel elle adhérerait simplement par la force et la puissance de son propre amour. C'est une réalité vivante à laquelle notre volonté adhère comme le lierre au chêne qui devient son soutien et où il puise sa vie. Nous n'avons pas à nous durcir dans un effort tendu pour faire plus ferme notre soumission à la volonté de Dieu, pour nous assurer de sa vérité et de sa sincérité; nous n'avons qu'à nous tenir uni à cette divine volonté en laquelle, par cette union même, nous puisons paisiblement et doucement toute la sève de grâce qui la fait plus parfaite, plus profonde, plus vivante.

C'est donc, toujours et en toutes choses, l'amour de Dieu qui est premier : c'est sur lui qu'il se faut appuyer, c'est lui qu'il faut chercher, vers lequel il faut tendre, c'est lui qu'il faut apprendre à trouver, à reconnaître sous toutes les apparences sous lesquelles il s'offre à nous.

Afin que s'affermisse peu à peu au fond de notre cœur l'entière soumission en laquelle s'exprime notre réponse à cet amour : une soumission absolue, inconditionnée, d'une profondeur en quelque manière infinie puisqu'elle est tout pressentiment de l'infini devant lequel elle s'efface. Une soumission qui, par ce qui se laisse deviner en elle de force secrète, de douce et paisible fermeté, de sereine simplicité, apparaît comme pénétrée par la grâce de Dieu, en laisse soupçonner la présence et conduit peu à peu à un plus vivant contact avec cette force divine qui agit en nous.

Dom Georges Lefebvre, O. S. B.

L'AMOUR DE DIEU POUR NOUS

Dieu nous aime

La grande originalité du christianisme a été proclamée, pour tous les temps, par le cri fameux poussé par saint Jean : *Et nos cognovimus et credidimus caritati quam habet Deus in nobis. Deus caritas est* (1 Jn 4, 16).

Ce qui revient à dire qu'un chrétien, c'est d'abord, bien sûr, quelqu'un qui croit à l'existence d'un Dieu unique, transcendant, personnel, tout-puissant, qui nous connaît, qui nous voit, qui nous juge, mais c'est surtout quelqu'un qui *croit* à un Dieu qui est *Amour* et qui a reconnu cet amour.

Ipse enim Pater amat vos (Jn 16, 27). Le Père vous aime, dit Jésus à ses disciples. Voilà, en résumé, la Bonne Nouvelle qu'il a mission d'annoncer, qui est déjà révélée, contenue en lui, puisque par le don de Dieu même qu'il constitue, il est la preuve vivante et palpable de cet amour de Dieu pour nous. Et il ne faut pas dire trop vite que cela, de la part du Créateur pour sa créature, est naturel, va de soi.

L'Islam et le bouddhisme méconnaissent cette vérité. C'est le christianisme, et lui seul, qui l'a apportée au monde. *Deus caritas est!* On aura beau faire, on arrive trop tard, la place est prise, il y a prescription. En dehors du christianisme, en dehors du grand courant biblique avant le christianisme, les hommes, même religieux, laissés à leurs propres forces,ne sont pas arrivés à une conscience claire de cette vérité. L'ont-ils seulement pres-

sentie? Ils n'ont pas osé la supposer. Que Dieu nous aime et nous aime jusqu'à nous faire participer à sa propre vie, jusqu'à se donner totalement à nous en Jésus-Christ, nous ne pouvions, en fait, le savoir que si cela nous était révélé d'en-haut.

Le Dieu de Platon et le Dieu d'Aristote, aussi transcendante et pure qu'en soit la notion, sont des dieux « glacés », ce sont des dieux de philosophes. Ils n'aiment pas. Et c'est ce que constatait un incroyant notoire, Paul Valéry, en notant sur son carnet ces mots qui sont les derniers qu'il ait écrits avant de mourir : « Il est remarquable que le mot amour ne se trouve associé au nom de Dieu que depuis Jésus-Christ. »

Quant au Dieu de Mahomet, il se trouve perdu, disons plutôt figé, dans une solitude terrible où il doit s'ennuyer ferme, lui qui ne peut ni aimer le monde ni s'aimer lui-même. Et pour ce qui est du Dieu du Bouddha, autant dire qu'il n'existe pas, puisqu'il souffre de la plus grande indigence qui soit : il n'a pas conscience d'être!

Tandis que notre Dieu à nous, c'est le Dieu Vivant, c'est le Dieu qui existe en la communication sublime de ses trois personnes, qui vit en société. Comme le dit si bien Claudel : « Notre Dieu est un Dieu qui respire, toujours en plein fonctionnement », un Dieu qui se suffit, mais parce qu'*il aime* et que sa loi est de se communiquer sans limites. Tout le christianisme découle de là comme de sa source; il trouve là toute son explication et c'est à cette conclusion, comme forcée, qu'en arrive Bergson dans son dernier livre, quand il veut loyalement résumer en une formule le christianisme : « il apparaît, écrit-il, comme *une métaphysique de la Charité* ».

*
* *

Donc Dieu aime, Dieu nous aime, Dieu m'aime. C'est une vérité qu'on m'a apprise dès mon plus jeune âge, qu'on m'a répétée mille fois, que je me redis souvent, mais qui a toujours tendance à se dévitaliser. Je ne l'aperçois plus tant elle me semble aller de soi. Je n'en saisis plus ni l'éclat bouleversant ni la nouveauté quotidienne extraordinaire.

« Il serait facile de philosopher, dit Bergson, si les idées tou-

tes faites ne se mettaient pas entre nous et la réalité. » Nous serions tous des saints, des enthousiastes de Dieu et des disciples fervents de son Fils Jésus, si nous pouvions, chaque matin, reconsidérer le message évangélique avec un regard neuf, naïf, un regard d'enfant, capable de s'étonner, d'être surpris, attendri, ému, instruit... Mais notre mal est d'apporter le plus souvent, aux choses de Dieu, une âme *habituée*, sclérosée, une âme *banale*. Alors le mystère profond et tout proche des plus simples et hautes réalités, leur vrai sens nous échappe.

*
* *

La Bonne Nouvelle, c'est que Dieu, qui aurait très bien pu ne s'en tenir strictement avec nous qu'à des rapports de créatures à Créateur, d'esclaves à Seigneur, de serviteurs à Maître, a voulu, par un décret mystérieux de sa miséricorde, sans aucun droit de notre part, par une pure bienveillance aucunement méritée, que ces rapports soient des rapports de Père à fils. Vous prierez ainsi, dit Jésus, non pas seulement : Mon Dieu, mais *Notre Père,* et cela non pas par je ne sais quelle permission ou tolérance de langage ou encore par quelque fiction juridique et dénomination extrinsèque, mais en nous faisant *réellement* ses enfants, avec tout ce que cette dignité peut entraîner en conséquences pratiques. Il nous communique sa propre vie en tant que telle, nous fait entrer dans son intimité, dans sa société ; il nous donne libre disposition de ses biens ; il nous fait membres de sa famille et participant de sa propre nature divine. *Voyez,* dit saint Jean, *de quel amour Dieu nous a aimés, lui qui a voulu non seulement que nous soyons appelés, mais que nous soyons vraiment ses fils!*

*
* *

La première chose qu'il nous faudra affirmer — et comment pourrait-il en être autrement ? — c'est qu'*a priori,* cet amour de Dieu pour nous ne va présenter *aucune commune mesure* avec tous les autres amours que nous rencontrons sur cette terre. Dieu

va aimer, mais à sa manière qui est *divine* et bien autrement et bien plus magnifiquement que ne le font les pauvres hommes quand ils se mettent à aimer vraiment — *propter nimiam caritatem qua dilexit nos* (Ep 2, 4) — d'un amour proprement transcendant, marqué, à coup sûr, de l'Infini d'où il procède et donc, d'avance, déroutant, inattendu, exorbitant aux yeux de notre petit esprit, au sentiment de notre misérable cœur, incapables de s'en faire une appréciation exacte, valable, toutes nos supputations et conceptions les plus avancées dans cet ordre n'étant auprès de la réalité sacrée que balbutiements et approximations lointaines. L'Amour du Père qui est dans les Cieux est pour nous exemplaire, normatif de tous les autres amours qui ne peuvent être qu'analogiques : c'est un absolu.

Ah! puissions-nous *comprendre, avec tous les saints, ce qu'est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance et ainsi entrer dans toute la Plénitude de Dieu!* (Ep 3, 18-19).

Un Amour gratuit *

Le premier caractère qui apparaît quand nous considérons l'amour dont Dieu nous aime, c'est sa *totale gratuité*.

En cela, dit saint Jean, *s'est manifesté l'amour de Dieu pour nous non pas que nous ayons aimé Dieu, mais en ceci qu'il nous a aimés le premier* (1 Jn 4, 10). *Prior dilexit nos!* Et comment pourrait-il en être autrement puisque nous sortons de ses mains? *Qui a prévenu Dieu de ses dons pour en être payé de retour?,* dit saint Paul.

L'amour de notre Dieu est essentiellement *une pure générosité*. Dieu nous aime, tout simplement parce qu'il est l'Amour, parce qu'il est Bon essentiellement, parce qu'il est Dieu.

Nous voudrions être aimés pour ce que nous valons, en pro-

* Ce premier point a été traité parfaitement par M. l'abbé Lochet (*La Vie Spirituelle,* janvier 1954). Nous ne faisons ici que résumer son très bel article.

portion de nos mérites, comme si en face de Dieu nous pouvions prétendre posséder quelque chose en propre! Eh! bien, il faut accepter d'être aimés comme nous sommes, pauvres, peu intéressants, médiocres, incapables de donner vraiment quelque chose en retour. Et c'est ce à quoi nous nous résignons difficilement. Notre amour-propre, notre orgueil, disons *notre suffisance* s'en trouvent mortifiés. Nous sommes tentés de refuser cet amour. Il nous semble plus facile d'aimer de notre propre mouvement que de nous croire aimés, que d'accepter d'être aimés.

Il faudra bien finir par nous persuader que ce n'est pas le bien qui est en nous qui attire l'amour de Dieu, comme si ce bien pouvait exister avant Dieu ou en dehors de lui. C'est son amour et lui seul qui est la raison des biens qu'il nous donne. C'est l'amour de Dieu, dit saint Thomas, qui répand la bonté dans les choses, c'est lui qui la crée en elles. Un peu comme le soleil qui fait apparaître toutes choses et les enveloppe de sa lumière, qui les fait être, à partir de lui, d'une certaine manière, sans qu'elles puissent jamais se prévaloir d'une initiative sur ce point. *Dieu seul est bon,* dit Jésus. Lui seul peut être bon excellemment, exclusivement. Lui seul peut combler vraiment sans qu'il y ait aucun retour, parce que devant lui la créature est « celle qui n'est pas », un pur néant.

Et quand il s'agit de nous, pire que néant, péché! Dieu nous aime quoique pécheurs! *Le Christ est mort pour des impies — à peine, en effet, voudrait-on mourir pour un homme juste ; pour un homme de bien, oui, peut-être oserait-on mourir, — mais la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous* (Rm 5, 6-8).

Le P. Auguste Valensin, dans sa méditation sur la mort, lue le jour de ses obsèques sur sa tombe, exprime magnifiquement les sentiments d'une âme qui se sait aimée envers et contre tout par l'Amour infini :

> ... Penser que je vais découvrir la Tendresse... J'irai à lui et je lui dirai : je ne me prévaux de rien sinon d'avoir cru en votre bonté. C'est bien là, en effet, ma force, toute ma force, ma seule force. Si cela m'abandonnait, si cette confiance en l'Amour me désertait, tout serait fini, car je n'ai pas le sentiment de valoir, surnaturellement, quoi que ce soit; et s'il faut être digne du

bonheur pour l'avoir, c'est à y renoncer. Mais plus je vais, plus je vois que j'ai raison de me représenter mon Père comme l'indulgence infinie... Je ne crains pas Dieu, mais c'est encore moins parce que je l'aime que je me sais aimé de lui.

Et je n'éprouve pas le besoin de me demander pourquoi mon Père m'aime ou ce qu'il aime en moi... Je serais d'ailleurs fort embarrassé pour répondre. Il m'aime parce qu'il est l'Amour, et il suffit que j'accepte d'être aimé de lui pour l'être efficacement. Mais il faut que je fasse ce geste personnel d'accepter. Cela c'est la dignité, la beauté même de l'Amour qui le veut. L'amour ne s'impose pas, il s'offre. O mon Dieu, merci de m'aimer! Et ce n'est pas moi qui vous crierai que je suis indigne! En tout cas m'aimer, moi, tel que je suis, voilà qui est digne de vous, digne de l'amour essentiel, digne de l'amour essentiellement gratuit!

Et jamais l'amour de Dieu ne se manifeste mieux, dans sa gratuité, que dans le cas du pécheur, quand il le poursuit jusque dans son péché même, quand il l'attend patiemment dans son refus et ne se décourage pas devant sa haine. Aimer quelqu'un d'autant plus qu'il est malheureux, qu'il est entouré de plus graves périls, abandonné, qu'il tourne le dos délibérément à son vrai bonheur, c'est alors vraiment aimer. C'est ainsi qu'une mère préfère son enfant infirme et disgracié : il a davantage besoin que les autres d'être protégé. C'est ainsi qu'elle est tout indulgence pour le plus dur et le plus méchant parce qu'elle le sait le plus misérable. Il faut tout tenter pour l'arracher au mal, pour le gagner. C'est ainsi que fait le Bon Pasteur : il laisse là le troupeau pour retrouver la brebis perdue. C'est ainsi que fait le Père dans la parabole impérissable : *un homme avait deux fils*. Tous les jours, il scrute l'horizon espérant avidement le retour de son enfant. Pas un instant, il n'a cessé de l'aimer tout le long de ses errements... Mais sommes-nous capables, pauvres hommes au cœur dur et revendicatif, de comprendre le langage et la démesure de cet amour gratuit poussé à ses dernières limites? Comme le fils aîné, ne sommes-nous pas tentés de regimber et de parler de faiblesse, d'injustice, d'abus de confiance, d'encouragement au mal? Alors qu'il s'agit là justement du mystère même de l'amour miséricordieux et infini. Accepterons-nous jamais la loi du véritable amour?

Un Amour personnel

L'amour de Dieu est *tout entier* pour chacun d'entre nous. Il s'adresse à chacun d'entre nous comme s'il était seul sur la terre. Il nous discerne, nous atteint dans notre personnalité concrète. Quand Dieu dit qu'il nous aime, ce n'est pas une manière de parler ; il nous aime chacun indépendamment de tous les autres.

Et c'est parce que nous n'avons pas pris assez conscience de cette vérité que, le plus souvent, l'amour de Dieu ne nous touche pas. Nous sommes enclins à penser que, sans doute, Dieu nous aime, mais d'un amour lointain, vague, universel, officiel, qui englobe évidemment toutes les créatures humaines, mais comme ces créatures sont innombrables, nous nous sentons, au milieu d'elles, perdus, noyés, oubliés comme un homme dans une foule, comme une goutte d'eau dans la mer, comme un chiffre dans la somme.

Or, un instant de réflexion et de bonne métaphysique nous révèle que Dieu ne peut rien faire *grosso modo,* « en général », car cette manière d'agir supposerait chez lui une défaillance, de la fatigue, donc une grave imperfection, une maîtrise discutable, parce que relative, de sa création qu'il ne saisirait pas constamment en tout ce qu'elle est et qui, alors — ce qui est impensable — lui échapperait!

Dieu, lui, parce qu'il est infini, est toujours présent et tout entier — et cela, je le répète, sans faiblesse ni éclipse — à tout ce qu'il fait. Voilà le mystère : *O Sapientia,* dit l'antienne, *attingens a fine usque ad finem, fortiter suaviterque disponens omnia.*

Dans l'ordre de la connaissance qu'il a de nous, sur le plan de l'intelligence qu'il a de sa création, de la Providence dont il l'entoure, rien n'échappe — il nous l'a dit expressément par Jésus — rien, absolument rien, n'échappe à son attention, à sa présence créatrice. Pas de distraction, pas d'oubli, pas une seconde de négligence. Nous sommes, devant lui, aussi misérables et insignifiants que nous nous estimions, tout entiers, avec tout ce que nous sommes, à découvert, à tout instant. *Que*

valent deux passereaux? un as? Pas un ne tombe à terre sans la permission de votre Père. Les cheveux de votre tête sont comptés.

Il suffirait de vivre cette vérité pour que déjà tout soit changé pour nous. Mais la plupart du temps cette considération majeure demeure une simple vue de l'esprit qui s'efface aussitôt et n'entraîne aucune conséquence pratique. Et pourtant, s'il en est ainsi en fait, quand, maintenant, il ne va plus seulement s'agir d'être devant son regard, mais bien *devant son cœur,* quand Dieu va se mêler de nous aimer, le même miracle, l'impensable va se produire. Il va être présent totalement à la personne qu'il aime. Et il ne va pas aimer avec la moitié de lui-même, ni en pensant à autre chose, ni en considérant que cela va de soi, ni en disant que c'est bien entendu. Il va nous aimer comme Dieu seul peut le faire, *selon sa nature divine,* et le nombre incalculable de ses créatures ne compliquera pas l'affaire, ne diminuera d'aucune façon l'intensité de l'amour qu'il porte à chacune, ne le gênera pas, ne le rendra pas moins exclusif, attentif à chacune.

Une mère de dix enfants, si elle est une vraie mère, aime autant chacun de ses enfants. Dites-lui de choisir entre eux celui qu'elle accepterait de voir disparaître! Mais toute excellente mère qu'elle soit, parce qu'elle est une créature, donc limitée et imparfaite, tout en aimant totalement et également chacun de ses enfants, ne peut, *en même temps,* être présente tout entière à chacun de ses dix enfants, mais seulement *successivement.* Quand elle pense à la rougeole de Jacques, elle oublie un instant la mauvaise humeur de Françoise ou le baccalauréat manqué de René. Or, supposer en Dieu ces distractions, cette dispersion de l'attention, c'est proprement de l'enfantillage, c'est errer lourdement sur la nature de Dieu et sur sa puissance infinie. Imaginer que son intelligence soit soumise, comme la nôtre, aux abstractions, aux généralisations, aux estimations globales, à ces raccourcissements où l'individuel, le particulier, la distinction numérique concrète sont, par notre esprit, mis à l'alignement, comme rabotés, *supposés* par simplification et facilité, mais, en fait, hélas! par nous *perdus de vue,* c'est faire de l'anthropomorphisme, c'est attribuer à Dieu nos tares de pensée et l'impuissance congénitale de nos conceptions. L' « amour » de

Dieu, comme sa « science », va aux *individus,* et il en est de même pour Jésus. La quantité n'impressionne pas Dieu, pas plus que le nombre. Rien ne l'encombre ni ne l'absorbe. *Il ne se fatigue ni ne se lasse et son intelligence est insondable* (Is 40, 28). D'ailleurs comment pourrait-il être jamais inquiété de quelque façon par ce qui est la création de ses mains, par ce qui n'existe que par lui et qui retomberait instantanément, si je puis dire, dans le néant, s'il ne le maintenait à tout instant dans l'existence. Il serait beau de voir la créature avoir pas sur son créateur et lui échapper!

Tous les théologiens ont affirmé cette vérité. Dieu est tout entier à ce qu'il fait. Et quand il dit qu'il nous aime, il aime avec son cœur tout entier chacun d'entre nous comme s'il était seul, un peu comme le soleil brille tout entier pour chaque marguerite de la prairie. Qu'il n'y en ait qu'une ou un million, chacune d'entre elles peut dire en même temps que tout le soleil s'occupe à l'éclairer, elle, qu'il lui est totalement présent.

Et les auteurs spirituels, les saints non seulement affirment cette vérité, mais ils en vivent, ils la goûtent intérieurement. Quand un beau jour, elle se révèle à eux, sous l'attrait et la lumière de la grâce : oui, Dieu m'aime, moi, alors tout est changé. Ils en demeurent bouleversés, éperdus de confusion et de reconnaissance. Dieu m'aime, est-ce possible? Et c'est vrai! « Un rien imperceptible et tout est déplacé. »

Saint Paul le proclame : *Il m'a aimé et il est mort pour moi!* Le Christ Jésus est mort totalement pour moi. Je suis responsable de sa mort. Il est venu pour moi. Si un homme, un père de famille, un jour que je me noyais, m'avait ramené sur la berge et tout aussitôt avait succombé par suite de son effort, il me semble qu'à partir de cet événement-là, mon existence ne serait plus la même; elle aurait singulièrement augmenté de valeur, et à moins de n'avoir pas de cœur, je devrais me sentir responsable de ce mort et lié envers la veuve et les orphelins par un devoir sacré de réparation et de reconnaissance. Eh! bien, c'est l'aventure qui m'est arrivée. Dans l'histoire de ma vie, il y a eu cela au départ, quelqu'un est mort à ma place, est mort pour moi, que cela me plaise ou pas. Du sang a été *versé pour moi.* Ma biographie comporte ce secret, cet accident, ce

drame. Il y a dans ma vie un cadavre, un mort sanglant et il ne s'agit pas de n'importe qui, mais du Dieu vivant! Je suis dans toute la force du terme un *racheté*. Il m'est donc interdit de vivre comme si cela n'avait pas été.

Quand Pascal fait dire à Jésus dans son agonie : « J'ai versé telle goutte de sang pour toi », c'est émouvant, parce que cela me fait prendre conscience de cette pensée du Christ qui me discerne personnellement dans son agonie. Mais théologiquement, c'est faux et cela subodore son jansénisme. Dieu a versé *tout son sang pour moi*. Cette affreuse aventure de sa passion et de sa mort, vécue tout entière pour moi, fait partie intégrante de mon histoire particulière. Elle est inscrite en filigrane dans ma vie d'homme.

Relevons au hasard quelques textes d'auteurs, combien différents, mais où se trouve exprimée, avec quelle émotion, cette même conviction surnaturelle.

Voyez, comme premier exemple, en quels termes Angèle de Foligno décrit l'amour du Christ comme s'adressant bien à elle :

> « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée; ce n'est pas par grimace que je me suis fait ton serviteur; ce n'est pas de loin que je t'ai touchée. »
>
> Mes yeux s'ouvrirent et je vis dans la lumière de quelle vérité cette parole était vraie. Je voyais les actes, les effets réels de cet amour, jusqu'où en vérité il avait conduit le Fils de Dieu. Je vis ce qu'il supporta dans sa vie et dans sa mort *pour l'amour de moi*... Et alors mon amour à moi, mon amour pour lui m'apparut comme une *mauvaise plaisanterie*, comme un *mensonge abominable*.

François, dans le beau livre du P. Valensin, fait la même découverte :

> Un jour, j'ai réalisé que si Jésus-Christ était *mort pour moi* personnellement (pour moi, moi François — tu comprends ça? Dieu est mort pour moi et c'est le secret de son amour qu'il soit à chacun de nous, comme si chacun de nous comptait seul pour lui), j'ai réalisé que si cela était, eh bien! je serais moins chic et je me mépriserais moi-même de ne pas lui donner tout...

Prenons maintenant un texte d'un caractère tout différent, tiré de l'Encyclique *Mystici Corporis* de Pie XII. On ne s'attendrait pas à trouver tant de tendresse dans un si grave document :

> Dans la crèche, sur la croix, dans la gloire éternelle du Père, *le Christ connaît* et se tient unis tous les membres de son Église d'une façon infiniment plus claire et plus aimante qu'une mère ne fait de son enfant pressé sur son sein, et que chacun ne se connaît et ne s'aime soi-même.

C'est l'image déjà trouvée par le Curé d'Ars :

> Dieu tient l'homme intérieur comme une mère tient la tête de son enfant dans ses mains pour la couvrir de baisers et de caresses.

Et encore, ce passage de *Callista* de Newman :

> ... Il n'y a qu'un seul amant des âmes. Il aime chacun de nous comme s'il n'y avait *que lui à aimer*. Il est mort pour chacun de nous comme si chacun avait été *seul à avoir besoin* de sa mort... ce sont des fiançailles éternelles...

Et pour finir, cette réflexion de Romano Guardini, à propos de la veuve de Naïm :

> ... Dieu a pour chacun de nous le regard qu'il a eu pour cette femme derrière le cercueil. Chacun de nous doit être persuadé que pour Dieu son existence est plus importante que celle de Sirius et de la Voie Lactée. Le cœur et le destin de chacun de nous est pour Dieu le *centre du monde*.

Le Seigneur nous l'a dit lui-même, à sa façon détournée, par un euphémisme capable de nous consoler pour toujours : *Soyez sans crainte; vous valez mieux, vous, qu'une multitude de passereaux* (Mt 10, 31).

Un Amour exigeant

L'amour dont Dieu nous aime présente une troisième caractéristique, déconcertante, celle-là, pour la plupart, constituant même pour beaucoup de croyants un problème sérieux. Tout amour qu'il est, il n'a pas reculé de soumettre la pauvre créature que nous sommes à *une épreuve* et à une épreuve sévère, alors que nous étions en droit d'escompter justement que le premier effet de sa bonté pour nous serait de nous en préserver soigneusement et s'emploierait au contraire à nous combler tout de suite de toutes sortes de prévenances et de bonheurs. L'amour de Dieu implique pour sa créature aimée la condition terrestre avec son cortège de misères et de disgrâces bien connu, avec son climat d'obscurité, de solitude et d'éloignement, avec sa suite amère de souffrances, de tentations, de tristesses et de déceptions. Nous voilà mis en présence du mystère du scandale de la Croix. Comment un Dieu bon, qui nous aime, a-t-il pu permettre que son enfant soit placé dans une telle conjoncture, subisse un tel environnement, connaisse ce *pondus*, ce *taedium vitae*? Telle est la question que se posent la plupart des gens éprouvés et dont la foi n'est pas bien assise.

Nous aurions préféré, objectent ces malheureux, que Dieu nous aimât d'un amour plus mesuré, plus humain, plus apparent, plus immédiat, plus efficace, qu'il nous aimât, par exemple, comme il nous est naturel d'aimer les nôtres, en nous évitant toute contrariété et en nous rendant heureux.

Vous affirmez que Dieu nous aime, continuent-ils. Nous n'en voyons guère la preuve. Le monde est mal fait. Il n'est pas évident qu'il ait été conçu par un Dieu bon. Il est plein d'injustices révoltantes, d'absurdités, de crimes inutiles, de cruautés qui crient vengeance. S'il m'avait été donné à moi de créer ce monde, j'aurais, tout au moins, par un sentiment élémentaire, raisons, d'humanité, délivré l'homme de tous ses tourments. J'aurais eu pitié de son pauvre cœur. Disposant d'une puissance infinie, j'aurais dispensé ceux que j'aimais vraiment des servitudes désolantes et imméritées de cette vie. Aimer, n'est-ce pas

autre chose que faire du bien à celui qu'on aime? Qui ne voudrait, s'il le pouvait, écarter le malheur qui va frapper son père, sa mère ou l'un des siens, leur éviter telle infirmité dégradante, telle épreuve morale, et, ce qui est pire que tout, une mort affreuse ou simplement la mort tout court? Dieu nous aime, dites-vous, mais il *permet* — et permettre cela revient à vouloir au second degré — que ses pauvres enfants, qu'il prétend aimer, encore une fois, soient laissés aux prises constantes avec d'insurmontables difficultés, en lutte avec des tentations accablantes, en butte aux traverses de la vie et aux terribles coups du destin! Vraiment, comment ne pas douter de la bonté de Dieu, de son existence même, au spectacle de ce petit enfant qui agonise d'une méningite, de cette mère encore jeune et si utile aux siens qui s'en va d'un cancer. Comment ne pas s'indigner en voyant, impuissant, l'innocent payer pour le coupable, l'honnête homme bafoué, le travailleur mal récompensé de sa peine, la jeune fille naïve corrompue...? Dieu voit tout cela et il est bon et il nous aime! Et il pourrait tout empêcher et il laisse faire! *Ne pouvait-il pas,* murmuraient les Juifs avec juste raison, à propos de Jésus et de la mort de son ami Lazare, *ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, faire aussi que cet homme ne mourût pas?* Voilà ce qui est pour nous insupportable, cette insensibilité de Dieu, ce silence, cette carence, cette surdité, disons, du démiurge cruel, responsable de la création devant l'immense cri de douleur qui monte de la terre. « Considérant les misères de ce monde, confiait cette femme avant sa conversion, je concluais que Dieu n'était pas vraiment bon et je m'étais résolue de lui donner la leçon, de me montrer en toutes circonstances meilleure que lui. » Et cet autre rationaliste impénitent : « Pour moi, ma conviction est faite : ou votre Dieu est tout-puissant, comme vous dites, mais il n'est pas infiniment bon, ou il est infiniment bon, mais alors il n'est pas infiniment puissant. Choisissez. »

Nous ne choisissons pas. Nous tenons ferme les deux bouts de la chaîne bien que nous ne voyions pas comment ils peuvent se raccorder : Dieu nous aime, voilà qui est sûr et il est tout-puissant en même temps. Et l'existence du mal et de la souffrance sur notre planète n'y change rien. Notre regard ne peut

voir ni assez loin ni assez haut. Ce qui, à l'échelle humaine, apparaît contradictoire et dissonant se résout sûrement en un accord parfait au niveau de Dieu. « Ce qui est incompréhensible, écrit imperturbablement Pascal, ne laisse pas d'être. » Dieu est grand, immensément. Il échappe aux prises de toutes nos conceptions. Il faut nous en tenir, ici, non plus aux sollicitations de notre raison, mais résolument aux injonctions de notre foi. *Et nos credidimus caritati!* Oui, de toutes nos forces, nous croyons et proclamons, malgré les souffrances et les épreuves auxquelles il permet que nous soyons soumis, qu'il est bon au-delà de toute expression, qu'il nous aime comme jamais personne ne nous a aimés, comme jamais personne ne nous aimera.

Tout le sens de notre épreuve se réduit au mérite que nous sommes en mesure de gagner devant Dieu durant le temps de notre exil sur la terre en affirmant et réaffirmant sans cesse dans la nuit, en suscitant et ressuscitant indéfectiblement dans notre cœur hésitant et ébranlé, *notre invincible espérance en lui,* cela malgré les pires démentis apparents, malgré les vicissitudes troublantes et les contradictions douloureuses que peut nous infliger la vie. Et, ce faisant, nous opérons notre salut, nous sommes justifiés devant Dieu, nous procurons sa gloire. « *Scio cui credidi!* » *Je sais en qui j'ai mis ma confiance!* En dehors de lui, vers quoi, vers qui nous tourner? *Ad quem ibimus?* Et c'est ainsi que la foi devient la grande preuve de l'amour. *Justus meus ex fide vivit,* dit Dieu. Celui qui est saint à mes yeux, celui qui me plaît, c'est celui qui a tout joué sur moi et sur ma parole, c'est celui qui s'en est remis tout entier et sans condition, comme un petit enfant entre les mains de ma Providence.

Jette-toi dans ses bras, il ne s'écartera pas pour te laisser tomber, écrit saint Augustin dans ses *Confessions.*

Même s'il voulait me tuer, j'aurais confiance en lui, s'écrie Job.

Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle nourrit,
cesse-t-elle de chérir le fils de ses entrailles?
Eh bien! même s'il s'en trouvait une pour l'oublier, moi, je ne t'oublierai jamais!
Vois donc, je t'ai gravé sur les paumes de mes mains (Is 49, 15-16).

Un des grands points de la vie spirituelle, c'est de nous établir à tout prix, et de nous maintenir, à force de prière, de renoncement et de volonté généreuse, inébranlablement, dans cette attitude d'âme si agréable à Dieu, de confiance éperdue et d'abandon inconditionnel, aveugle, fanatique même en la bienveillance à la fois paternelle et maternelle de notre Dieu à notre égard. Et cela, je le répète, bien que, sous les coups du malheur, cette bonté n'apparaisse pas tout de suite, s'obscurcisse, nous donne très souvent l'impression même du contraire, de l'insensibilité, de la dureté, de la cruauté d'un Dieu intraitable. Il faut tenir ferme la main secrète qui nous a saisis et qui nous conduit, la suivre sans jamais la lâcher à travers les dédales de l'incertitude et de la nuit. *Dominus regit me! Même s'il me fallait passer au milieu des terreurs de la mort, je ne craindrais aucun mal, car tu es avec moi.* Et même la vue de mes péchés, des ruines et du gâchis de ma vie ne me feront pas changer d'attitude. Il ne s'agit pas de me laisser glisser sur le terrain mouvant du sentiment et des impressions, mais de me fixer dans une attitude volontaire de foi.

« Je ne comprends pas, disait cette mère de famille toute jeune, sur le point de mourir. C'est absurde. Mes petits auraient encore tant besoin de leur maman, et c'est si dur de les quitter avant d'avoir pu les élever. Mais Dieu sait mieux que nous! »

Prenons un exemple : quand un père explique le pourquoi d'une chose qui intrigue son enfant, la raison donnée peut paraître incompréhensible à ce dernier, dépassant de beaucoup son intelligence. L'enfant a donc le choix entre deux attitudes : ou ne pas croire à l'explication donnée par son père, l'estimant invraisemblable, et par conséquent lui manquer de confiance en somme et d'amour, ou bien, quoique la réponse ne le satisfasse nullement, lui donner un total crédit en faisant ce calcul : papa est trop savant, trop droit, trop bon pour jamais pouvoir en rien tromper l'attente de son petit garçon. Je le crois sur parole, je lui donne ma foi de tout cœur. Et par là, il donne un vrai témoignage d'amour à son père.

C'est ainsi qu'a cru contre toute vraisemblance, qu'a espéré contre toute espérance Abraham, rendant à Dieu le plus bel

hommage qui soit et méritant de devenir le modèle et le Père de tous les croyants, notre Père à tous. C'est ce sentiment qui a inspiré le langage de Job. Et, plus proche de nous, c'est l'exemple que nous donne la Vierge Marie, à l'encontre de Zacharie, en inaugurant le Règne évangélique le jour de l'Incarnation. *Bienheureuse,* s'écrie Élisabeth, *celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui avait été dit de la part du Seigneur!* Et à sa suite s'inscrivent tant d'âmes saintes qui se sont « justifiées » devant Dieu par le don inconfusible et héroïque de leur foi et qui ont mérité l'éloge spécial du Seigneur. *Parce que tu me vois, tu crois,* dit Jésus à Thomas l'incrédule. *Heureux ceux qui croient sans avoir vu!*

Car la foi entraîne fondamentalement une très haute, très pure, très exacte notion de la nature de Dieu. C'est le croire comme possédant, et sans jamais aucun fléchissement, la toute Sagesse, la toute Puissance, la toute Bonté. C'est l'affirmer tel d'avance sans vouloir le bénéfice de l'inventaire. Et c'est ainsi l'honorer grandement à la manière d'un fils qui fait entière confiance à son père. *Où est votre foi?* reproche Jésus à ses disciples effrayés à l'heure de la tempête. S'ils avaient été certains d'avoir avec eux dans leur barque le Maître du monde, ils seraient demeurés imperturbables.

La plupart du temps, nous mesurons à Dieu notre confiance. Il y a en nous un fond irrépressible de scepticisme incurable, d'avarice spirituelle, nous ne voulons pas nous laisser prendre sans preuve, nous craignons de tomber dans la naïveté, dans l'illusion, de paraître ridicules à nos yeux et à ceux des autres.

Et pourtant, une fois notre confiance bien solidement, bien filialement ancrée en Dieu, des lumières nous sont données qui justifient ce comportement austère de son amour envers nous. Il suffit de croire pour comprendre. Nous pressentons vite que si Dieu a permis ou voulu l'épreuve de la souffrance pour ceux qu'il aime, ce ne peut être que dans un dessein de suprême miséricorde, que parce qu'il les aime encore plus et mieux ainsi qu'autrement. C'est en nous évitant de souffrir et de mourir au contraire que sa bonté pour nous se fût montrée médiocre et contestable. Dieu en ce cas nous aurait aimés à la manière indigne d'une maman gâteau qui croit aimer vraiment son fils

en cédant à tous ses caprices, ne prenant en considération que sa satisfaction du moment présent, sans se soucier de son éducation, de son avenir d'homme.

Dieu nous aime bien plus intelligemment et profondément : *adamantinus,* dur comme le diamant. Dieu nous aime pour notre plus grand bien, dans notre véritable intérêt, dans la perspective qu'il est seul à bien connaître, puisqu'il est notre créateur, celle de notre vraie dignité, de notre grandeur de créature libre et spirituelle, celle de notre destin total. Sans doute en puissance absolue, il lui aurait été facile de nous nantir d'un coup, gratuitement, dès notre venue à l'existence, de la béatitude éternelle. Mais ce n'eût été ni sage ni bon de sa part. Métaphysiquement, c'eût été, étant donné ce que nous sommes et le but qu'il poursuivait, proprement contradictoire. Il aurait d'une part créé des êtres à son image et à sa ressemblance, fait de nous des personnes conscientes d'elles-mêmes, douées d'autonomie et de liberté et, d'autre part, tout aussitôt, il n'aurait pas tenu compte de cette noblesse qui nous caractérise et dont il vient de nous orner, en nous traitant comme des choses, en nous imposant de l'aimer, en ne nous donnant pas lieu d'exercer la loi de notre nature. Tout se tient logiquement. Qui dit ressemblance avec Dieu dit vie spirituelle. Qui dit spirituel dit libre. Mais la liberté veut le choix et suppose préférence et épreuve, et épreuve, pour une créature imparfaite, entraîne obéissance ou révolte envers un ordre, une loi qui lui est supérieure, donc possibilité de refus, donc introduction du mal, du péché! C'est à prendre ou à laisser. Ou Dieu créait des êtres spirituels et libres et c'était par contrecoup la porte ouverte au désordre, au mal et à la souffrance — étant donné la faiblesse fondamentale de l'être créé, c'était comme inévitable — ou alors Dieu ne créait pas. En fait, dans sa sagesse, il a estimé qu'il était préférable de créer et il ne nous reste plus qu'à rendre grâces, à nous incliner. Nous n'avons pas à nous demander, comme pourraient faire certains, pourquoi Dieu n'a pas créé un monde libre et en même temps incapable de pécher, un monde où sans exception aucune, comme en la Vierge, la liberté n'aurait joué que dans le sens du bien. Il est déjà assez difficile de connaître le mystère de ce qui est pour essayer de supputer ce qui aurait pu être. Dieu, quand il s'est

mêlé de créer, n'avait — et pour cause — à demander conseil à personne. Quand il eut achevé l'œuvre qu'il s'était proposée, nous savons seulement qu'il prononça : *quod esset bonum*. Et qui es-tu, toi que voilà, pour te faire le juge de Dieu ? Si Dieu a permis la souffrance ici-bas, avec tout ce qu'elle comporte d'effort, d'humiliation, de renoncement, c'est parce qu'elle est pour l'homme la grande preuve de l'amour, parce qu'elle mesure l'amour. Ainsi nous est donné l'honneur, la noblesse de lui faire retour de quelque chose, de répondre à l'amour par l'amour, en totale clarté et vérité. C'est un effet de la délicatesse de Dieu à notre égard.

Quand on est heureux, que dans la vie tout vous sourit, quand on coule des heures faciles, il est facile d'aimer, de rendre grâces. Encore oublie-t-on la plupart du temps de le faire. On dit alors qu'on aime. Mais en est-on bien sûr ? Est-ce que ce n'est pas plutôt soi ou son bonheur qu'on aime ? Aussitôt que se présente la contradiction, l'obstacle, la difficulté, le choix, alors se révèle sans hésitation possible le fond du cœur. On montre ce qu'on préfère. Le Christ Jésus n'a pas trouvé d'autre moyen de manifester son amour pour son Père et pour nous qu'en se livrant à l'obéissance totale, qu'en soumettant le corps qui lui avait été donné aux affres de la croix. Et à la suite du Christ et avec lui, toutes les âmes généreuses ont compris cette loi fondamentale de l'amour et se sont engagées, instinctivement, dans la voie royale. La route du bonheur est vraiment trop encombrée. Là, au moins, on est assuré de se distinguer, d'aimer en étant sûr d'aimer. Là, on prouve, on mérite. Là, sans crainte de se faire illusion, il est permis d'acheter, de racheter, de donner.

Dieu, de son côté, qui nous a soumis à cette loi de l'amour qui demande que l'amour soit prouvé, nous ayant aimés le premier, a voulu s'y soumettre le premier. *Nos credidimus caritati,* nous avons cru à son amour, mais tout aussitôt nous ajoutons : *et cognovimus!* Cet amour n'est pas demeuré céleste, lointain, platonique. Il nous a été donné de le toucher, de le repérer, de le connaître, d'en dresser l'inventaire. Nous possédons les arrhes, les garanties de cet amour. Il y a la venue du Seigneur parmi nous, il y a son Incarnation avec tout ce que ce don a amené

avec lui de tendresse, de condescendance, d'amitié émouvante. Il y a cette croix sans cesse plantée sur notre horizon comme une invite, un exemple, comme une leçon de choses. Il y a, prenant sa source à cette croix, l'Eucharistie, l'Évangile et l'Église. Il y a Marie qui nous a été donnée et cette onction ineffable de l'Esprit dans nos âmes qui fait que nous ne sommes pas orphelins. Il y a enfin, éclairant tout, dominant tout, la Vie Éternelle déjà communiquée et qui attend, toute proche, au jour marqué, son exultante, son éblouissante révélation. *Que fallait-il faire pour vous,* demande le Seigneur, *et que je n'ai pas fait?*

Un Amour sans mesure

Cet amour de Dieu pour nous, gratuit, personnel, exigeant, comme nous venons de le décrire, présente encore ce quatrième aspect remarquable qu'il est à la mesure de la nature divine, donc *sans mesure,* grand comme Dieu lui-même. Dieu ne nous aime pas un peu, vaguement, à moitié : il nous aime impétueusement, *véhémentement,* y engageant le poids de son être tout entier.

Ce qui confond le plus dans le mystère de l'amour de Dieu *ad extra,* c'est qu'il puisse porter sur un si mince objet, à savoir un être raisonnable, je le veux bien, créé à son image et à sa ressemblance, je l'accorde, mais un être tout de même qu'il a radicalement, ontologiquement tiré du néant, qui lui doit par conséquent tout, encore plus qu'une marionnette agitée par les mains de son fabricant! Étrange dévouement poussé à ce point à quelque chose d'extérieur à soi et qui n'a de réalité que communiqué par soi!

Et pourtant il faut nous rendre à l'évidence. *Sic enim Deus diligit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit in eum habeat vitam aeternam* (Jn 3, 16). La créature humaine, en toute logique, a donc une valeur infinie puisque Dieu la considère comme équivalente à lui-même, puisqu'il n'hésite pas à proposer pour son échange la rançon de son propre

Fils en qui il s'exprime, à qui il a tout communiqué, qui porte en lui *corporaliter* la divinité entière. Pour qu'un père sacrifie la vie de son fils — et de son fils unique encore — pour sauver l'ami de son fils, il faut que, pour ce père, l'ami compte autant que son propre fils, ou alors c'est de sa part cruauté monstrueuse ou folie. *Empti estis pretio magno,* nous rappelle saint Paul (1 Co 6, 20). Vous valez le prix de l'Agneau de Dieu!

C'est donc que la création n'est pas une comédie que Dieu se jouerait à lui-même, une illusion. « Le monde? écrit méchamment Paul Valéry, c'est Dieu qui se retourne sur sa couche et murmure : je viens de faire un mauvais rêve. » Non, la partie que nous jouons n'est ni burlesque ni stérile, c'est au contraire une aventure extrêmement sérieuse, un événement sacré que nous sommes en train de vivre, cela aussi bien pour Dieu que pour nous. L'être que nous sommes devant Dieu n'est pas fantomatique; il a une extraordinaire, une étrange consistance, stabilité, dignité à ses yeux et donc en fait, puisque Dieu le juge assez estimable, cet être, pour le considérer comme son partenaire, assez intéressant pour entrer en relation d'amitié avec lui, assez important pour dialoguer et négocier avec lui, exactement comme si c'était une entité spirituelle totalement autonome par rapport à lui, un être étranger à lui, d'une certaine manière un autre lui-même. Tel est l'un des effets de ce pouvoir, mystérieux s'il en est, de créer, d'appeler à l'existence une personne à partir de rien et qui n'est propre qu'à Dieu. Si on savait ce que c'est que créer, dit saint Thomas, on saurait par le même coup ce que c'est que Dieu.

Chacun de nous, même le plus pauvre, le plus insignifiant, il faut nous en persuader, n'est pas moins que le terme d'une pensée divine bien précise. Dieu qui sait tout, qui connaît tout, se connaît en tant que tel, en tant que ce qu'il est et c'est la génération de son Verbe par quoi il se dit ce qu'il est. Mais, parce que son intelligence est sans limite, il connaît aussi bien toutes les participations possibles analogiques de son Être *ad extra,* que ce soit par voie de création ou par un autre moyen d'imitation qui pour nous est impensable. Ce qui fait que j'existe, c'est que Dieu, si je puis dire, s'est arrêté à l'idée, au type d'être raisonnable que je constitue et qui est une image, un aspect par-

tiel de la nature infinie, et c'est que cette idée, par libre choix, il l'a préférée à d'autres types possibles, l'a voulue, l'a appelée à l'existence, l'a proprement réalisée. Si bien que si j'ai commencé d'être un jour, en ce qui me concerne, jamais je n'ai cessé par contre d'être présent à la pensée de Dieu et de même je n'ai jamais cessé d'être aimé de lui. Et comment Dieu qui s'aime en tant que ce qu'il est, ne s'aimerait-il pas aussi en cette ressemblance créée, en cette réfraction de lui-même que constitue sa créture? C'est encore lui-même qu'il aime en elle et en créant les anges et les hommes, c'est une sorte de manière extensive pour se faire mieux aimer, pour s'aimer mieux lui-même. *In caritate perpetua dilexit te,* dit en toutes lettres l'Écriture. *Je t'ai aimé d'un amour éternel* (Jr 31, 3). Et elle ajoute, d'un amour exclusif et violent : *J'ai pour Sion un grand amour de jalousie; je suis jaloux pour elle, avec une grande fureur* (Za 8, 2). Et nous savons que Sion n'est autre que le peuple choisi, que c'est nous, que c'est notre âme.

Dieu ne peut pas nous aimer d'une façon médiocre, car tout être, nous dit saint Thomas, agit suivant la nature qui lui est propre. Une créature se manifestera, dans son action, d'une manière imparfaite, puisqu'elle est limitée. Elle pensera, elle aimera donc avec sa faiblesse naturelle. Un homme agit à la manière d'un homme, un ange à celle d'un ange. Dieu aussi, à la sienne, qui est infinie, inconcevable, inattendue, déconcertante. Et quand il sera question d'aimer, de même, infiniment.

Un cordonnier aime à sa manière et aussi la femme mondaine et le bourgeois égoïste et l'homme généreux au cœur profond et délicat, tous différemment. Un prince aime, doit aimer princièrement, un roi royalement, autrement qu'un roturier. Ce qui ne veut pas dire qu'un roturier ne puisse pas aimer autant, sinon plus et mieux, dans son dénuement, qu'un prince ou qu'un roi. Mais il ne dispose pas, pour prouver et manifester son amour, d'autant de moyens, par exemple, de la prodigalité et de la munificence des riches et des puissants. Quand Dieu se met à aimer, il aime forcément *divinement.* Ses richesses insondables, ses possibilités illimitées, toutes ses ressources entrent en branle, ainsi que toute la majesté de son Être unique et infini.

Un tel élan de Dieu vers nous, vers la pauvre petite créature

que nous sommes ne laisse pas de la troubler. Il y introduit un dérangement, une démesure; il exorbite, si je puis dire, sa destinée. Il nous élève à une grandeur inégalable, il nous comble d'une façon inespérée, mais, par contrecoup, il nous place sous le coup d'un risque immense. Nous avons affaire non pas à l'amour d'un être quelconque, mais à l'Amour en personne, amour ardent, intransigeant, qui n'admet ni compromis ni accommodements et qui entraîne derrière lui des retentissements, une sanction qui n'a aucune mesure avec le peu que nous sommes.

Oui, un amour écrasant nous a précédés; un amour que nous n'avons ni voulu, ni désiré, ni mérité pèse sur nous de tout son poids, dès même avant que nous soyons arrivés à la conscience de nous-mêmes. Désormais, en cette vie et dans l'autre, nous aurons maille à partir avec lui. Nous ne pouvons plus lui échapper. Il nous poursuit, il nous poursuivra éternellement. A nous de nous arranger, de nous débrouiller avec lui!

Et c'est en ce sens qu'on peut avancer ce paradoxe que ce n'est pas tant la *justice,* mais précisément l'immensité de l'amour de Dieu qui a créé, creusé sous nos pas la perspective de l'Enfer.

Quand on aime peu, le refus, l'indélicatesse de l'être aimé, sa trahison peinent peu; on n'y attache pas trop d'importance. La douleur plus ou moins grande que l'on ressent quand on est rejeté par un ami, marque le degré exact de notre véritable affection pour lui. Quand Dieu aime, c'est une « fournaise », son amour est dévorant et si l'être aimé par lui se refuse, se ferme, se dérobe, tente de lui échapper, il ne peut absolument pas en prendre son parti, ce qui serait, encore un coup, signe de la faiblesse de cet amour. Dieu se sent atteint, comme il arrive à un père trahi par son fils, en plein cœur, si je puis dire. C'est en lui comme un grand cri de douleur. Et quand il voit que sa créature, par son orgueil et son péché, s'est fixée délibérément et définitivement dans le mal, encore que son amour le poursuive dans sa désertion même, *tout se passe comme si* il l'écartait de lui avec la même intransigeance et la même violence avec laquelle il l'attirait premièrement à lui, comme un électro-aimant qui repousse ou attire, en la même proportion, selon le signe du courant qui le traverse. Alors sur la créature pervertie éclate l'effroyable *malédiction* qu'il nous est impossible, malgré

nos tentatives nombreuses, d'arracher à la trame de l'Évangile : *Allez, maudits, au feu éternel...* Pour la créature aimée de Dieu, il n'y a qu'une alternative, *tertium non datur,* ou elle sera éternellement béatifiée par cet amour infini, si elle y répond, si elle l'accueille avec gratitude, humilité, générosité, ou elle sera privée éternellement, non pas d'un bien quelconque, mais du bien le plus grand qui se puisse concevoir, du Bien qui contient tous les autres biens ; de Dieu lui-même elle sera donc damnée, frustrée de ce en vue de quoi elle avait été uniquement créée, devenue incapable à jamais de satisfaire, de combler ce vide vertigineux ouvert en elle par cet amour qu'elle a repoussé, rien, aucun succédané ne pouvant prendre la place, tromper cette soif inextinguible mise au cœur de son être. *Fecisti nos ad Te.* « Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur ne peut trouver sa paix que dans la mesure où il repose en Toi. » Mais qui donc parmi nous ose prêcher l'Enfer, parler de cet abîme, évoquer ce creux ou ce plein infini de notre destinée ?

Je disais tout à l'heure : il serait beau de voir la créature avoir barre sur son créateur. Et pourtant, chose renversante, tout impuissante qu'elle soit, Dieu lui a donné pouvoir redoutable sur lui. Il l'a créée libre et, tout Dieu qu'il est, il s'est interdit scrupuleusement de troubler, en si peu que ce soit, le jeu de son action. Si une destinée humaine est un drame pour chacun, elle constitue aussi, d'une certaine manière, un drame pour Dieu, drame prévu, voulu, accepté dans toutes ses conséquences, drame auquel il va être étroitement intéressé et où il va être amené à payer de sa personne.

Dans son *Soulier de Satin,* Claudel a exprimé fortement cette revanche possible et diabolique de la créature :

> ... Moi fini, si je tiens bon, j'arrête la Toute-Puissance, l'Infini souffre en moi limite et résistance, je lui impose ça contre sa nature, je puis être la cause en lui d'un mal et d'une souffrance infinie!
>
> Une passion telle qu'elle a pu arracher le Fils du sein du Père!
>
> ... Je dis que le Créateur ne peut lâcher sa créature. Si elle souffre, il souffre en même temps. C'est lui qui fait en elle ce qui souffre.
>
> Il est en mon pouvoir d'empêcher cette figure qu'il voulait faire de moi.

En qui je sais que je ne puis être remplacé. Si vous pensez que toute créature est à jamais irremplaçable par une autre,

Vous comprendrez qu'en nous il est en notre pouvoir de priver Dieu d'une œuvre irremplaçable, une parcelle de lui-même.

Ah! je sais qu'il aura toujours cette épine dans son cœur! J'ai trouvé ce passage jusqu'au plus profond de son Être. Je suis la brebis bien perdue que les cent autres à jamais ne suffisent pas à compenser...

Je souffre de lui dans le fini, mais lui souffre de moi dans l'infini et pour l'éternité...

Je suis en position de le priver de quelque chose d'essentiel (p. 280).

Et c'est la même idée qu'exprime, mais en la poussant jusqu'à l'odieux, Marcel Jouhandeau, dans son livre *Algèbre*, où il fait dire à M. Godeau[1] :

Dieu est grand et moi aussi... Si je pèche, c'est Dieu qui est en Enfer.

L'Enfer est la plus grande souffrance de Dieu avant d'être la mienne.

L'histoire de mes péchés sera le chapitre des humiliations de Dieu en moi dans l'histoire de Dieu...

L'Enfer n'est pas ailleurs qu'à la place la plus brûlante du cœur de Dieu... Les anges ne le consolent pas de moi.

Dieu est présent dans l'Enfer avec moi... Il m'y étreint... Il est face à face avec moi, et moi avec lui, d'égal à égal. Je suis le pendant de Dieu... le seul adversaire qu'il ait redoutable. Et notre dispute est encore dialogue d'amour où entrent le désespoir et l'éternité.

Dieu scellé à moi. Moi scellé à Dieu.

J'ai peur de Dieu. — Vous êtes de l'Ancien Testament. Dans le Nouveau, c'est Dieu qui a peur.

A Gide lui écrivant « qu'il est parvenu à se désintéresser totalement de son salut », Claudel répond : « Dieu ne s'en désintéresse pas, lui. Vous êtes pour lui un être irremplaçable. »

La création est un ensemble où tout se tient étroitement. Tout être, pour exister, a besoin de l'aide, de la complicité, de la

1. Cité par le P. Blanchet dans un article des *Études*, juillet 1950, p. 95.

présence de tous les autres êtres. Il se définit par rapport à eux selon la théorie admirable de Claudel sur « co-naître ». C'est comme dans un orchestre. Si tel instrument ne donne pas au moment voulu la note, la mélodie qu'il faut, toute l'œuvre est compromise par la maladresse, par la trahison d'un seul. L'attention, la bonne volonté, le talent de tous les autres musiciens ne répareront pas l'erreur ni ne consoleront le chef d'orchetre. Une faille, une tache qu'on ne peut plus rattraper s'est glissée dans le tissu symphonique et tout est gâché : il faut recommencer ou passer à autre chose.

Saint Thomas d'Aquin fait cette remarque : « Dieu à la recherche de quelque chose. » Et il se demande : comment cela est-il possible? Comment Dieu, l'Infini, le Parfait, à qui, par définition, rien ne manque, peut-il avoir besoin de quelque chose?

Eh! bien, oui, Dieu, comme un chasseur passionné, est à la poursuite constante du cœur profond et secret de l'homme qu'il a lui-même créé, « comme si l'homme était le dieu de Dieu et comme si Dieu ne pouvait être heureux sans lui » (Opuscul. 62 *de Beatitudine,* c. 7). Il est à l'affût, il nous guette, il recoupe nos traces, et il nous tend des pièges. Il attache un prix infini à la capture, à cet acquiescement libre de la bonne volonté, de l'amour de sa créature. Et comme il s'est interdit de forcer son autonomie, si je puis dire, de l'extérieur, par voie d'autorité, en s'imposant par sa puissance, alors il est obligé de prendre un détour et de solliciter l'adhésion tant recherchée en essayant de la toucher, de l'attirer vers lui par la pitié. Et c'est tout le mystère du Cœur de Jésus qui s'entrouvre à nos yeux.

Il est venu à nous, humble, discret, fraternel. Il s'est mêlé silencieusement à notre vie. Il nous propose son amitié : devenir le compagnon de notre route, le confident de nos pensées, le soutien de notre épreuve, le consolateur de nos chagrins. Il nous a donné la plus grande preuve d'amour qu'un frère puisse donner à son frère : pour nous, il s'est laissé torturer, pour nous il est mort. Il nous a tout donné : son corps en nourriture, sa vie divine en total partage. Et maintenant, comme le dernier des pauvres, lui, le Très Haut, — ô adorable, incompréhensive condescendance de notre Dieu! — comme un miséreux qui attend de l'aide, lui le Tout-Puissant, méconnaissable, le visage tuméfié

et douloureux comme il se révèle à nous sur le saint Suaire, le corps couvert de plaies et vêtu de haillons, les membres transpercés, il se présente à notre porte et il frappe, comme un mendiant timide, suppliant qu'on lui ouvre, qu'on le laisse entrer, nous implorant d'avoir pitié de lui si nous n'avons pas pitié de nous!

Sponsabo te mihi

Lorsque l'on considère avec attention les textes principaux de l'Ancien Testament où Dieu intervient personnellement pour nouer des relations avec le peuple qu'il s'est choisi et lorsqu'on les rapproche les uns des autres, on est frappé par l'unité et la continuité de l'*intention* divine qui, de livre en livre, se dégage, se répète, se précise, s'impose et finit par répandre une singulière lumière sur tout l'ensemble.

« L'unique objet de l'Écriture, écrit Pascal, est la Charité. » C'est la Charité qui est la clé du Livre tout entier. La Bible n'est que l'orchestration d'un même, d'un unique leitmotiv.

Or, il se trouve que ce thème est un épithalame, un chant d'amour, un duo de fiancés, un dialogue d'époux qui s'aiment d'un amour ardent.

Le dessein qu'a poursuivi Dieu en créant le monde se révèle avant tout comme une miséricordieuse tentative d'union avec l'homme à qui il se communique, pour l'associer à sa divinité, union dont il a l'initiative, qu'il poursuit patiemment pendant des siècles et qu'il réalise enfin avec sa collaboration libre.

Oui, tout se passe comme si Dieu voulait célébrer avec l'humanité réticente des noces éternelles.

Sponsabo te mihi in sempiternum! (Os 2, 21), *in justitia et judicio, in fide*... C'est écrit en toutes lettres : *je t'unirai à moi pour toujours,* dit Dieu, *dans la justice et la droiture, dans la fidélité.* Et Isaïe précise (54, 5) : *Celui qui t'épouse, c'est ton Créateur.* Il est très remarquable que le propos de Dieu s'exprime ainsi, tout le long du Livre sacré, en images et en termes d'amour, comme s'il s'agissait entre Dieu et nous d'un amour *con-*

jugal, comme il n'en existe sur cette terre qu'entre un homme et une femme qui, très épris, se sont promis l'un à l'autre et se sont unis bientôt par les liens sacrés du mariage. L'hyménée divin s'annonce au temps lointain des Patriarches. Il est question d'abord de *bénédictions*, de *promesses*, de *fécondité,* d'*amitié*. Il se noue officiellement au Sinaï sous la forme d'un *pacte* solennel, d'une *Alliance* en due forme. *Je serai ton Dieu et tu seras mon peuple. Je serai tien et tu seras mienne.* Avec les prophètes, avec Isaïe, Jérémie, Osée, le peuple d'Israël prend résolument figure d'*épouse*, épouse chérie, préférée, mise à part, puis, à cause de ses transgressions répétées, rejetée, humiliée, durement châtiée et finalement pardonnée, purifiée, réconciliée. Les revendications vengeresses qui reviennent sans cesse sur les lèvres de l'homme de Dieu à l'adresse de l'infidèle, sont empruntées au langage classique. Ce sont les mêmes mots que profère un mari malheureux et bafoué : reproches d' « inconduite » de « trahison », d' « adultère », de « noire ingratitude », accusations véhémentes où l'on va jusqu'aux injures : « prostitution », « amants », « impudicités ». Pour Yahvé, le péché de son peuple n'est pas seulement une désobéissance froide à une règle imposée, c'est la profanation d'un amour juré et solennel. C'est une rupture douloureuse où le cœur et les plus hauts sentiments se trouvent intéressés, où la peine ressentie est immense, où la pensée de la faute commise, à cause de sa promiscuité physique, est proprement intolérable. Mais par contre si l'épouse est fidèle et toute donnée, alors quelle n'est pas la joie de l'époux comblé! Il est comme enivré du bonheur de posséder tout à lui sa Bien-Aimée. Il exulte, il ne peut plus se contenir. Il se répand en transports lyriques. Dans son émotion indicible, les images capiteuses et orientales se multiplient : ce ne sont plus que chastes ardeurs et brûlants baisers! Ce n'est pas par hasard que le surprenant Cantique des Cantiques se soit inséré au beau milieu des livres sacrés. Sous ces vocables et symboles déroutants et apparemment excessifs — tous les vrais mystiques sont d'accord sur ce point et ils le savent comme d'instinct — se trouve exprimé un peu du chant éternel proféré dans l'invisible par l'amour immense et irrépressible de Dieu parti à notre recherche.

Enfin apparaît Jésus-Christ. En lui, tout s'éclaire, à lui tout

aboutit de ce grand mouvement. C'est bien lui la réalisation définitive tant attendue qu'ont préparée toutes ces figures. *O admirabile commercium!* Dieu consomme là son union tant souhaitée avec son peuple. Par son Incarnation en la Vierge Marie, il épouse la nature humaine. Non seulement, le consentement de l'épouse est prononcé, *Fiat*, mais la mise en commun et l'échange des natures se trouvent opérés. Yahvé, époux d'Israël ; l'Église, épouse du Christ ; Jésus, époux de chacune de nos âmes ; l'union de deux époux dans le sacrement de mariage ne prenant son sens plénier et sa grandeur que par référence à l'union sainte du Christ et de son Corps mystique, quelle étonnante, quelle merveilleuse dialectique! Comme tout, d'un bout à l'autre de la Bible, d'Abraham à la Jérusalem céleste, se tient ensemble, s'appelle et communique réciproquement, s'éclaire, se fortifie, se préfigure dans cette glorieuse unité de la Charité!

Jésus, dit saint Paul, a aimé l'Église et comme il la voulait son épouse sainte et immaculée, il s'est livré par amour pour elle et ainsi il a pu se la conquérir.

Dans son discours sur l'Eucharistie, Bourdaloue énumère les lois inexorables de tout véritable amour. L'amour, dit-il en substance, veut trois choses : l'égalité, la présence, l'union. L'*égalité* d'abord, car entre deux êtres qui s'aiment tout doit être commun. *Amicitia pares aut quaerit aut facit,* écrivait déjà Cicéron. Aussi, lorsqu'il y a inégalité, instinctivement, le plus grand se penche vers l'autre, il l'élève à lui, cependant que l'autre, autant que faire se peut, se hausse, si je puis dire, pour rejoindre le bien-aimé. Il faut de toute nécessité combler la distance. La *présence* ensuite. C'est la séparation, l'absence, l'éloignement qui est le plus grand tourment de deux êtres qui s'aiment. « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. » Ah! comme ils se cherchent à travers tous les obstacles et comme ils arrivent toujours à se rejoindre et comme ils sont heureux d'être réunis pour toujours! Enfin l'*union* qui est la consommation de l'amour. C'est le vœu le plus ardent de celui qui aime de ne plus faire qu'un avec l'être aimé. Don total, fusion de deux êtres en un seul, désir de devenir l'autre à tout prix, de se perdre en lui. « Je t'aime tellement, disait follement un petit enfant à sa mère, que je te mangerais! »

Dieu, en nous aimant s'est soumis comme irrésistiblement à ces trois lois de l'amour. Comme un géant, il s'est précipité dans la voie du don total et l'a parcourue, en un instant, comme en trois bonds successifs jusqu'au bout. *Exultavit ut gigas ad currendum viam. In finem dilexit eos.*

Son amour a voulu, a réalisé l'égalité. *Dieu s'est fait homme afin que l'homme devienne Dieu.* Il n'a pas retenu avidement sa condition divine, mais s'en est comme dépouillé un instant pour devenir semblable à nous, se faisant esclave pour se rapprocher de nous. Et cependant qu'il s'abaissait, il nous faisait monter, par la grâce sanctifiante, jusqu'à sa condition à lui, nous rendant participants de sa nature. Ainsi l'abîme qui sépare naturellement le créateur de sa créature est comblé. L'angle de l'amour de Dieu part d'une ouverture infinie et descend pour aboutir à ce point qu'est la créature. Et le mouvement de l'amour de la créature, c'est l'angle renversé, vu par la pointe. Il part d'un point fini et minuscule et s'ouvre vers les profondeurs infinies de Dieu qu'il tâche d'éteindre par une prise impossible.

De même son amour a voulu la présence. Il suffit d'énumérer tant l'intention est évidente. C'est Dieu venant en personne parmi nous, disant : *Me voici,* et décidant de résider sur notre terre durant trente-trois ans. C'est Jésus déclarant : *Je ne vous laisserai pas orphelins... Et voici que je suis avec vous en tout temps, jusqu'à la consommation du siècle.* C'est Jésus actuellement présent dans son Évangile et dans le mystère du Tabernacle. C'est l'Esprit présent dans l'Église et l'Écriture, et devenu l'Hôte des âmes en état de grâce. Présence secrète et cachée, mais présence réelle en attendant le face à face sans voiles de l'éternité.

Et enfin, dès ce monde, c'est l'union tant souhaitée, inaugurée le jour de notre baptême et consommée en perfection d'une manière sublime par la manducation eucharistique. Banquet où le Bien-Aimé se donne à moi, où je me nourris de sa chair et de son sang, où par une assimilation bouleversante, je deviens lui et il devient moi. Peut-on imaginer fusion plus étroite? Par amour, Dieu s'est tellement donné, livré à moi que c'est une folie, que nous sommes à la limite du panthéisme. Tout Dieu qu'il est, il ne pouvait pas réaliser, entre lui et moi, une plus

grande communication de sa nature, étant donné ce que je suis et ce qu'il est. Dans le séjour béatifique, tout ce qu'il est m'appartiendra, avec cette seule réserve, que, dans cette union indicible, il restera lui et je demeurerai moi.

C'est ainsi que Dieu nous a aimés chacun au-delà de ce que nous pouvons concevoir, d'un amour démesuré et inattendu qui constitue le mystère de Dieu lui-même, à la sueur de son front, avec des larmes et du sang, dans l'immolation et le don total de lui-même. *Sic nos amantem quis non redamaret?* Et en cet instant que nous vivons, il continue à nous aimer de même, indéfectiblement, éperdument. *Soyons dans l'allégresse et dans la joie, rendons gloire à Dieu, car voici que sont célébrées les noces de l'Agneau! Et son épouse s'est faite belle...! Heureux les gens invités au festin!* (Ap 19, 7). Heureux ceux qui ont cru à cette fête de l'amour, qui l'ont reconnue et accueillie! Heureux ceux qui sont accourus et qui sont entrés dans la salle du banquet pour glorifier et tenter de consoler *cet Amour qui n'est pas aimé!*

GUY ROSETTI.

LE PREMIER DISCIPLE DE RUYSBROECK

Jan Van Leeuwen
1308-1378

L'ADMIRABLE Ruysbroeck fit fleurir une École de spiritualité à deux lieues de Bruxelles, au monastère de chanoines de Saint-Augustin à Groenendael. Cette École, les historiens la confondent avec l'École allemande d'Eckhardt, Tauler et Suzo, mais nous croyons qu'elle est bel et bien personnelle et indépendante, car l'esprit du vieux prieur de Groenendael est plus suave et plus mesuré que celui des grands Allemands. Quoi qu'il en soit, l'article présent veut simplement esquisser le portrait d'un fils de Ruysbroeck, le premier et le meilleur disciple du Bienheureux, Jan Van Leeuwen, le premier cuisinier du monastère fondé en 1343, *bonus cocus*, le bon coq, pour user du sobriquet dont les contemporains désignaient le moine débonnaire.

Jan Van Leeuwen était un paysan absolument illettré, quand il se présenta au monastère de la forêt de Soignes. Né à Affligheim (minuscule village à dix kilomètres au nord-ouest de Bruxelles), il avait sans doute suivi les Pères de l'abbaye proche, quand ceux-ci s'enfuirent devant la persécution et se retrouvèrent à Bruxelles. Ces moines n'avaient pas le moins du monde soupçonné la richesse, je ne dis pas seulement du cœur ardent, mais de l'intelligence de ce modeste croquant. Il ne sait ni lire

ni écrire. Mais quand il sera au monastère, ce diable d'homme, en ses très rares loisirs — cinq charges envahissent ses journées et l'empêchent de respirer —, trouvera le moyen d'apprendre à lire non seulement le brabançon de son prieur qui l'émerveille, mais même le latin de la messe et du chœur jusqu'à pouvoir comprendre les citations de Ruysbroeck. Ce n'est pas tout de lire, il aurait pu interpréter de travers et bavarder de théologie comme un frère convers ébahi. Jan Van Leeuwen est trop obsédé par la seule passion de son amour du Christ et d'une vraie vie spirituelle, pour ne pas réagir fortement à son habitude, si d'aventure l'orgueil le pique. Lui-même a fait ressortir, dans l'*Éloge* de son prieur, comment l'humilité est l'une des vertus fondamentales qui autorisent l'*Itinéraire* mystique prêché, vécu par Ruysbroeck. S'il est bavard, ce n'est pas par tempérament, mais parce que, occupé par les magnificences de la vie surnaturelle, il ne maîtrise pas les saillies de son humeur apostolique. Il ne parle pas pour se faire valoir, mais pour engager ses amis dans la Voie royale du Christ. L'éblouit et fait flamber sa riche sensibilité intacte ce que son confesseur habituel, le prieur même, peu à peu lui apprit.

Ce qui le distingue de Ruysbroeck, c'est qu'au rebours de son maître, intelligence géniale méditative et métaphysique au service d'un profond amour divin, Jan Van Leeuwen est simplement l'écho de Ruysbroeck. Sans doute il a son originalité. Mais il répète une leçon. Une leçon comprise par un cœur tout frais, tout naïf, et qui s'exprime comme fait le peuple, avec des mots empruntés à ses pairs, les paysans brabançons.

Pour articuler sa spiritualité en flamand, Ruysbroeck a dû inventer une langue, mais chez le prieur, la culture théologique a façonné un esprit subtil à retourner le vocabulaire pour y trouver le terme le plus habile à formuler sa pensée. Il lui arrivera parfois de ne pas aboutir comme il aurait voulu, mais la chose est si rare que toute l'opposition faite aux onze volumes de Ruysbroeck se borne à celle de Gerson sur deux lignes de la troisième partie des *Noces*. Encore le chancelier de Paris n'a-t-il pas eu en mains le texte brabançon, mais la traduction latine raffinée de Guillaume Jordaens, moine de Groenendael. Tandis que chez Jan Van Leeuwen, il n'est pas question d'épluchage

littéraire de vocables savoureux; le premier mot venu est le meilleur, et les gloses sont celles d'un homme du peuple qui s'explique à sa manière réaliste sur un thème enchanteur.

Nul ne songe donc à mettre en équivalence la personne ni l'œuvre du « bon coq » avec celles de Ruysbroeck. Ce serait du dernier nigaud. Le vieux prieur est un génie, sa doctrine est formée de son propre fond, éclairé par les maîtres du passé, elle est bien sienne. Sans doute, on surprendra chez Jan Van Leeuwen comme chez Ruysbroeck l'armature première des Trois Voies, mais tout dépend de ce qu'on logera sous cette armature. Pour le frère convers, on sait que même la triple division de l'*Itinéraire* mystique lui vient de Ruysbroeck. Tandis que chez le vieux prieur, la réflexion, la prière, la lecture méditée, la vie vécue ont élucidé, pan par pan, livre par livre tout l'Itinéraire. Ruysbroeck est une source à laquelle puiseront les spirituels de plusieurs siècles.

Jan Van Leeuwen est riche de l'héritage de son maître. S'il mérite que nous allions à lui avec plaisir, c'est que cet humble paysan a réellement revécu la splendeur de la mystique ruysbroeckienne. A le lire, il nous semble à la fois entendre du connu et surprendre du neuf. C'est là sa bienfaisance et son utilité. C'est du Ruysbroeck et ce n'en est pas. Ruysbroeck s'exprime autrement. C'est bien Jan Van Leeuwen qui écrit gaillardement dans la solitude de sa spacieuse cuisine, entre une cuisson de lièvres et un raccommodage de soutane. L'obituaire de Sayman de Wijc, à propos de l'anniversaire du 5 février, a cette phrase louangeuse à propos du « bon coq » : « Ses livres, qu'indubitablement il écrivit ou dicta lui-même sous l'impulsion du Saint-Esprit et qui se répandirent un peu partout, attestent clairement la perfection de ce saint homme[1]. » Un des lecteurs du *bon cuisinier* de Groenendael porte un nom célèbre, Gérard Groote. Au témoignage de la *Vita rythmica* de 1421, premier document biographique sur le père de la *Dévotion moderne,* Groote, après sa conversion, se nourrissait des écrits du modeste convers[2].

1. *Obituaire du monastère de Groenendael dans la forêt de Soignes,* par Marc Dykmans, S.J., Académie Royale de Belgique, Commission d'histoire, 1940, p. 7, note 2.

2. Les vers 79 à 85.

I

Si Groenendael s'est illustré par la profession religieuse de Jan Van Leeuwen, le paysan d'Afflighem a tout gagné en se mettant sous l'obédience de Jean Ruysbroeck. Illettré mais intelligent, il a tâté de plus d'un métier à Bruxelles. En ce temps-là — chose puérile des seigneuries médiévales —, Flandre et Brabant se disputaient par les armes la possession de Malines. Le pillage et l'incendie des villages traversés par les troupes faisaient fuir les habitants. En 1334, de l'abbaye d'Afflighem ne se dressaient plus que des moignons noircis. Les moines, eux, avaient trouvé un abri à Bruxelles. Nombre de paysans, habitués à suivre les consignes de l'abbaye, désemparés d'ailleurs par le départ des bénédictins, s'étaient à la longue décidés à rejoindre les moines à la ville du Duc Jean. Ainsi en fut-il de Jan Van Leeuwen. Cela dure une dizaine d'années, durant lesquelles Jan exerça divers métiers, et singulièrement celui de forgeron. L'on présume ceci de son traité *Wat dat een armen mensche van gheeste toebehoort* (Les conditions de la pauvreté en esprit)[3], où il décrit longuement et minutieusement le travail de la forge[4], ce qui suppose une connaissance personnelle. Déjà sans doute, le renom de ferveur de Groenendael circulait à Bruxelles. Jan Van Leeuwen était un fort brave homme, travailleur, sobre, assidu aux offices, sans rien de bien mystique toutefois. Il aspirait à une vie religieuse plus intense et avait sans excès l'inquiétude divine. Un beau jour, il s'embarqua pour Groenendael à deux heures de marche. Le cœur du simple fut pris tout de suite : Ruysbroeck et son sourire céleste, la maison solitaire, la chapelle, la forêt, tout l'émut. Il resta. C'est ainsi que ce fils d'Afflighem devint la gloire du monastère de Groenendael. *Primus coquus hujus monasterii*, dit l'Obituaire.

L'histoire du « bon coq » racontée par le moine Pomérius débute par une échappée éloquente qui surprend. Pourtant,

3. *Analecta Bollandiana*, 1885, p. 45.
4. Axters, *Bloemlezing*, p. 63.

penser que Jan Van Leeuwen — dont les livres dépassent en quantité les onze volumes de Ruysbroeck — n'était encore, proche la quarantaine, qu'un pur illettré, contraint de s'engager auprès de simples artisans, cela mérite les exclamations du biographe : *virum tam humilem, tam abjectum*, cet homme si quelconque, si grossier, et puis : *tam affectu quam intellectu modo mirabili superfusum*, ce fut un être transfiguré du côté du cœur comme du côté de l'esprit. Ainsi va le premier chapitre de la biographie à laquelle par ailleurs on peut faire confiance. Pour appuyer cette admiration retentissante, Pomérius rédige un deuxième chapitre de même allure qui se termine par l'énumération des œuvres du fameux cuisinier.

Plus sobre, la suite. Le portrait esquissé par Pomérius n'est pas une minature raffinée. Toutefois, l'historien a de ces mots rapides dont la netteté dessine le visage moral de Jan Van Leeuwen. Tant qu'il vit dans le monde, le futur moine n'est qu'un barbare (*rudis*), encore que délicat du côté de Dieu. C'est un laïc qui entretient dans son cœur la crainte de son Créateur, une crainte certes teintée d'amour chrétien, ce qui lui permet de lutter victorieusement contre les concupiscences dont chaque homme traîne après soi les brûlantes morsures, et de rester fidèle : *strenuus et fidelis*. Belle devise pour blason épiscopal. Cependant, Jan Van Leeuwen n'est guère encore un spirituel. Une belle vie morale toutefois, ce n'est pas peu de chose. La leçon du frère convers à Groenendael sera l'alliance de la vie contemplative et du travail. Marthe et Marie. Mais avant son entrée au monastère, tant qu'il court d'un patron à l'autre, cet ouvrier n'est que Marthe et ne s'imagine pas le moins du monde qu'il puisse exister une autre manière d'accommoder la vie. Il travaille fort pour gagner son pain de tous les jours. Au demeurant, il fut toujours d'une robustesse à toute épreuve, une espèce de brave géant débonnaire. Pomérius rappelle avec un petit sourire malin que le nom du coq est *Leeuw* qui signifie lion. Le frère était fort comme un lion. De fait, ce ne sont pas seulement les maîtres bruxellois qui pourront sans danger exploiter l'endurance de ce doux géant, mais Jan Van Leeuwen, comme dans un sport, rivalisera avec ses confrères de Groenendael en d'imbattables austérités. Dis-

ciplines, veilles, abstinences, il faudra une longue vie de travail manuel, de prière, de composition littéraire et de pénitences insouciantes, pour le coucher finalement et brusquement sur un lit d'agonie. Alors, c'en sera vite fait. On lui fera comprendre que le moment est venu de résigner sa charge de cuisinier et de mourir. Ame restée simple, il acquiescera sans sourciller, quittera sa cuisine pour l'infirmerie, et content d'enfin se reposer, s'allongera et s'endormira dans le Seigneur.

De tout ceci on peut conclure que Jan Van Leeuwen méritait le gentil sobriquet qu'on lui donna assez vite et qui a traversé les siècles : *bonus coquus, den goeden Kok,* le bon coq. Après avoir essuyé les sueurs de l'agonie, tel nous apparaît ce fameux contemplatif dont l'œuvre nous émerveille et qui aurait été de plain-pied avec les Pères du désert. Fort, travaillant sans répit, il offrait toujours sur ses grosses lèvres paysannes le sourire de la bonté débordante. *Viscerosae pietatis,* l'adjectif expressif montre que la bonté de Jan Van Leeuwen vis-à-vis de ses confrères et des hôtes constituait sa vraie, profonde nature. Le surnom lui fut accordé aussi bien par les étrangers de passage que par les moines mêmes. Nul ne sut jamais comme lui, pratiquer l'hospitalité qu'autorisait sa fonction. Mais la délicatesse si entraînante de sa bonté trempait dans l'amour de Notre-Seigneur. Cet humble baignait dans la charité surnaturelle, était la preuve vivante que le divin ne tue pas mais ennoblit les plus belles vertus naturelles. Aux hôtes qu'il recevait, le bon coq faisait une proposition : si nous passions d'abord à la chapelle ? Ainsi satisfaisait-il à sa dévotion personnelle, attirée par la divine Présence, et indiquait-il la source de sa bonté inépuisable. A la sortie du temple, Jan Van Leeuwen tout de suite offrait les mets succulents qu'il tenait en réserve. Les mots du biographe monastique Pomérius s'accumulent pour exprimer l'allégresse qui débordait de ce visage de moine : face réjouie, figure empreinte de bonté, esprit amusant. La vie spirituelle était tellement son obsession continuelle que sa conversation était pleine de la pensée de Dieu et que, sans prendre des mines de Moïse descendant du Sinaï, il nourrissait ses hôtes d'une spiritualité heureuse. Bien des étrangers revenaient au monastère comme à un lieu de divertissement, non tant pour la bonne nour-

riture du coq, que pour la réfection spirituelle si aimablement, si gaiement servie par lui. Même il leur communiquait le don des larmes et les douces consolations divines, écrit Pomérius. Même quand le monastère n'avait rien à offrir qu'un peu de pain et de l'eau, Jan Van Leeuwen assaisonnait si bien ce repas des Thébaïdes par ses paroles surnaturelles que les hôtes y trouvaient le meilleur réconfort.

II

Nous l'avons appelé Père du désert. Nulle appellation ne peut mieux le peindre. Jan Van Leeuwen eût dû vivre à l'époque des géants d'Égypte et de leurs vertigineuses prouesses. « Il était bon pour les autres et dur pour lui-même », dit le biographe : *aliis pius et sibi regidus*. Le commentaire s'allonge en plusieurs chapitres-paragraphes qui sont presque des fioretti. Rien que cela suffit à nous prouver le souvenir laissé au monastère par le bon coq. Certes, on n'a pas tous les jours à célébrer un prodige de pénitence. Mais il y avait encore bien autre chose à magnifier chez l'étonnant frère convers. Étonnant, admirable, le mot lui convient comme à Ruysbroeck, selon l'épithète inventée par Denys le Chartreux à propos du grand mystique de Groenendael. Pomérius use d'ailleurs de l'expression vieille comme le monde et que les échaudés utilisent pour excuser leur prudence : Jan Van Leeuwen fut *plus admirable qu'imitable*[5]. Il fallait une santé invincible, explique le biographe, pour supporter comme le coq les excès de ses abstinences et de son travail manuel. L'exemple par lequel Pomérius précise ces généralités nous persuade. Le coq ne se nourrissait pour ainsi dire que des reliefs des repas qui revenaient à la cuisine. Il y a plus fort. Certains œufs retournaient du réfectoire *propter vetustatis putredinem*, vieux et pourris. Ces œufs-là n'allaient pas plus loin, ils devenaient la réserve du bon coq. Il les mangeait malgré la nausée. On ne compte pas les repas qu'il faisait par cœur, quand, toujours de service autour des confrères, des hôtes ou

5. *Analecta*, 1885, p. 50.

des pauvres, et prenant debout sa hâtive réfection, il se précipitait vers les appels et, accaparé, oubliait son assiette et n'y revenait plus.

Il fallait certes une santé de fer pour prolonger une pareille manière de vivre. Pour le bon coq, les veilles étaient chose normale. Abruti de travail — il remplissait, remarque le biographe, trois ou quatre charges dont l'une eût accablé un autre —, il n'avait pas à son gré assez de loisirs pour sa prière, et il se dédommageait en lui sacrifiant une bonne part de son sommeil. Il ne se couchait presque jamais, rapportent les contemporains, sans avoir assisté aux matines des chanoines, entre onze heures et minuit. En somme, ce devait être une demi-nuit de perdue chaque fois. Il est probable que le sommeil le terrassait parfois à son insu. Il n'en reste pas moins qu'une pareille vie suppose une vitalité physique extraordinaire sans doute, mais plus encore une ardeur contemplative qui échauffait les membres en galvanisant le cerveau. Le cœur domptait le corps. L'amour de Dieu opère de ces merveilles. Ce que l'*Introduction à la vie dévote* fait remarquer à propos des martyrs (I^re^ partie, chap. 1) que leurs supplices se transformaient en jouissances. Pomérius ici parle même d'extase (p. 51), et tout cela se tient : nous songeons à Bernadette à la grotte de Massabielle, son regard est hypnotisé par la Vierge, et elle ne sent pas à ses frêles mains jointes la brûlure de la flamme promenée sur les doigts par un inquisiteur.

Le surnaturel transfigure la nature et propulse une nouvelle vitalité surprenante. En ces cœurs simples, on touche du doigt l'action du surnaturel. Les matérialistes bouffonnent devant de telles affirmations, et si vous les forcez de s'expliquer, ils recourent à la psychanalyse, à la suggestion, aux névroses. Pomérius est plus modeste : il ne comprend pas ces faits, mais constate leur existence. Il s'émerveille devant l'inexplicable union du travail manuel et de la contemplation chez le bon coq. En pleine besogne, Jan Van Leeuwen était totalement absorbé par la prière et en même temps il accomplissait à la perfection l'ouvrage prescrit. Il priait *comme si, libéré de tout souci, il avait été seul à l'église* (p. 51). Le bon coq un jour rédigera la doctrine de cette union suprême. Il affirmera que celui-là n'a jamais expérimenté

parfaitement le goût de la divine douceur de la prière, qui se trouble dans les occupations extérieures. Le *Livre de la Prière* du bon coq (*Dboec vander bedinghen,* chap. xx) est net à ce propos : « Ceux qui s'imaginent avoir expérimenté la divine contemplation et qui perdent la présence de Dieu et la contemplation intérieure à cause de la multiplicité et du vide extérieur de leurs occupations (bonnes pourtant), sachez-le, ceux-là sont gens qui ignorent tout encore de la véritable contemplation[6]. »

Per humilitatem ad sublimitatem, ponctue Pomérius. On se souvient que l'*Éloge* de Ruysbroeck par le bon coq insistait sur l'essentielle humilité de son prieur. Hé! c'est que lui-même s'y appliquait. Comme les sincères qui veulent se sanctifier. Avec quoi la bonté fraternelle, et du côté de la prière une expresse dévotion aux cinq Plaies. Jan Van Lecuwen reconnaît lui-même qu'il a établi toute sa propre décision de se sanctifier et d'être pleinement charitable sur la contemplation des cinq Plaies du divin Maître : « Vous saurez, affirme-t-il, que pour moi, en ces Plaies et aussi dans le béni Côté vivant de Notre-Seigneur Jésus-Christ, j'ai sucé toute ma sainteté et toute ma doctrine de charité[7]. » De fait, précise Pomérius, tandis que le bon coq fixait spirituellement la pâleur du Crucifié, il fit tout ce qu'il put — matériellement et spirituellement — pour être un total holocauste pareil à celui de son modèle[8].

III

Ce ne sont pas là des mots, comme il nous arrive à nous-mêmes d'en proférer en nos jours les meilleurs. Certes, c'est déjà quelque chose d'avoir de ces aspirations, il en reste un souvenir de ferveur pour les heures plus fréquentes de médiocrité. Mais chez Jan Van Lecuwen se déploya le don total effectif. Ne nous arrêtons pas à ses extases dans la contemplation de la

6. Axters, O.P., *Jan Van Lecuwen. Een bloemlezing uit zijn werken,* p. 55.
7. Axters, *Bloemlezing,* p. 113.
8. *Analecta,* 1885, tiré à part, p. 52.

Passion de Jésus. Ce qui est pourtant un signe. Moins sûr que les épreuves spirituelles par où il passa. Car le bon coq nous a laissé un récit et une description du souterrain mystique qu'il traversa de part en part.

Il avait encore plus de vingt ans à vivre, quand il rédigea ces terribles précisions sur sa souffrance de contemplatif que saint Jean de la Croix fixera par l'image des *Nuits*. C'était vers 1356; de l'écrire dut sans doute soulager le modeste spirituel et lui faire reprendre courage. *Van seven alte wonderlijcke manieren van Aleindecheyden.* Littéralement : de sept manières extrêmement étonnantes de souffrir l'exil. Pomérius traduit : *de septem calamitatibus*. Ou encore, dans les chapitres où le biographe résume ces misères : *Angustiae infernales,* les tentations infernales. Oserai-je traduire : *les sept étapes du souterrain?* Les termes sont forts mais la réalité plus cruelle encore. Jan Van Leeuwen la qualifie d'incroyable, *tonghelooeffelec*[9].

Telle est la marque de la sainteté dans ces états mystiques. Il est déjà grave de se trouver un jour devant le souterrain et d'y pénétrer. D'y rester tout le temps que Dieu veut. La plupart des saintes âmes que nous admirons passent des années à en sortir précipitamment et à y entrer par intervalles, précautionneusement. Jan Van Leeuwen n'essaya pas d'en sortir, continua de progresser. Ce spéléologue de Dieu eut l'esprit de tenir son carnet à jour de toutes les aventures effrayantes dont sa marche fut accablée. Ce carnet, nous l'avons, et Pomérius, brave homme à la vérité, mais sans doute loin d'expérimenter ces explorations glaciales, osa pourtant résumer — ma foi! très bien — en sa *Vita boni coqui* les infernales épreuves de Jan Van Leeuwen.

Ce qu'il y a là-dedans d'infernal, c'est l'abandon du côté de Dieu. Qui ne se rappelle ici la détresse de Pascal, confiée à sa sœur Jacqueline au guichet de Port-Royal et qui aboutit à la nuit de feu du 23 novembre 1654, dont le *Mémorial* nous a conservé l'émouvant souvenir? Tous les plus forts romans du monde où l'âme humaine se découvre jusqu'en son fond à l'heure d'un amour brisé, sont lie et cendres face à ces découvertes toutes nues, toutes pures, où la créature sent tout à coup — et par un

9. Axters, *Bloemlezing,* p. 183.

feu chaque jour ranimé — la brûlure d'un amour divin qui fut doux, et l'effroyable déréliction de Celui à qui l'on a tout donné. Avant Pascal, et sans doute à un relais beaucoup plus avancé, Jan Van Leeuwen connut et cet amour et cet abandon. De l'auteur des *Pensées* nous ignorons le détail de la vie spirituelle qui prolongea la nuit de feu. Pour le bon coq nous savons beaucoup et par la biographie de Pomérius et par les inépuisables confidences dont fourmillent les œuvres du premier disciple de Ruysbroeck.

Tout cela est prodigieux, en vérité, et si les hommes savaient se défaire de leur frivolité, l'étude de l'âme mystique du bon cuisinier les captiverait. C'est qu'ici l'homme peut se connaître dans ses réalités profondes et à la fois être sûr d'aboutir à la joie pascalienne. Mais qui donc se soucie de se connaître? Pascal encore nous a révélé cette plaie incurable : les divertissements, par quoi l'homme refuse de descendre aux profondeurs réelles de son moi. Jan Van Leeuwen comme Ruysbroeck ne nous laissent pas nous détourner.

L'épithète *infernales* de Pomérius à propos des épreuves mystiques nous surprend. Elle est pourtant très juste. Ce qu'il y a d'infernal dans ces sortes de désespoirs par où passent les mystiques, c'est proprement la peine du dam qui compose l'essentiel de l'enfer, c'est-à-dire l'absence de Dieu. *Aeterna poenalitas,* tel est le mot qu'osera écrire le biographe. Pomérius en traçant ces mots, certes, a la tête bien froide, mais c'est bien pourquoi il choisit ceux qui rendent le mieux l'horreur de l'épreuve mystique, l'abandon de Dieu, peine éternelle de l'enfer.

Pomérius nous signale l'endroit du récit douloureux du bon coq : *Le Livre des Dix Commandements*. Tout d'abord, voici le départ du souterrain : une alternance de peine et de joie, et un brusque déséquilibre des sentiments. C'était une nuit, Jan Van Leeuwen, après avoir constaté qu'il s'était bien dépouillé des choses du monde et de lui-même, se sentit tellement lié à Dieu par une douce et terrible attirance d'amour, que toute rupture lui semblait à jamais impossible. Tel est le premier temps de l'épreuve. Puis, durant l'une des nuits suivantes, et d'un coup, sept tourments lui mordirent au cœur en l'espace d'une petite heure : *VII manieren van allindecheyden op eene*

corte ure. Tourments successifs peut-être, mais dévalant comme une avalanche et sans interruption en moins de soixante minutes. Ce qui amplifie l'atrocité de ces souffrances, c'est que brusquement elles prennent la place de l'ineffable sensation heureuse de l'amour divin : *joie insondable... joie suprême,* écrit Jan Van Leeuwen. Sentiment de l'immensité de l'amour de Dieu (*wijde wijtheit der minnen Gods*). De si haut qu'il soit monté dans les inexprimables suavités divines, le bon coq, manquant l'échelon, tombe dans les ténébreux abîmes de la totale déréliction divine. Cette fois-là l'épreuve se prolongea durant l'espace d'une heure. Au même chapitre 52 du *Livre des Dix Commandements,* Jan Van Leeuwen, lui qui sait ce que souffrir veut dire, remarque que la cruauté de ces souffrances est telle qu'il n'y a personne sur terre ni au purgatoire ni au ciel — non, pas même les anges les plus hauts en dignité — capable de les supporter par simple nature, il faut bien que ce soit Dieu qui les rende tolérables surnaturellement.

La *première épreuve* est la privation subite de toute la douceur de l'amour divin que le mystique vient de savourer jusqu'à l'excès. (*Assez, Seigneur,* criera plus tard saint François Xavier en pareille circonstance.) Absolument tout lui est enlevé. Plus une seule goutte ne lui en reste. Comme si vraiment rien ne lui avait été donné. Le ciel est brouillé de nuages. Entre son âme et Dieu, explique le pauvre, s'étend l'épaisseur de cent mille mondes (*hondertdussent eertrike dicke tusschen hem ende Gode*). Le style direct de l'humble convers tremble de l'angoisse par où le disciple de Ruysbroeck a passé.

Deuxième épreuve. Non seulement Dieu s'est éloigné dans un lointain inaccessible, mais toutes les issues de la grâce semblent s'être bouchées. La contemplation de la Passion qui avait coutume de l'inonder de force et de suavité le laisse inerte. Plus de foi. Plus d'espérance. Plus de charité. Au point que la sainte communion ne lui procure plus le moindre goût de dévotion. Jour et nuit dans la désespérance et l'immensité de sa frayeur. Il ne lui est plus possible que de répéter la suprême prière de l'abandon coutumière aux saints : *Seigneur, faites ce que Vous voulez.*

Troisième épreuve. Privé de la présence de Dieu et du sentiment de la grâce qui pourrait l'aider à remonter de l'abîme, Jan Van Leeuwen se sent enténébré et emmuré. Pur désert. Aridité totale. Il a la conviction que le passé et les divines expériences de son itinéraire spirituel sont des fantômes sans réalité, pas même des ombres, et que jamais sans doute il ne pourra plus s'approcher de Dieu, l'aimer, le goûter.

Quatrième épreuve. L'obsession des péchés du malheureux. Certes les saints ont tous considéré leurs fautes les plus menues avec d'autres yeux que nous ne faisons. Mais vraiment ici, Jan Van Leeuwen passe la mesure. Plutôt, c'est l'épreuve qui est excessive. Pour qualifier ce sentiment de culpabilité, Pomérius use de trois lourds substantifs : *magnitudo, multitudo, turpitudo.* Nul besoin de traduire, tous mes lecteurs comprennent le sens affreux, accablant de ces blocs de granit. Hé quoi! ce modeste et sage ouvrier de Bruxelles sorti du village d'Afflighem à l'ombre de la célèbre abbaye, aurait-il donc commis tant de fautes et de si grandes et de si scandaleuses! Non, pour sûr. Mais durant cette fameuse heure et celles qui suivirent, les péchés de Jan Van Leeuwen sont des rochers énormes. Ils s'accumulent sur les épaules du doux géant de Groenendael, et leur masse compose une incommensurable pierre de moulin qui en vaut mille autres. *Dusent molen steene.* Avec quoi, nulle rémission. Le pauvre songe qu'il doit rendre compte de chacun d'eux, indépendamment de tous autres.

Cinquième épreuve. J'ai usé trois, quatre fois d'un terme abstrait tout chargé de tintamarre : *terrible.* Mais déjà Pomérius s'en sert : *quinta angustia non minus terribilis.* Jan Van Leeuwen lui-même n'avait pas craint d'écrire : *onmenscheleker*, inhumain. A le lire, on le croirait pris dans la sarabande des démons de saint Antoine. Il ne s'agit pourtant pas de diableries. C'est la divine justice qui se rue, implacable, sur le malheureux et réclame ses comptes comme dans *Elckerlic.* Pomérius fait retentir ici les trompettes et les buccins du Jugement dernier. Le bon coq gronde aussi fort pour nous faire comprendre l'effrayante chose de cet épreuve spirituelle.

Sixième épreuve. En une seconde, le frère convers tombe dans un abîme de désespoir sans issue, de quelque côté qu'il se tourne. Il se croit damné, il ne peut plus espérer quelque ouverture possible de pardon.

Septième épreuve. La pire. Jan Van Leeuwen la qualifie d'infernale : *helsche.* Voici comment il en décrit la sensation. Il se représente un abîme tubulaire extrêmement étroit : *helsche inghe incheyt.* Pour arriver à faire saisir cette dernière épreuve, le premier disciple de Ruysbroeck pousse à fond la comparaison : une terre épaisse et profonde d'autant de milles qu'il y a d'herbes sur le globe, de gouttes d'eau dans la mer et de grains de sable sur le rivage. Et voilà que cette terre s'entrouvre. Corps et âme, l'homme est englouti au centre de ce limon et de ces rocs. La terre se referme de toutes parts, et de sa masse écrase l'homme. Jugez, pense Jan Van Leeuwen, de l'épouvantable épreuve à laquelle on serait soumis, si l'on était forcé de vivre ainsi au centre de la terre, alors que, sous la pression violente de la masse de glaise qui s'amoncelle sur la tête, on désirerait mourir à tout moment sans pouvoir le faire; dans le domaine spirituel, telle est pourtant exactement la septième épreuve finale jusqu'au jour où l'âme mystique persévérante débouche dans la lumière.

IV

Au sortir de ces descriptions d'autant plus intéressantes qu'elles sont rares, même sous la plume de mystiques patentés, je devrais revenir à l'ascèse de Jan Van Leeuwen. Par exemple, au chapitre xv de la biographie par Pomérius, où il est question des habits sordides du bon frère cuisinier. Voici à ce propos une anecdote toute simple. Des confrères de Rouge-Cloître, le prieuré voisin, étaient venus, au jour de la dédicace du monastère, partager la joie de l'anniversaire. Frère Van Leeuwen, ce jour-là, avait endossé son froc habituel, graissé, usé jusqu'à la corde, décoloré et propre comme peut l'être celui d'un moine cuisinier pour qui l'habit neuf n'existe pas. Les

visiteurs se donnent des coups de coude à la vue du bon coq, et l'un d'eux, clignant de l'œil, veut faire le malin et pose au frère Van Leeuwen cette question extrêmement fine : — *Frère Jean, de quelle couleur est votre habit?* Le cuisinier est abasourdi. La couleur? Quelle couleur? Un froc n'a pas de couleur. Mais voilà! ces pères étrangers ont droit au respect du frère convers, il faut bien répondre. Et la réponse du mystique est aussi stupide que la question : il n'en sait rien, il n'a jamais tâché de le savoir...

Cette anecdote est de celles que l'humour bon enfant des cloîtres colporte avec le plus de succès. Soyons sûrs que pendant un siècle au moins, Jan Van Leeuwen a été célèbre dans tous les monastères affiliés à Groenendael. Mais tout ceci ne fait pas la sainteté du bon coq. Au reste, cette sainteté du vrai mystique qu'est Jan Van Leeuwen a toujours eu un air original. Le bon coq regarde son univers intérieur, il ne voit pas le dehors ou ne le voit qu'à demi, et l'interprète à sa façon. Il est distrait, abstrait, et pour tout dire, il dut paraître plus d'une fois balourd et sans doute assez empoté. Mais Dieu le mène, et le frère ne voit goutte dans l'effet insolite qu'il produit. D'ailleurs ses confrères savent — car sa vie terriblement ascétique ne permet pas d'en douter — que ce moine bizarre est un homme de Dieu pour qui n'existe que d'accomplir pleinement la divine volonté. Telle est, au reste, la caractéristique évidente chez Jan Van Leeuwen. Toutefois, elle se manifeste d'une manière singulière. Une épidémie de peste sévissant tout à coup, raconte Pomérius, le bon géant fut atteint lui aussi, et l'on songea même à lui donner le Saint Viatique. Comme le prieur — Ruysbroeck — lui avait posé l'hostie sur la langue, le malade se mit à crier par deux fois, devant une nombreuse assistance réunie autour de son lit : *Seigneur, pour votre gloire éternelle!* Stupeur. Mais on ne fait mine de rien. Quand le saint Ciboire est reporté à l'église, l'un des frères, plus intime avec le bon coq, demande délicatement au malade le sens de ses cris de tout à l'heure. Jan Van Leeuwen répond qu'au moment de la communion, il a eu l'étreignante conviction qu'il n'était qu'un futur damné, un fils de perdition. C'est alors que, plein de la volonté de soumettre tout son être à travers tout au bon plaisir divin,

il a jeté cette formule ruysbroeckienne de pur amour de Dieu : *Oui, Seigneur, pour votre gloire, j'accepte d'être damné!* Le bon coq complète son récit en ajoutant : *Et tout de suite, j'entendis le Seigneur me dire : Maintenant j'ai la preuve que tu m'aimes. C'est pourquoi, fils très cher, je te constitue héritier de l'éternelle félicité.* Peu de jours après, Jan Van Leeuwen était sur pied. Mais il se lamentait; de ce moment, en effet, il ne désirait plus qu'une chose : que sa vie se dénoue et qu'il soit réuni au Christ[10].

Pomérius observe que pour discerner la sainteté de telles paroles, les fruits de la conduite sont les plus probants. Il nous avertit de ne pas trop vite croire à l'illusion, moins encore à l'imposture. Ce qui compte et ce qui explique, c'est la sainteté de tous les jours, l'accomplissement du devoir quotidien. Ce paragraphe de Pomérius nous montre que la sainteté comme la mystique sont des sujets de scandale, à travers les siècles. En plein été mystique de Groenendael, les moines eux-mêmes qui vivaient avec des saints, sont incrédules. Le biographe analyse les critiques de ses contemporains : les uns, dit-il, manquent de l'intelligence de ces hautes réalités, et ils nient ces choses dont ils ont une totale ignorance; d'autres sont intelligents, mais n'ont pas l'expérience; or, énorme est la différence entre une intelligence superficielle des choses divines, et l'expérience savoureuse, affective et spirituelle. Quant à ceux qui ont eu l'intelligence et l'expérience, qu'ils se gardent de se glorifier, ce ne sont pas leurs mérites, c'est la divine Bonté qui en est la cause; ils ne doivent donc pas dédaigner ceux que Dieu n'a pas appelés à ces hautes réalités, mais avoir la plus fraternelle compassion à l'égard des moins favorisés[11].

Un trait encore pour finir ce thème. Le récit de Pomérius se base sur les écrits de Jan Van Leeuwen (*legitur in libris suis*), exactement de *Een ghetughe*. Le bon coq ne révéla jamais à personne une infirmité au pied, il était trop heureux, géant infatigable, d'avoir quelque souffrance physique. Le travail quotidien qui absorbe les heures fraîches de vigoureuses journées, le

10. *Analecta Bollandiana*, 1885, tiré à part, pp. 56-57.
11. *Analecta*, 1885, tiré à part, p. 57.

bon frère le voit dans une lumière mystique, aucun détail, si menu soit-il, ne lui échappe. Quant à son pied malade, Jan Van Leeuwen le regarde avec presque de la reconnaissance. En plein travail, il jouit de la souffrance qui exalte son amour du Christ. Il n'en fait certes pas une épopée. Il sait que c'est peu de chose. Mais cette chose minuscule est sans répit une réalité vivante, l'expression sensible d'un véritable amour divin, toujours actif. « Cela, écrit-il à ce propos, c'est la vie de Marthe, travailler et souffrir avec patience et gentillesse. Mais vous savez que la vie de Marie n'est pas aussi commune. Toutefois ressembler au Christ, Dieu et homme, et Le suivre comme je le disais, c'est chose mille fois encore moins commune. C'est ce à quoi je m'évertue, telle est ma vie. » (Faire les petites choses comme grandes, expliquera Pascal un jour.) Jan Van Leeuwen y mêle l'entraide communautaire au milieu des moines de Groenendael : « Je travaille comme esclave jour et nuit pour faire la vie de Marthe et dans une mutuelle fidélité avec mes saints frères de Groenendael. » Petite phrase toute simple qui luit d'un feu spirituel.

V

Chez le bon coq, malgré la violence de son tempérament et de son style, nulle trace de verbalisme. Il ne se monte pas la tête sous le bruit capiteux des phrases. C'est en toute vérité, par exemple, qu'il avouera sa terreur vis-à-vis du péché. Surprenons son langage populaire : « J'aimerais mieux entretenir tous ensemble en mon ventre les diables de l'enfer, de l'eau et de l'air, que de jamais commettre le moindre péché mortel. » Ce qui l'émeut jusqu'aux profondeurs de son être religieux, ce n'est pas une peur maladive, égoïste, ce n'est pas la peur de l'enfer (nous l'avons entendu de sa propre bouche tout à l'heure), mais positivement la terreur aimante d'être la cause des cinq Plaies de son Sauveur, Jésus-Christ : « Car Jésus-Christ mène en moi une vie cachée et moi en Lui, c'est ce qui me permet de réaliser tant de vérités sanctifiantes. »

Dans la même orientation dépouillée d'égoïsme même religieux, la confession hebdomadaire est pour lui le moyen de s'ap-

procher de son Rédempteur et de vivre en son intimité. Chaque dimanche matin, recueilli et plein d'onction, il se rendait à la cellule de son prieur Ruysbroeck, et c'est à ce propos qu'il fait ce très beau jeu de mots qui donne à la confession le sens très pur d'une adhérence nouvelle à Jésus-Christ : *Sondach dat beteekent soendach,* dimanche signifie jour de réconciliation. Sa vie spirituelle est toute personnalisée dans le Christ, si je puis m'exprimer ainsi. Elle tend à réaliser l'exclamation de saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi... » Jan Van Leeuwen explique son jeu de mots sur le dimanche : « Dimanche signifie jour de réconciliation, parce que c'est ce jour particulièrement que face à Notre-Seigneur nous tâchons de devenir meilleurs, qu'avec Lui nous nous réconcilions par la confession, que près de Lui nous cherchons humblement la grâce contre toutes les fautes qui nous accompagnent durant la semaine et les jours de travail. »

Malgré son ascèse ou, pour dire mieux, à cause, le bon coq avait toujours le sourire. Son ardeur intérieure, sans cesse ranimée par le souriant Ruysbroeck, mettait une flamme en ses muscles fatigués et leur permettait de poursuivre la route. Il est bien entendu que Groenendael n'était pas une Trappe au silence perpétuel. On connaît la mesure humaniste du fondateur de Groenendael. Toutefois il ne veut pas briser non plus les galops de ce Père du désert qu'est Jan Van Leeuwen. Le prieur et le bon coq s'entendent à merveille, ils iront le plus loin qu'ils pourront. Par bonheur, ils ont la chance d'être deux — ou trois ou quatre — dans cette chevauchée. On se souvient des entretiens du prieur, après Complies, avec quelques moines — parmi lesquels le bon coq. Ces conversations à bâtons rompus duraient parfois jusqu'au son de cloche annonçant Matines. Le sujet? La vie spirituelle, il va de soi. Ruysbroeck a la parole, mais on l'interrompt gaiement, et on lui propose des cas. Des cas réels, des cas de leur vie quotidienne. On présume raisonnablement que le traité ruysbroeckien des *Sept Clôtures* — qui expose la vie religieuse — est sorti pour une part de ces soirées groenendaeliennes.

Chose étonnante pour un homme à peine dégrossi, à peine sorti du peuple, le culte des saints entre pour peu de chose et

reste à sa place la plus stricte. C'est ici que l'on constate le mieux l'influence du prieur du monastère, dont la doctrine dresse les moines vers les réalités les plus hautes et les présences les plus captivantes. Ainsi la spiritualité de l'humble convers se meut à l'aise dans le jeu exaltant de la périchorèse trinitaire. Jan Van Leeuwen parle de l'action du Père, du Fils et du Saint-Esprit, comme un autre ferait d'une anecdote cueillie dans une Vie de saint. Il reste naturel au centre de ces émerveillements. Ce naturel lui permet ensuite de s'attacher familièrement à quelques saints rencontrés dans sa recherche de Dieu même : saint Paul, dont les Lettres composent sa meilleure nourriture et le comblent d'émotion spirituelle; saint Augustin, de qui tel commentaire de l'Écriture lui sera tombé entre les mains et l'éblouit; sainte Marie-Madeleine et sainte Marthe qui sont ses patronnes dans l'emmêlement heureux du travail et de la prière; saint Martin de Tours, le saint au cœur compatissant (*sijn herteken was soe mild*), et c'est pour cela que saint Martin est devenu le plus grand confesseur de la Sainte Église (*die hoechste confessoer inder heiligher Kerken*).

Le plus extraordinaire est que cet illettré — qui écrit d'ailleurs très mal — ait composé une œuvre plus abondante que celle de son maître Ruysbroeck. Son travail manuel surabondant encombrait ses journées, la prière absorbait une bonne partie de ses nuits. Ce n'est pas un miracle, mais un mystère que la composition de ses traités. Quand les rédigeait-il? Par bribes et morceaux, je n'en doute pas, mais quand? Rappelons-nous que, comme le prieur, lui aussi se sert de tablettes de cire et d'un poinçon. Après, les moines en faisaient des copies sur parchemin. Pour le bon coq, tout de même, la chose ne devait pas être aisée, matériellement et intellectuellement. Le frère aura plus d'une fois peiné pour enfoncer son clou d'une manière lisible dans la cire. Et que de précautions ensuite : « Il vaut mieux, écrit-il en guise de comparaison dans son *Discours sur l'Élection Divine* (ch. 11), écarter un peu du feu les tablettes de cire, sinon, la cire fond et ne sert à rien », c'est-à-dire que les jambages tracés coulent l'un dans l'autre et les lettres prêtent à confusion.

J'incline à penser que, nonobstant, Jan Van Leeuwen goûtait

en son travail d'écrivain une certaine jouissance plus ou moins littéraire. Au sortir des soucis du pot-au-feu, c'était pour lui un repos. Il en aurait volontiers fait une occupation première. D'autant plus qu'elle se mariait avec son amour de Dieu, lequel aspire toujours à se répandre. Le bon coq avait l'âme apostolique, nous l'avons vu à propos des hôtes en visite au monastère. Il était obsédé de la pensée de faire connaître et aimer Notre-Seigneur. Il le dit candidement à son accoutumée, en un style qui allonge indéfiniment sa phrase flamande pour bien enfermer toute sa pensée : « Oui, écrit-il en son *Témoignage* (*Een ghetughe,* ch. 17), en vérité, c'est là qu'on me retrouve jour et nuit dans mon travail et ma tâche spirituelle et mes exercices de piété et aussi dans mon enseignement : le principal de mon zèle a pour but de toucher les hommes qui en ont besoin pour s'inspirer de foi et d'espérance en Notre-Seigneur. » Le bon frère convers n'en tire aucune gloire, il l'avait déjà affirmé au début du livre : « Je me rends bien compte de mon infériorité, je ne suis qu'un homme rude et grossier..., mais je ne vis pas selon ma chair, je vis la vie intérieure et la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour réaliser le salut de tous les hommes en Notre-Seigneur » (*Témoignage,* ch. 2).

Si haut et si grand, il a des faiblesses, des gaucheries si humaines qu'elles nous émeuvent et que son message mystique nous persuade d'autant mieux. Sa balourdise, le tremblement et la nervosité de son style, les répétitions des incidentes d'une phrase qu'il ne sait comment achever, et sa grosse franchise qui ne craint pas d'avouer le manque de talent, ah! en voilà un qui ne veut pas nous en faire accroire! Tout tendu vers les cimes, il reconnaît être pincé par les attraits du péché, et tous les jours ; il voit en face sa complexion impure (*oncuyscher complexion*), mais par-dessus tout cela il veut être au seul amour divin, et il l'est vraiment, haussé magnifiquement par la grâce sanctifiante.

VI

La vie passe, le bon coq vieillit. On lui donne un aide à la cuisine. Lui pense : le Père Prieur a raison, car cette fois-ci, je

me sens vieillir; tant mieux pour moi, mais c'est tant pis pour les autres. Il est dommage que le chapitre de Pomérius sur la mort du bon coq soit si rapide. Certes, nous préférons les brèves biographies, mais tout de même quelques pages au lieu de quelques lignes nous auraient fait plaisir. Ce récit eût été surprenant de candeur et de simplicité. En ces cas-là, n'est-elle pas, la mort, la lumineuse explosion de tout le bien accumulé dans l'âme des saints? Elle les révèle. *Les révèle* est peut-être trop dire, car déjà la vie est un indubitable témoignage de la sainteté. La mort est plutôt l'éclat tout pur d'une âme qui n'a plus rien de terrestre, et les spectateurs assistent à cette mort comme au passage inondé de lumière, de sérénité, de spiritualité, d'un être humain divinisé dans un ciel ouvert à nos yeux... Le peu toutefois que nous pouvons cueillir dans Pomérius nous permet d'imaginer ce que serait ce récit sous la plume de Ruysbroeck en cette année 1378, de ce mystique qui fut le confesseur de Jan Van Leeuwen pendant trente-quatre ans.

Le moment du départ approchait, écrit Pomérius. Le bon coq, avant de s'étendre définitivement sur sa couche funèbre, continua à présider à la cuisine, tout entier à son travail manuel malgré les tortures de l'infirmité. Le frère cuisinier était presque paralysé sans doute, car le saint convers ne bougeait plus de sa chaise placée près de l'âtre, au-dessus duquel le vigoureux géant avait, toute sa vie, surveillé le fricot de l'énorme marmite pendue à la crémaillère... Le dénouement fut brusque et paisible. Jean de Schoonhoven, le futur apologiste de Ruysbroeck contre Gerson, était alors un jeune novice, et il était venu faire visite à l'infirme en sa cuisine. D'ailleurs, une fraternelle amitié s'était nouée entre le bon vieux coq et le candide novice. Jan Van Leeuwen est cloué à sa chaise de malade. Souriant, Schoonhoven survient. Un peu timide, le novice bafouille toutes les banalités et tous les bons souhaits qu'on a coutume de répéter en ces sortes de visites. Devant l'aimable jeunesse empêtrée en ses compliments, le coq rit de sa vieille gorge toussotante. Les yeux du malade pétillent d'une malice inattendue. Mis en confiance, tout à coup il lève la tête. D'une voix qu'il s'efforce d'adoucir, où perce un brin de moquerie : *Eh bien! Frère, que vous en semble? Est-ce que cette fois il ne serait pas temps de me donner l'extrême-*

onction? Bonne question pleine d'humour qui riposte aux politesses mondaines du jeune novice. Celui-ci ne comprend pas très bien, il s'obstine. Que sait-il au juste? Pour lui, le frère cuisinier n'est pas plus malade aujourd'hui qu'hier. Sans se déconcerter ni deviner l'ironie sous-jacente de Jan Van Leeuwen : *Mais, frère, j'aime à croire que ce n'est pas encore nécessaire.* Ici, on ne suit plus très bien le fil de la conversation rapportée par Pomérius. Le bon coq aurait approuvé la réponse maladroite du jeune Schoonhoven. Il faut croire qu'il y a là un trou et quelque chose de sous-entendu. Car, immédiatement, on convoque la communauté. Le bon coq déclare qu'il aimerait être porté à l'infirmerie. Tout cela, paisiblement et avec le sourire. On accède à sa demande. A l'infirmerie, on l'administre. Il ne dit, et lui, l'original, ne fait rien de sensationnel. Lucide jusqu'au bout, il décline bientôt. Et le troisième jour après la visite du jeune Schoonhoven, le bon coq rend à Dieu une âme toute comblée d'amour de Dieu et de céleste espérance...

Francis Hermans.

Une nouvelle revue

PAROLE ET MISSION

L'expansion de l'Église, au cours de son développement, n'a jamais cessé de connaître des difficultés, des obstacles, et des crises parfois sérieuses. Elle semblait déjà bien menacée au temps de l'arianisme lorsque les hordes « barbares », qui prirent le chemin de l'invasion, reçurent le baptême des Ariens et le répandirent sur une grande partie de l'Europe. Elle ne le fut pas moins quelques siècles plus tard lorsque l'Islam envahit successivement toutes les plus anciennes chrétientés, celles de Palestine, de Syrie, d'Égypte, d'Anatolie, et d'Afrique du Nord. Elle le fut aux divers moments des schismes orientaux et de la Réforme.

Si, depuis la Réforme, l'Église n'a pas perdu, apparemment, de terrain, au moins en Europe, on ne peut dire qu'elle n'a pas eu à faire face à de nouvelles et graves difficultés. Faisant le bilan des missions depuis un siècle environ, le mémoire que présentait en 1773 Étienne Borgia à la Propagande était extrêmement sombre. Des sept cent mille chrétiens du Japon, que restait-il ? Pas un seul, du moins qu'on le sût. Dès quelque vingt millions de chrétiens répandus dans les Amériques espagnole et portugaise, que restait-il ? Quelques centaines de mille à peine. Une vigoureuse prise de conscience de l'état des missions, en même temps qu'une réflexion sur ses causes, s'imposait.

Après un siècle de grande générosité apostolique et d'expansion, l'Église semble connaître aujourd'hui, en plus des obstacles de toujours et des difficultés anciennes non entièrement résolues, une étape nouvelle et difficile.

Tout d'abord, le nombre relatif des chrétiens par rapport aux « autres » diminue sensiblement. Dans l'ensemble, la fécondité du monde non chrétien est plus forte, et est écrasante. La Chine, par exemple, peuplée de six cent cinquante millions d'habitants, aug-

mente chaque année de dix-huit millions malgré les efforts gouvernementaux pour « planifier les naissances ». De même les peuples musulmans grossissent et s'étendent considérablement en Afrique et en Asie.

On dit, il est vrai, que la fécondité de l'Amérique latine est la plus forte du monde. Cela est vrai. Mais de quel poids exact pèse ce continent dans le sein de l'Église ? Jusqu'à ces dernières années on pouvait penser qu'elle était entièrement et pleinement catholique. Aujourd'hui, l'Église prend conscience des sectes, tel le Vaudou, qui la contredisent et, en quelque sorte, la cancérisent en maints endroits. Elle subit, et pas toujours victorieusement selon les apparences, la vigoureuse attaque du protestantisme qui s'implante de plus en plus largement en certains pays de l'Amérique du Sud. Enfin, elle connaît maintenant, en face de l'aide redoutable que lui apportent les États-Unis, la tentation, redoutable plus encore, du communisme.

Mais la crise de l'expansion ne s'exprime pas seulement dans le petit nombre relatif des chrétiens ou dans le moindre progrès de leur croissance numérique. Les non-chrétiens qui entourent l'Église ne sont pas neutres. Ils sont, la plupart du temps, hostiles, et leur voix s'enfle d'autant plus aujourd'hui que, pour beaucoup, ils sont débarrassés de la tutelle du colonialisme. Un homme comme M. Panikkar, qui est pourtant, par sa formation, un disciple de l'Occident, a fait aussi vigoureusement qu'on peut le faire la critique de l'Occident et des missions chrétiennes. On ne lui a pas entièrement répondu lorsque l'on a simplement vérifié l'inexactitude de ses chiffres ou de ses arguments. Il reste à comprendre pourquoi un tel érudit a une telle animosité et quelles sont les composantes intérieures de son hostilité. Car si les chiffres et les jugements sont souvent inexacts, l'hostilité est vraie, et il en est aussi, d'une certaine manière, l'ambassadeur qualifié. Ce fait mérite donc de la part des missionnaires une prise de conscience grave et une réflexion tant sur l'action passée que sur la présente. Sans doute est-il pénible d'écouter un adversaire qui dit beaucoup de choses inexactes, mais le souci de la vérité nous force à nous demander aussi pourquoi et comment il arrive à les dire, s'il est exact qu'il les pense. Il n'y a pas, en ce cas, de « complexe d'infériorité » à venir l'écouter, mais au contraire souci plus grand de vérité plus ample.

En troisième lieu, la crise de la mission se manifeste aujourd'hui par une crise de la Parole, ou plutôt de son efficacité. Si l'on compare le « mouvement de la Parole », ou « sa course », selon le mot de l'écrivain sacré, aux premiers siècles et aujourd'hui, on est frappé de la sorte de paralysie qui semble atteindre la Parole aujourd'hui. Comment se fait-il que la Parole de Dieu résonne partout dans le monde avec, apparemment, si peu d'efficacité ? C'est un fait qu'elle ne gagne plus, qu'elle ne mord plus, comme aux temps apostoliques. L'incroyance du monde lui semble presque partout réfractaire — surtout celle des savants, des techniciens, même de ceux qui sont apparemment de

bonne foi. Un savant aussi éminent que M. Oppenheimer semble récuser la possibilité même d'une synthèse de foi pour l'homme de science d'aujourd'hui. Un tel état d'esprit ne peut être considéré par prétérition. Il demande du missionnaire une longue attention, une compréhension profonde, et une réflexion longue à mûrir sur les moyens d'approche qui, dans la grâce de Dieu, peuvent, ou doivent, être essayés.

Enfin, c'est un fait aussi que les communautés modernes ne se distinguent plus seulement selon les petits ou grands carrés de terre qu'elles occupent. Les « espaces humains », selon l'expression des économistes, ne sont plus seulement aujourd'hui les espaces purement géographiques. Il existe des espaces humains non géographiques et pourtant parfaitement définissables et délimitables. Un certain nombre d'entre eux n'ont jamais été, en tant que tels, évangélisés. C'est sans doute que nous étions habitués à nous représenter le monde comme une simple marqueterie de nations, ou de peuples, ou de sociétés, alors qu'il est aussi, nous le voyons du moins aujourd'hui, un complexe de réseaux de relations superposés. Ces réseaux de relations atteignent l'homme aussi bien et parfois plus profondément que les espaces géographiques qui souvent ne le conditionnent plus guère que superficiellement et matériellement. Cette révolution des modes de société humaine est un des objets majeurs de la réflexion missionnaire d'aujourd'hui.

Tous ces faits stimulent de nos jours la réflexion missionnaire. La revue *Parole et Mission*[1] est née de cette stimulation. « Son propos est de suivre l'actualité des revues, des livres, aussi bien que des *mouvements* afin que la théologie, mise en œuvre ici par le langage des hommes, réponde à leurs questions et à leurs problèmes, tout en s'efforçant de prendre le recul nécessaire par rapport au *monde* pour parler toujours le langage de Dieu » (p. 153). En tant qu'elle est une revue, *Parole et Mission* pourra suivre le « mouvement » et répondre à ses questions. N'étant que trimestrielle, elle pourra aussi garder le recul nécessaire au mûrissement de la pensée et de la réflexion.

La Vie Spirituelle n'a cessé de s'intéresser à ces problèmes et de s'y référer. Mais personne ne contestera qu'elle ne peut s'y spécialiser. Différents sont les buts, les relations, les objets. Le *but* de *La Vie Spirituelle* est d'assimiler et d'approfondir la Parole de Vérité, il n'est pas de considérer la première proclamation de la Parole, comme entend le faire la nouvelle revue. Le croyant qui s'efforce de prendre une intelligence vivante de sa foi et cherche les principes qui guideront sa conduite vers le terme de l'amour parfait est en *relation* nécessaire avec ses frères

1. *Parole et mission*, revue de théologie missionnaire, trimestrielle, premier numéro sorti en mai 1958 aux Éditions du Cerf. Chaque livraison : 160 pp., 4 photographies de couverture; 250 fr. le numéro. Abonnement 1958 (3 numéros) : 600 fr.

qui pérégrinent vers le même sanctuaire; le missionnaire a d'autres sortes de relations bien qu'il ait également celles-là; il vit avec le monde de l'incroyance, afin de lui apporter la Parole, et, pour ce motif précisément, il s'efforce de comprendre son auditeur, il cherche à l'écouter, à trouver en son esprit et en son cœur les chemins possibles de la grâce. Les *objets,* enfin, sont différents puisque dans une revue, *La Vie Spirituelle,* il s'agit du développement de la vie de l'esprit par les vertus théologales; dans l'autre, *Parole et Mission,* il s'agit des voies d'accès à ces vertus et en particulier à la foi.

On aurait tort cependant de penser que ces deux organes sont sans relations. Le spirituel, s'il est chrétien, ne peut se retirer dans un splendide isolement pour une contemplation spéculative de la Vérité qui ne prendrait aucun souci de ses frères. Quoi qu'il fasse, il est lié à ses frères et fait son salut *avec* eux. Le missionnaire ne peut se laisser accaparer par son ministère auprès des incroyants au point d'oublier l'Église orante dont il n'est que le représentant et le mandataire, et sans laquelle il ne serait rien et n'obtiendrait rien. Une liaison intime et nécessaire existe dans la « mission », entendue au sens le plus large, de l'Église : entre sa « mission » de contemplation, de prière solitaire, d'intimité avec Dieu d'une part, et sa mission d'évangélisation d'autre part. Une Église qui ne présenterait plus à l'incroyance que le visage du souci inquiet des non-évangélisés, à l'exclusion de l'*opus Dei,* du service officiel de Dieu célébré normalement par elle, manquerait à sa tâche qui est aussi de s'unir à Dieu, et faillirait au témoignage qu'elle doit donner de son unité dans le Christ, et sacramentellement dans l'Eucharistie, auprès du Père. Inversement, ceux qui prient ne peuvent oublier leurs frères dans leur prière, mais ils ne peuvent oublier non plus qu'ils sont le haut-lieu où convergent les regards de l'incroyance, inquiète parfois de savoir si elle devra se convertir et renoncer à son incrédulité, ou si elle sera confirmée dans sa négation. La prière des vrais croyants et le témoignage qu'ils donnent de leur unité dans la charité sont aussi nécessaires à la mission de l'Église que la parole des prédicateurs de la Bonne Nouvelle.

A.-M. Henry, O. P.

A TRAVERS LES REVUES

Église et Apostolat laïc

C'est une heureuse idée qu'a eue J. Kavanagh de rattacher le problème de l'apostolat des laïcs à l'enseignement de Pie XII dans l'encyclique sur le *Corps mystique du Christ* (1953) trop peu exploitée en la matière. Le Corps mystique du Christ est l'Église, enseigne l'encyclique. Or tout problème d'apostolat doit être situé par rapport au Christ, premier Envoyé du Père, Tête du Corps mystique, de qui vient toute grâce répandue dans le Corps mystique, non moins que par rapport à la communauté ecclésiale tout entière qui cherche à s'accroître dans l'humanité. Comme l'apostolat, l'Église se définit en termes de foi, étant bien entendu que la foi est toujours destinée à « vivre » dans la charité. Le P. Kavanagh, dans *The Irish Ecclesiastical Record* (avril 1958), rappelle ces données élémentaires qui ne sont pas toujours connues avec assez de précision :

> Le Seigneur a choisi de nous donner sa grâce par l'intermédiaire de l'Église. De même qu'il s'est servi de notre nature humaine pour nous racheter, il se sert de l'Église pour continuer l'œuvre qu'il a commencée. L'Église est son Corps mystique. Ceux qui sont dans l'hérésie, le schisme ou l'apostasie ne sont pas membres de son Corps, mais les pécheurs n'en sont pas exclus, Notre-Seigneur dans sa miséricorde ne bannissant pas de son Corps mystique ceux qui ont péché, même gravement.
>
> Le Christ est la tête invisible de son Église. « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » Il veille sur toute l'Église, de même que sur chacun de ses membres.

La nature même de l'Église que l'apostolat a mission d'accroître suppose donc l'existence de rapports intimes entre chaque apôtre et le Christ toujours vivant. Dans cette voie, le P. Bro a bien dit que « Prière ou charité ? » était une fausse alternative, une fausse question :

> *La charité,* c'est partager le cœur de Dieu et pour cela décou-

vrir dans ma prière quelle est l'infinie dimension de cet amour. *La prière,* c'est dire : que ta volonté soit faite, et donc, dans mes actes, accomplir cette volonté d'amour, de pardon, de miséricorde. Il n'y aura plus qu'un commandement, celui qui, parce qu'il porte sur le plus précieux de la vie de Dieu, son amour, nous jugera (*Jeunes Équipes Enseignantes,* 3e trimestre 1957-1958, p. 7).

A supposer que l'apôtre, entendons ce terme au sens large, n'ait pas découvert auparavant la place à donner à la prière dans sa vie de chrétien, l'apostolat auquel il tend doit l'y conduire. Il faut connaître personnellement le Christ qu'on veut donner, s'entretenir avec lui pour parler valablement de lui; et cela en vertu d'une double science pour ainsi dire : celle qu'apporte la lecture de l'Écriture sainte nous initiant au Christ historique tel que les premiers apôtres l'ont vu jadis, et celle que procure l'expérience personnelle engagée dans la prière, la liturgie et la fréquentation des sacrements. Double regard, sans doute, mais qui se fond dans la connaissance unique que chacun doit avoir du Ressuscité.

> Dans nos difficultés et nos épreuves nous ne devons jamais oublier que celui qui observait du rivage et vit troublés ses apôtres embarqués sur une forte mer, avant de leur venir en aide, c'est le même Christ qui nous observe nous-mêmes (J. Kavanagh).

Trop souvent le thème de l'apostolat paraît comme un nouveau chapitre juxtaposé à d'autres dans la nomenclature des devoirs du chrétien. Il est intéressant de souligner au contraire la grande cohésion d'une vie dont l'un des aspects renvoie aussi nécessairement aux autres. L'apostolat engage nos idées sur l'Église et la place qu'y tient le Christ, aussi bien que notre comportement à l'égard de la prière, de la Bible, de la liturgie et des sacrements.

Ce monde est cohérent, soit; mais ne serait-ce pas un univers fermé que celui où se tient le chrétien? Le P. Liégé pose très précisément la question sur le point de la foi :

> Serait-ce vrai que la foi nous apporte réponse immédiate à tout?... s'il y a place, au cœur de la vie de foi, pour une certitude et pour un repos, elle n'est jamais fermée, jamais arrivée, jamais classée, mais toujours ouverte, toujours en recherche, toujours en renouvellement... la loi de cette communion d'esprit avec le monde de la foi c'est l'assimilation toujours plus intense, l'intériorisation toujours plus totale...
>
> ... Loin d'imposer ses jugements sur tous les domaines de connaissance, la foi chrétienne donne une signification, une orientation générale à toute expérience humaine; une vision du monde et du destin. Elle respecte chacun des domaines du savoir et les ordres de la connaissance. Ce n'est pas parce que je crois en Jésus-Christ que je deviens compétent en tout savoir, mais je deviens capable de donner un sens à tout savoir...
>
> Bref, chez celui qui en vit, la foi élargit l'intelligence; elle multiplie les questions; elle situe même ses propres ignorances. Elle affirme avec force ce qu'elle sait et ouvre la recherche pour tout le reste. Elle trouve son aliment jusque dans les affrontements les plus critiques, sans peur aucune (*Équipes Ensei-*

gnantes, 3e trimestre 1957-1958, pp. 3-4).

C'est une foi assez maîtresse d'elle-même et aussi ouverte qui va susciter une action apostolique fermement attachée à la vérité divine et à la recherche des points de contact avec le monde. Les deux éléments sont nécessaires. On les retrouve en examinant les rapports du Corps mystique et de l'apostolat laïc. Rappelons tout d'abord ce passage de l'encyclique sur le Corps mystique :

> Il ne faudrait pas penser que le Christ étant la Tête, occupant une place éminente, ne requiert pas l'aide de son Corps. Car il faut affirmer du Corps mystique ce que saint Paul affirme du corps humain : « La tête ne peut pas dire aux pieds : je n'ai pas besoin de vous. » Il est tout à fait évident que les fidèles ont absolument besoin de l'aide du divin Rédempteur... Il faut pourtant maintenir... que le Christ requiert le secours de ses membres... Tandis que, en mourant sur la Croix, il a communiqué à son Église, sans aucune collaboration de sa part, le trésor sans limite de sa Rédemption, quand il s'agit de distribuer ce trésor, non seulement il partage avec son Épouse immaculée l'œuvre de la sanctification des âmes, mais il veut encore que celle-ci naisse pour ainsi dire de son travail. Mystère redoutable, certes, et qu'on ne méditera jamais assez : le salut d'un grand nombre d'âmes dépend des prières et des mortifications volontaires, supportées à cette fin, des membres du Corps mystique de Jésus-Christ, et du travail de collaboration que les pasteurs et les fidèles, spécialement les pères et mères de famille, doivent apporter à notre divin Sauveur » (Pie XII).

On ne saurait disjoindre l'apostolat laïc de la mission apostolique confiée à toute l'Église visible, non plus qu'on ne saurait séparer l'action de celle-ci de l'activité de son Chef ressuscité. De même que la théologie du laïcat ne saurait se construire en dehors des cadres d'une théologie de l'Église, une spiritualité de l'action apostolique ne saurait s'alimenter chez le laïc qu'aux sources d'une réflexion sur sa responsabilité de membre du Corps mystique, engagé avec tout ce Corps dans une œuvre dont chacun répond à sa place. C'est ce qu'on aurait aimé voir développer dans l'article de la revue irlandaise. Le Christ a notamment fait ce don à son Église d'avoir besoin, lui Dieu, de la coopération des laïcs pour achever son œuvre, pour éclairer et sauver les hommes de toute langue et de toute génération.

> Nous désirons donc que tous ceux qui reconnaissent l'Église pour Mère considèrent attentivement que non seulement les ministres des autels et ceux-là qui se sont consacrés au service de Dieu dans la vie religieuse, mais tous les autres membres du Corps mystique de Jésus-Christ, chacun pour sa part, *ont le devoir* de travailler avec énergie et diligence à l'édification et à l'accroissement de ce Corps... Nous ne saurions non plus passer ici sous silence les pères et mères de famille à qui notre Sauveur a confié les membres les plus tendres de son Corps mystique (Pie XII).

Le Saint-Père parle de *devoir* d'apostolat, mais non sans allusion à la diversité des formes qu'un tel devoir est appelé à revêtir. Ailleurs, il remarquera que le

terme d'*apostolat* a lui-même des sens plus ou moins stricts allant de la mission léguée aux Douze et aux évêques leurs successeurs jusqu'à l'apostolat de l'exemple donné dans la vie courante par tout bon chrétien. Après avoir rappelé les lignes que nous venons de lire de l'encyclique, le P. Kavanagh ajoute ce commentaire :

> Je pense que ce passage est de quelque importance pour beaucoup de parents qui, en raison de leurs charges familiales, sont incapables de s'affilier aux organisations de l'apostolat laïc : ils n'ont pas à s'inquiéter de cette situation; en veillant à leurs enfants, en les élevant dans la crainte et l'amour de Dieu, ils accomplissent un travail apostolique d'une façon très méritoire.

Ce n'est pas à dire que les parents devront ou pourront toujours s'en tenir là. Il était seulement bon de souligner l'extrême diversité des façons de remplir un devoir universel. Les religieuses contemplatives le remplissent car nous savons le rôle important tenu par la prière dans l'efficacité apostolique de tout le Corps mystique. Il est clair que, pas plus que l'action des laïcs, la contribution des contemplatifs à l'édification du Corps du Christ ne saurait se séparer de l'œuvre de l'Église entière. Nous avons besoin qu'on nous rappelle notre solidarité effective. Les religieuses contemplatives ont besoin de savoir que les laïcs transmettent la lumière du Christ là où les prêtres ne peuvent aller; les laïcs actifs ont besoin de se savoir soutenus par des communautés de vie religieuse ou des malades immobilisés qui prient pour leur action sans connaître les noms ni les visages de ceux qui en profitent. Chaque partie du corps a besoin des autres et la substitution ne joue pas : dans ce qu'il y a de propre, l'apostolat laïc n'est pas une invention suppléant à la pénurie des prêtres.

> Le laïc, en vertu de son appartenance au Corps mystique, a un *droit* à prendre part dans l'apostolat; ce qui ne signifie pas, bien entendu, qu'il a droit d'effectuer toute forme d'apostolat dont il a envie : il doit toujours y avoir soumission aux autorités propres (P. K.).

Mais à l'intérieur de la mission confiée par le Christ et transmise par l'Église, chaque laïc jouit de sa liberté humaine dans l'exercice de ses droits et devoirs de baptisé; en liaison avec les directives de la hiérarchie, un important champ d'action est laissé aux initiatives du laïcat, qui réclame de lui esprit surnaturel et abnégation, mais aussi sens de l'humain et réelle compétence.

F. L.

LES LIVRES

THÉOLOGIE ET SPIRITUALITÉ

B.-M. CHEVIGNARD, O. P. : *La doctrine spirituelle de l'Évangile.* Éd. du Cerf, Paris, 1958; 228 pp.; 510 fr.

S'il est un livre que *La Vie Spirituelle* se doive de recommander sans réserve auprès de ses lecteurs, parce qu'ils y trouveront la nourriture évangélique dont ils éprouvent précisément le besoin, cet ouvrage est certainement celui où le P. Chevignard fait passer le meilleur de sa grande expérience de prêcheur, de spirituel et de directeur d'âmes. Sous sa plume concise, la sève évangélique prend une vigueur et se revêt d'une jeunesse qui étonnent encore le lecteur pourtant familier de tant de commentaires sur les Saintes Écritures. L'auteur réussit, en effet, la difficile conciliation qui consiste à allier l'absolu d'un message transmis sans mitigation avec la connaissance des lacunes et des faiblesses de l'homme à qui ce message s'adresse aujourd'hui. Mais précisément la doctrine spirituelle de l'Évangile est toute humaine au point où elle va chercher l'homme parce qu'elle est vraiment divine là où Dieu mène sa créature. Rarement commentaire fut plus constamment au niveau du texte commenté. Les vues auxquelles nous ne prenions plus garde, les prenant peut-être pour des truismes, découvrent soudain une étrange profondeur, et la vérité qui s'y trouve laisse difficilement le lecteur s'échapper avec bonne conscience des options qui ne sont autres que celles auxquelles convie l'Évangile.

« Un cœur parfaitement pur, un monde sans péché n'aurait pas besoin de mortification, de renoncement... Le charnel est en nous une réalité, mais le spirituel en est une aussi, Dieu merci! Et le renoncement n'est pas en nous la mort du meilleur et du vrai, mais bien plutôt sa profonde délivrance. Il est l'appel en nous de l'immense vie de Dieu... Il apparaît important de souligner ici le lien essentiel qui unit la pureté du cœur, effet du renoncement évangélique, avec la contemplation chrétienne. Toute la doctrine de saint Jean de la Croix peut, semble-t-il, être placée sous la lumière des purs de cœur qui voient Dieu. On saisit mieux alors le grand appel positif qui traverse toute la doctrine du renoncement évangélique. C'est l'appel de la nouvelle naissance et des cœurs purs. Là est le bien positif qui attire et rend possibles de l'intérieur tous les renoncements. Nous avons à nous perdre pour entrer dans la vie. » Ces lignes suffisent à situer l'ouvrage où de semblables abondent. Les axes fondamentaux de la vie chrétienne s'inscrivent ici dans les perspectives où ils sont justifiés. La charité, la prière, l'humilité, le détachement, la foi, la bienheureuse pauvreté, les grandes valeurs évangéliques qu'une maladroite présentation risquerait de

fondre dans une sorte d'humanisme à rebours trouvent en ces pages de théologien une présentation qui fasse mieux que les analyser; on entend leur appel, on devine leurs dimensions spirituelles, on pressent leur divine beauté, on perçoit comment l'âme est conviée dès ici-bas à s'en nourrir.

François Lepargneur.

Renée ZELLER : *Le voile et le visage. La personnalité humaine du Christ, d'après l'évangile de saint Jean.* Coll. « Verts pâturages ». Éd. Fleurus, Paris, 1958; 160 pp.; 690 fr.

L'auteur n'est pas un exégète, mais sa fine intuition des réalités spirituelles la rendait particulièrement apte à l'évocation méditative des textes johanniques. Cette nouvelle collection de la rue de Fleurus s'ouvre par un bon livre. Avec une délicate simplicité, il nous introduit auprès d'un Christ venu révéler aux hommes un mystère de vie, celui de la plus haute vie à laquelle la créature puisse participer. Saint Jean est pris pour guide. « Entrons donc avec lui dans la forêt sainte du quatrième évangile : des clairières éblouissantes y surgissent au milieu de l'obscurité du mystère, les voix du ciel s'y font entendre; mais on perçoit aussi des échos familiers, des fleurs de tendresse qui s'épanouissent au bord des fontaines de vie et, chassant au loin les menaçantes nuées de la haine, le vent de l'amour y rôde et chante les joies éternelles. »

Une imagination féminine présente ici au message évangélique un cadre poétique, respectueux des dimensions du mystère : en Jésus-Christ, le croyant fait aboutir sa quête d'un « visage pour lequel on soit capable de se sacrifier » (Saint-Exupéry, *Citadelle*), car en Jésus-Christ Dieu même a pris visage. Notre *recherche du Visage* ne peut cependant se clore sur terre : le Dieu sans voile est l'apanage des bienheureux; « c'est au cœur du silence qu'il demeure caché chez les hommes ».

F. Lepargneur.

L. GRANDJEAN, O. P. : *La vie plus proche du Seigneur.* Coll. « Études religieuses ». La Pensée catholique, Bruxelles, 1957; 80 pp. (En France, à l'Office général du Livre.)

Rencontrer le Seigneur est nécessaire pour tout progrès spirituel. On le rencontre dans l'Écriture sainte, dans l'Eucharistie, dans l'oraison, « trois soutiens de l'effort fidèle d'une vie plus proche du Seigneur », soutiens qui nous rendent aussi plus proches de nos frères. Tel est le thème de retraites prêchées par un Dominicain belge, il en donne l'essentiel en une brochure dont il faut louer sans réserve la justesse, l'équilibre, la profondeur du sens chrétien.

M.-L. T.

Mgr RICHAUD : *Le Seigneur est proche.* Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1957; 76 pp.; 270 fr.

« J'ai souvent obtenu plus de grâces par la prière des malades et des vieillards que par celle des enfants. Il y a donc là un mystère divin... » C'est ce mystère des derniers jours que nous avons à pénétrer, ces jours si riches où le Seigneur éclaire, purifie, apaise, fortifie, attire, avant d'emporter l'âme dans sa gloire et dans son propre bonheur. L'Écriture, les Psaumes surtout, nous disent ce qu'est la confiance en Dieu et la paix des vieillards, cette paix « qui dépasse toute idée qu'on peut s'en faire », cette paix « ouatée de silence ». Beaucoup de chrétiens n'arrivent pas à le comprendre, aussi faut-il savoir gré à l'auteur de leur ouvrir le sens de la vieillesse avec tant de délicatesse, de compréhension,

de fine psychologie, et avec des mots qui sont souvent des trouvailles exquises.

Malheureusement, quelques grosses fautes de typographie obligent plus d'une fois le lecteur à rétablir le sens des phrases.

M.-L. T.

J.-M. HESTRÈS : *Nazareth. Méditation.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1957; 104 pp.; 190 fr.

Jésus de Nazareth, fils du charpentier, vivant dans la pauvreté et l'oubli, tel que l'évoquent les antiennes de la fête de la sainte Famille, mais aussi Verbe incarné, vivant dans l'intimité du Père : mystère qui déconcerte le croyant superficiel, mais qui attire, à la suite du P. de Foucauld, tant d'âmes de prière qui y voient le « mystère essentiel » de la vie intérieure. Avec une grande discrétion, ces pages voudraient nous y faire pénétrer; toutes tissées de textes de l'Écriture, elles nous apprennent à entrer davantage dans le sens de l'Incarnation, en gardant avec Marie « toutes ces choses en nos cœurs ».

M.-L. T.

Mgr Louis SOUBIGOU : *La Croix au cœur de notre vie.* Méditations sur les stations du chemin de la Croix. Éd. Lethielleux, Paris; 32 pp.

Saint Paul, guide de pensée et de vie. Éd. Lethielleux, Paris, 1957; 176 pp.; 600 fr.

Voilà un « Chemin de la Croix » qui s'adresse, pourrait-on dire, aux lecteurs de *La Vie Spirituelle*. Ils trouveront dans cette méditation toute inspirée par la lecture de la Bible, une véritable nourriture qui permet d'entrer plus avant dans le mystère de la Passion. Une inspiration fervente anime ces pages où s'unissent profondément formules traditionnelles et langage du monde d'aujourd'hui.

Quiconque a déjà goûté l'exégèse claire et chaleureuse de Mgr Soubigou se réjouira de retrouver les mêmes qualités dans ces douze conférences sur saint Paul. Le propre de ce petit livre est de constituer, plutôt qu'un commentaire d'épîtres ou un essai de théologie biblique, une sorte de biographie spirituelle qui réunit, autour de quelques centres majeurs d'intérêt, l'essentiel de la pensée paulinienne. Le mystère du Christ, l'entrée dans l'Église, l'ascèse et la liberté spirituelle, le retour du Seigneur, le témoignage et la sagesse, sont l'occasion d'un effort d'approfondissement spirituel que viennent permettre les travaux de l'exégèse contemporaine. Mais on trouvera ici moins une initiation qu'une méditation savoureuse utile au lecteur déjà nourri du texte même de saint Paul.

B. D.

Pierre HUBEAUX : *Méditations d'un prêtre.* Ami du Clergé, Langres, 1957; 136 pp.

Ces simples notes d'un prêtre en camp de prisonniers, qui use de son carnet pour faciliter sa propre méditation, nous parlent davantage que de plus gros traités. Assurément, celui qui prie ainsi sur le temps liturgique, sans emphase, en essayant d'atteindre à l'enseignement profond des textes saints, a quelque droit et quelque chance d'aider ses frères, prêtres ou laïcs, dans les voies de la prière. Ces pages ne trompent pas. Nous les recommandons.

F. L.

Martial LEKEUX : *L'art de prier.* P. Lethielleux, éd., Paris, 1957; 292 pp.

C'est un sujet capital qu'aborde là le P. Lekeux. Le titre de son ouvrage dit assez que la visée est d'ordre pratique. Ce travail vient à son heure pour contribuer à guider les chrétiens qui découvrent aujourd'hui

e rôle de la prière en toute vie pro-ondément chrétienne. Nous regret-ons cependant que, derrière les déve-oppements souvent prolixes et par-ois un peu faciles, on ne devine pas oujours l'existence d'une théologie igoureuse. Certes, nous n'avons pas à reprocher à l'auteur de n'avoir pas allié de façon évidente le thomisme raditionnel; mais nous nous deman-lons si les notions et les distinctions équemment floues qu'il substitue à elles de saint Thomas ne représen-ent pas au total un manque à ga-gner. Il reste entendu que cet ou-rage ne s'adresse ni au théologien ni au philosophe; espérons dès lors que le public beaucoup plus vaste qui 'attend en tirera tout le profit spi-ituel dont ces chapitres portent la promesse et qui n'est pas mince.

F. L.

ÉDITH STEIN : *La science de la croix, Passion d'amour de saint Jean de la Croix.* Traduit par Étienne de SAINTE-MARIE, O.C.D. Éd. Nauwelaerts, Louvain et Paris, 1957; 358 pp.

Voici en traduction le premier tome des *Œuvres* de Sœur Bénédicte de la Croix, O.C.D.; il concerne le grand Docteur mystique qu'elle étudia en philosophe et approfondit en carmélite. Plus encore qu'à saint Thomas d'Aquin, il semble qu'Édith Stein ait été accordée à Jean de la Croix, dont le rayonnement l'a amenée dans la vie carmélitaine tandis que la lecture de Thérèse d'Avila l'avait déjà attirée dans le catholicisme. Ce premier volume des écrits d'Édith Stein reproduit son étude *religieuse* la plus importante; il se trouve que c'est aussi le dernier travail de sa vie, celui qui, commencé en août 1941, ne sera interrompu que par son arrestation et sa mort. Le tome suivant nous donnera l'œuvre *philosophique* la plus complète de Sœur Bénédicte : *L'Être fini et l'Être éternel*. Le troisième ouvrira l'autre secteur d'intérêt de l'auteur : celui des études *pédagogiques*. D'autres volumes compléteront dans les trois voies, donnant une traduction qui vise à l'exactitude plus qu'à l'élégance tout en évitant l'ésotérisme philosophique.

Qu'une carmélite ait tenu, avant de mourir dans la chambre à gaz d'Auschwitz, à passer tant d'heures à rejoindre les hauteurs mystiques et à les confronter à la pensée contemporaine, alors que son sang la vouait aux recherches de la Gestapo et l'obligeait à s'expatrier, voilà qui montre une direction spirituelle à des temps troublés. La *Science de la Croix* dont il s'agit est simultanément théologie et école de vie. Le propos de l'auteur est double : montrer que la vie et l'œuvre de saint Jean de la Croix se fondent dans l'unité sous le signe de la croix, véritable clé pour s'initier au maître carme, et dépasser la stricte exégèse du Docteur mystique afin de prolonger dans la philosophie contemporaine une interprétation des lois de l'être et de la vie spirituelle. Le lecteur est d'ailleurs en mesure de discerner ce qui est explication stricte de la pensée johannocrucienne et ce qu'Édith tire de son propre fonds. Dans cette dernière ligne elle élabore une *philosophie de la personne*, dont elle esquisse les lois essentielles en précisant ces notions fondamentales : le moi, l'être spirituel, la liberté personnelle, puis la foi, la contemplation et l'espérance.

Faut-il ajouter que le thème de la symbiose personnelle de la doctrine et de la vie, capital dans la vision steinienne et efficacement mis à profit dans l'interprétation qu'Édith fait de Jean de la Croix, a trouvé dans l'existence même de l'auteur une orchestration peu commune ? Enfin, ne le cachons pas, le livre n'a rien de la vulgarisation; il est difficile et ne s'adresse pas à tout le monde. Mais ceux qui pourront l'assimiler en tireront grand profit. Tous points en quoi Édith Stein se rapproche encore de saint Jean de la Croix.

FRANÇOIS LEPARGNEUR.

CÉLINE LHOTTE : *Le chemin de Croix du grand malade.* Éd. Salvator, Mulhouse, 1957; 56 pp.; 180 fr.

Composé par une assistante sociale qui a consacré sa vie aux malheureux, ce livret analyse toutes les souffrances des malades, l'exemple du Sauveur leur est suggéré; nous aurions aimé que l'accent fût mis davantage sur les douleurs de l'Homme-Dieu.

M.-L. T.

FERNAND-M. FORTIN, O.P. : *La pierre d'assise. Essai sur l'humilité.* Éd. du Lévrier, Montréal, Canada, 1955; 242 pp.

Un traité complet qui envisage successivement tous les aspects de l'humilité : ce qu'elle est en réalité, ce regard vrai porté sur Dieu et qui nous met à notre rang de créature; les moyens de l'acquérir et de la développer, la prière, la considération de la grandeur de Dieu, l'exemple du Christ; les ennemis qu'elle trouve en nous; la façon de la pratiquer dans la vie de chaque jour... Travail fouillé et consciencieux, mais qui, dans l'ensemble, reste un peu trop intellectuel et théorique.

M.-L. T.

J. HECKENROTH : *Le livre de la transparence. Prélude.* Chez l'auteur, 6, rue du Docteur-Henouille, Cachan (Seine); 1.200 fr.

C'est son cours polycopié à ses étudiants de Dentaire et des Travaux Publics que M. l'abbé Heckenroth nous présente dans ce livre fort attrayant par sa belle présentation. Sous ce titre : *Le livre de la transparence,* c'est un itinéraire pour la découverte des réalités invisibles qui nous est donnée, afin d'enrichir notre vie au contact de Dieu par un dialogue avec lui, la prière, et aussi par la charité fraternelle. Dialogue qui demande un engagement à chacun de nous personnellement. Ce ne sont pas des chapitres didactiques mais, avec une idée constructrice, des notations qui vont au cœur du sujet en tenant compte du monde philosophique, littéraire et scientifique dans lequel nous vivons, y prenant ce qu'il y a de constructif et affirmant les valeurs proprement chrétiennes qu'il méconnaît ou combat.

Ceux qui entendirent ces cours seront heureux de les retrouver ici et d'autres y trouveront leur profit.

P. F.

Le Purgatoire, profond mystère. Coll. « Bibliothèque Ecclesia », 40. Fayard, Paris, 1957; 157 pp.; 500 fr.

Dans une première partie, quelques auteurs, avec plus ou moins de bonheur, traitent du Purgatoire en tant que mystère de foi, sous divers aspects. On retiendra surtout la belle méditation intitulée *Réflexions sur le Purgatoire,* où Jean Guitton montre bien comment l'amour de Dieu peut seul introduire à l'intelligence de ce mystère de souffrance, et l'exposé très clair du P. Rondet sur le développement de ce dogme. — La seconde partie est consacrée aux *Auxiliatrices du Purgatoire.* Si l'on ne nous y donne pas d'exposé précis sur les origines de cette Congrégation, par contre, on nous montre bien la place qu'elle tient dans le Corps vivant de l'Église.

R.-L. O.

JEAN SAINSAULIEU : *La messe vue de la nef.* Éd. du Seuil, Paris, 1957; 160 pp.

Nous ne tiendrons pas grief à l'auteur de nous renvoyer à d'autres pour un cours de liturgie, tant les yeux neufs avec lesquels il découvre mille détails de la messe portent la promesse de faire mieux entrer dans la compréhension vivante du saint

Sacrifice la foule de bonne volonté et de moindre culture qui se presse dans la nef. Plus d'un autre pourra d'ailleurs trouver profit à cette lecture. Il ne s'agit donc pas d'une leçon doctrinale, mais de brèves monitions égrenées selon l'ordre chronologique de leurs points de départ dans la messe. D'une façon très pédagogique, on part ainsi du fait de l'insertion dans une célébration cultuelle : on observe un geste, on médite sur une expression, pour aller aux aspects invisibles du mystère.

A côté d'autres, le genre littéraire adopté nous semble avoir sa place; avec lui nous nous trouvons loin d'une littérature édifiante dont le pieux verbalisme n'édifie plus rien, faute de parler encore à des hommes vivants. Dans son désir de proximité avec le fidèle de la nef et du bas-côté, et dans la volonté qu'il manifeste de capter et de retenir l'attention, que l'auteur se garde cependant de céder à quelque vulgarité de mauvais aloi : vouloir jongler avec les mots ou étonner avec des images insolites, voire saugrenues, serait risquer de porter atteinte au sacré du mystère là présent. Il faut intéresser, mais non pas à n'importe quel prix. J. Sainsaulieu nous semble parfois aller à la limite de ce qui est admissible. Excellent lorsqu'il s'agit de suggérer, il est parfois moins heureux dans des affirmations un peu hors de propos. Si l'auteur s'était toujours tenu très effacé devant les réalités saintes auxquelles il veut faire participer, son petit ouvrage aurait encore gagné; mais dans une perspective originale il est difficile de trouver d'emblée le ton parfaitement juste que ne dépare aucune fausse note.

Tel quel, ce petit livre est appelé à rendre grand service auprès de ceux qui cherchent à présenter une catéchèse vivante de la messe ou à rassembler une communauté dans une présence totale autour du sacrifice de l'autel; il sera encore fort suggestif pour les chrétiens qui y chercheront aide pour leurs propres méditations. Après s'être nourri de ce recueil qui se place essentiellement au niveau psychologique (avec l'éparpillement des notations que cela entraîne), le lecteur sera mis en appétit pour une connaissance — sinon plus structurée, du moins plus synthétique — l'acheminant au cœur ineffable des saints mystères.

François Lepargneur.

M. A. GENEVOIS, o.p. : *Le Mariage selon le dessein de Dieu.* Lettre-préface de Mgr Richaud, archevêque de Bordeaux. Éd. du Cerf, 1957, 265 pp.

Il ne manque certes pas, à l'heure actuelle, d'études sur le mariage. Dire que ce nouvel ouvrage comble un besoin serait paradoxal et sans doute excessif. Mais tandis qu'un certain nombre de bons auteurs ont traité d'*un aspect* du mariage : sacrement et spiritualité, lois morales, vie chrétienne au foyer, réussites ou échecs de l'amour conjugal, la « petite somme » du R. P. Genevois, élaborée en neuf ans de ministère, traite ces divers aspects en une synthèse harmonieuse, fortement charpentée, exprimée en une langue élégante et claire. A partir de la question : « Pourquoi deux ? », une description, juste et mesurée, des psychologies féminine et masculine aboutit à l'affirmation que, « par-delà le complémentaire », la *personne humaine* garde dans l'association conjugale sa primauté et son mystère; les « vocations féminines » sont examinées alors, à la double lumière de la *féminité* mieux connue et de la *fin humaine* qui transcende la distinction des sexes. Tout ceci a rarement été exprimé avec autant de nuances... Les chapitres suivants, qui traitent des fins du mariage, du sacrement, des lois de fécondité, de fidélité et d'indissolubilité, ne pouvaient être très neufs : du moins sont-ils fermes, clairs, approfondis en même

temps que très accessibles. Les cinq derniers chapitres, étudiant l'évolution de l'amour conjugal, les « obstacles » et les « dangers subtils » qui le menacent, les interférences et parfois les conflits de l'amour parental avec l'amour conjugal, nous ramènent sur le terrain psychologique et font preuve des mêmes qualités de fine pénétration que les premiers chapitres.

Pour réaliste qu'elle soit, cette psychologie n'oublie jamais qu'elle s'adresse à des chrétiens et qu'on ne peut méconnaître, dans la trame quotidienne de l'amour humain, le rôle de la grâce. Le dernier chapitre, « Spiritualité conjugale », ne fait qu'accentuer, en soulignant la place des *vertus* chrétiennes au foyer, cette lumière surnaturelle qui, dans tout l'ouvrage, s'allie parfaitement à une observation quasi scientifique du comportement des époux. Ce double caractère synthétique : synthèse des divers aspects du mariage, synthèse de la foi et de l'observation concrète, fait de ce petit traité un des plus complets qu'on puisse donner à des fiancés chrétiens. Notons qu'il ne comporte aucun chapitre d'initiation aux réalités conjugales sur le plan physique, ceci ne paraissant pas à l'auteur être le rôle du prêtre. A cause de la carence des éducateurs en ce domaine, il sera souvent indispensable de faire lire aux jeunes un ouvrage qui traite résolument le sujet; complété ainsi, *Le Mariage*, du R. P. Genevois, leur donnera l'essentiel de ce qu'en matière de dogme, de doctrine et de psychologie, doivent connaître de jeunes mariés. Un regret cependant : même si l'auteur voulait se borner à étudier la « vie interne » du foyer, il ne peut ignorer ce qu'un commun souci des autres, dans l'action sociale et apostolique, apporte de positif à l'amour mutuel. Certains auteurs, pour entraîner les époux à l'Action catholique ou aux devoirs envers la Cité, semblent faire bon marché des valeurs d'intimité et d'union, et c'est fort dangereux; à l'inverse, il semble abusif, et peu adapté aux besoins des temps, de passer entièrement sous silence l'ouverture du foyer et sa présence au monde. Le R. P. Genevois consacre (il a raison) plusieurs pages aux conflits possibles entre l'action extérieure et l'amour conjugal, mais *deux lignes* à l'enrichissement qu'ils peuvent mutuellement s'apporter : on aimerait que cela ait été équilibré davantage.

R. M.

Ian HISLOP, O. P. : *A catechism for adults*. Blackfriars Publications, Londres; 72 pp.; 5 S.

La revue *Blackfriars* a publié d'abord en articles, durant l'année 1955, ce catéchisme pour adultes, mais pour adultes cultivés. En suivant l'ordre des articles du *Credo*, il présente une synthèse de la foi catholique, toute tissée de textes de l'Écriture, mais solidement appuyée également sur la doctrine thomiste. La densité de ces chapitres est remarquable, surtout dans la première partie; sans perdre de leur intérêt ni de leur justesse, les derniers sont un peu moins centrés. Dans sa brièveté, l'ensemble est de valeur et donnera aux chrétiens une base doctrinale solide.

M.-L. T.

Beato Giovanni DOMINICI, O.P. : *Trattato delle dieci questioni*. Coll. « Testi Cristiani ». Libraria Editrice Fiorentina, 1957; 157 pp.; 950 lires.

L'édition de ce texte spirituel nous plonge dans la Florence du XIV[e] siècle avec ses luttes et ses intrigues. Domo Bartolomea, qui avait épousé un Alberti, eut à souffrir de la persécution de la famille de son époux. Dirigée par le P. Beato Giovanni Dominici, un dominicain, elle lui demandait ses lumières et

ses conseils, non seulement dans ses difficultés, mais aussi dans les problèmes de vie spirituelle qui se posaient à elle. Et c'est de là que nous vient ce traité des dix questions sur l'union à Dieu et ses modalités diverses. Le Bienheureux répondait, essayant d'éclairer, de simplifier et d'édifier aussi selon ses vues théologiques et sa grâce propre. Conscient des limites de la nature humaine, il est tout entier fait de mesure, d'équilibre et de sérénité, comme aussi d'exigence vraie. C'est ce qui en fait tout son attrait; il nourrit sans essouffler.

L'éditeur nous dit cela dans une introduction historique et spirituelle qui est excellente. Le texte qui nous est donné l'est avec toutes les exigences de la critique textuelle que nous pouvons espérer actuellement. Au total, une bonne édition d'une œuvre spirituelle qui gagne à être connue.

P. F.

Joannes LIPSKI : *Extensio Providentiae divinae et applicatio spiritualis secundum Thomam Aquinatem.* Ed. Desclée et Socii, Rome, 1957; 143 pp.

Exposé classique de théologie sur la Providence. Les applications qui en sont faites à la vie spirituelle s'apparentent à la doctrine de « l'abandon ». On appréciera surtout les belles citations du célèbre livre de Caussade.

R.-L. O.

Louis VEREECKE : *Conscience morale et loi humaine, selon Gabriel Vazquez, S.J.* Desclée et Cie, Paris, 1957; 162 pp.

Ce volume se propose très notamment de contribuer à la restauration du civisme chrétien en éclairant le fondement et les conditions de l'obligation de conscience née des lois humaines. Sujet bien actuel sans doute, mais déjà fort retourné par la théologie espagnole de l'époque Renaissance. Un jésuite du XVIe siècle, Gabriel Vazquez (à qui le succès de son confrère, Fr. Suarez, n'a pas été sans porter ombrage), donne en sa propre œuvre un écho suffisant de cette théologie. C'est la pensée de G. Vazquez que le P. Vereecke, rédemptoriste, a eu l'heureuse idée de prendre pour thème de ses recherches historiques. Ceci nous vaut aujourd'hui non un pâle résumé des opinions de Vazquez, mais un exposé critique, pertinent et nuancé, quoique restreint à un domaine limité, des différents éléments qui ont pesé sur l'élaboration de la doctrine du théologien d'Alcala. Quant à celle-ci, sur le point précis qui nous retient, la voici d'un mot : « L'*obéissance* au pouvoir civil est un *devoir envers Dieu*, parce que requise par la nature sociale de l'homme. Vazquez insiste fortement sur le fondement naturel de l'obligation des lois civiles, mais sans la couper de Dieu; seule l'orientation vers le Créateur de l'univers donne un sens à l'obéissance du citoyen. La loi naturelle, qui fonde l'obligation des lois civiles, en marque aussi les limites. Le pouvoir de l'État n'est ni arbitraire ni totalitaire. Le bien commun pourra exiger parfois des hommes le sacrifice de la vie pour la cité terrestre, jamais il ne donnera au législateur le droit de forcer le sanctuaire de la conscience. La loi humaine se tient au niveau des faits et des actes, non à celui des intentions ou des tendances. » On voit que le fond de la doctrine est sain et traditionnel; nous n'en sommes pas encore arrivés aux systématisations dangereusement opérées autour de la conscience humaine.

Certaines remarques sont néanmoins fort suggestives sur une manière casuiste d'aborder la théologie morale qui n'a pas été sans lendemain. Ainsi, à propos d'un malentendu entre Cajétan et Vazquez : « C'est que justement (ce dernier) suppose à tort que Cajétan recherche, comme lui, un critère pratique

et non un simple principe de différenciation théologique des péchés » (p 104). L'auteur poursuit : « Vazquez était libre de rejeter la pensée de Cajétan, il ne lui était pas loisible d'interpréter à sa manière les textes où Cajétan l'exprime. » Ce que l'on entend ici pour le grand commentateur de l'Aquinate s'applique fort justement à l'égard de saint Thomas en bien d'autres occasions.

Le présent livre aborde certains problèmes de toujours de la philosophie du droit, tel celui-ci : La loi humaine a-t-elle pouvoir d'obliger en conscience, et à l'intérieur de quelles limites, en matière d'actes internes ? (chap. 5). Belle occasion pour l'auteur de dresser un inventaire historique des réponses souvent subtiles apportées par les théologiens d'antan; belle occasion aussi pour le lecteur d'approfondir des questions qui deviennent difficiles au sortir des généralités, mais passionnantes, surtout en un temps qui les repose incessamment.

Sans doute convient-il de refuser, en plus d'un débat secondaire, les solutions et la problématique de Vazquez. Mais le P. Vereecke s'est proposé moins de juger, à fortiori de justifier à tout prix, que d'exposer, et nous ne doutons pas qu'il nous ait campé un théologien singulièrement vigoureux et cohérent, ouvert tout en demeurant l'habile dialecticien tirant le meilleur parti de tout argument allant peu ou prou vers l'endroit où il a choisi d'entraîner. Au-delà du problème d'histoire, c'est un chapitre important de théologie morale et de philosophie du droit qui se trouve porté intelligemment à notre attention. Remercions ceux qui nous aident là à le mieux résoudre en soulignant notamment l'intériorisation du fondement de l'obligation.

François Lepargneur.

LA LITURGIE

Æmiliana LOEHR : *Les mystères de la Pâque.* Traduit de l'allemand par une moniale dominicaine d'Unterlinden. Éd. du Cerf, Paris, 1958; in-8°, 272 pp.; 810 fr.

La traduction française du livre d'Æmiliana Loehr rend accessibles à un plus large public les richesses d'un ouvrage qui a paru en allemand sous le titre : *Die Heilige Woche,* et dont un compte rendu a déjà parlé ici même (*La Vie Spirituelle,* janvier 1958, p. 99).

Les Mystères de la Pâque se situe dans la ligne de « ce platonisme chrétien où tout n'est que vraie gnose, paix, épiphanie, pressentiment du ciel », pour reprendre les termes utilisés par le P. Duployé en un article qu'il faut relire (*La Vie Spirituelle,* janvier 1957, pp. 56-63).

Le livre d'A. Loehr aidera à faire la Pâque en esprit et en vérité, c'est-à-dire à passer des symboles à la réalité qu'ils signifient. Dans le paradis de symboles qu'est notre semaine sainte, l'Abbesse d'Herstelle conduit ses lecteurs comme en un domaine familier. Science de l'Écriture et des Pères, connaissance des liturgies comparées et, par-dessus tout, amour intelligent de la liturgie elle-même sont les clefs qui ouvrent les portes de ce luxuriant jardin.

A. Loehr n'est pas de celles qui boudent les réformes : « Fuyons la routine », dit-elle avec Clément d'Alexandrie. Mais elle sait aussi que telle pièce liturgique, qui n'a pas pu trouver place dans les offices restaurés, peut toujours être méditée avec fruit. Elle le montre, en particulier, pour l'oraison *Deus qui miro dispositionis ordine* du dimanche des Rameaux (p. 42) et pour les huit prophéties supprimées de la Vigile pascale (pp. 215 et suiv.).

Lorsqu'elle nous conduit pas à pas — jour par jour et heure par heure — du premier hosanna des Rameaux au dernier alleluia de la nuit pascale, l'Abbesse d'Herstelle ne laisse jamais notre attention se disperser dans la multiplicité des événements commémorés. Sans cesse le regard intérieur est rappelé à la « totalité du mystère ». Ainsi, dès le dimanche des Rameaux, c'est la Pâque tout entière qui nous est présentée, « car la Pâque est une arrivée, une mort et un passage » (p. 44). Ce « caractère pascal » du dimanche des Rameaux est mis en un saisissant relief dans le rite de l'*Attollite portas* qui est toujours en usage en de nombreux diocèses de France et dont A. Loehr fait un juste éloge (pp. 42-46).

On doit compter parmi les plus belles pages de ce livre celles qui sont consacrées au jeudi saint (*dies traditionis*). Jouant sur les deux sens du mot *Traditio* (*trahison* de Judas et *tradition* de l'Eucharistie), l'auteur réalise sur ce thème des variations heureuses et fécondes en prolongements spirituelles. Mais la douleur de l'Église dans les offices du vendredi saint et sa jubilation en la nuit pascale ne sont pas évoquées avec moins de bonheur.

C'est donc un livre qu'il faut lire d'un bout à l'autre sans se laisser rebuter par quelques expressions auxquelles des oreilles françaises ne sont pas parfaitement accoutumées comme : « l'épouse du Logos », « le nouvel éon », « le Pneuma », etc. On pourra regretter peut-être la phrase qui nous décrit le sacrifice rédempteur : « Le Père élève le couteau sur la tête de son Fils unique » (p. 25). Il est vrai que le lecteur qui a suivi et compris l'Abbesse d'Herstelle sait dépasser la matérialisation de l'image et atteindre le sens spirituel. N'y aurait-il pas, par ailleurs, un peu de subtilité dans la poursuite de l'allégorie de l'olivier (pp. 76-79) ou dans l'exégèse du « Mont ombragé » (p. 175)? La réponse à cette question dépendra de la mesure que chacun exige en matière d'allégorie et cette mesure elle-même dépend de facteurs si divers qu'il est difficile de la définir. Mais il est des pages — et ce sont les plus nombreuses — où l'utilisation du symbolisme est faite avec un goût très sûr, dont les plus délicats devront s'avouer satisfaits. Ainsi, pour dire que le Nouveau Testament éclaire l'Ancien, A. Loehr a trouvé cette formule qui évoque d'un trait tout le mystère dont sont chargées les lectures de la nuit pascale : « Près du pupitre du lecteur brûle le cierge pascal; sa lumière tombe sur les pages de l'Ancien Testament » (p. 212).

En lisant *Les Mystères de la Pâque*, on apprendra à mieux vivre la liturgie de la semaine sainte. On apprendra aussi à mieux vivre la liturgie tout court. Car « la liturgie est avant tout œuvre de Dieu et service de Dieu; de sa part, une œuvre à notre profit; de notre part, une œuvre pour lui et devant lui, un jeu à sa louange, une hymne à sa gloire » (p. 19). Il faut savoir gré à A. Loehr de nous initier à ce jeu et de nous former à ce chant.

Édouard Jeauneau.

Officium hebdomadae sanctae et octavae paschae. Pustet, Ratisbonne; 470 et 160 pp. in-32.

Le sous-titre précise : *iuxta ordinem hebdomadae sanctae instauratum et rubricas ad simpliciorem formam redactas editum.* Un appendice de 160 pages donne la partie du missel, c'est-à-dire l'*Ordo hebdomadae sanctae instauratus.* Ce recueil réunit donc toute la liturgie de la quinzaine pascale, depuis le dimanche des Rameaux jusqu'au dimanche de Quasimodo (excepté les messes de l'octave de Pâques). L'impression (sur papier mince) est très lisible, la présentation très agréable et pratique. La partie du missel contient la notation musicale des textes destinés au célébrant.

J. H.

ADRIENNE VON SPEYR : *Kreuzeswort und Sakrament.* Johannes Verlag, Einsiedeln, 1957, 84 pp. in-12.

Dans une langue admirable, Adrienne von Speyr contemple le mystère des sept sacrements à la lumière des sept dernières paroles du Seigneur en croix. A chacune de ces sept paroles, elle rattache la considération d'un sacrement : le sacrement de pénitence à : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font », l'onction des malades à : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis », le mariage à : « Femme, voilà ton fils... » etc. De tels rapprochements sont évidemment plus poétiques que théologiques, mais il s'en dégage bien des réflexions, dont la rare profondeur spirituelle et la grande puissance suggestive font l'intérêt de ce livre.

J. H.

ARCHDALE A. KING : *Liturgies of the Primatial Sees.* Longmans, Green and C°, Londres, 1957; 656 pp.; 70 s.

Après ses importants ouvrages consacrés aux rites de l'Orient chrétien et aux liturgies particulières de certains Ordres religieux, A. A. King nous offre un volume, plus précieux encore, qui traite des liturgies de Lyon, de Braga, de Milan et de Tolède. On pourra critiquer le choix du titre, mais l'auteur nous prévient dans sa préface qu'il l'a adopté faute de pouvoir en trouver un plus convenable.

On connaît la méthode d'A. A. King, son souci de décrire avec précision les rites actuels en citant largement les textes, son information sérieuse de l'histoire. Elle est dans ce volume particulièrement méritoire et précieuse, car en trop de domaines les études demeurent parcellaires, elles sont souvent enfouies dans des publications locales difficilement accessibles. Mais l'auteur a travaillé sur place, il a regardé attentivement, s'est informé auprès des gardiens les plus sûrs de la tradition. Aussi est-ce un véritable trésor de documentation qui se découvre au travers de ses pages et dans les notes. A l'étude du rite lyonnais sont joints des appendices consacrés à la concélébration dans les diverses liturgies et aux liturgies néo-gallicanes du XVIII[e] siècle. A celle du rite de Braga quelques pages sur le rite voisin et presque totalement oublié de Tibaes. Comme dans les précédents volumes, l'auteur traite principalement de la messe, occasionnellement des offices du rituel et laisse presque totalement de côté ce qui touche l'Office divin.

Tel quel, cet ouvrage permettra de mieux connaître des liturgies vénérables dont certaines sont encore en pleine vie et dont on veut espérer que les autres renaîtront pour témoigner que, même en Occident, la variété liturgique est une expression normale de la catholicité de la foi.

I.-H. DALMAIS.

Dom GABRIEL M. BRASO : *Liturgia y espiritualidad.* Biblioteca « Vida cristiana », 1. Abadia de Montserrat, 1956; 398 pp.

L'objet de l'auteur est de situer la liturgie à sa juste place dans la vie spirituelle de l'Église. Un premier chapitre décrit les étapes d'une histoire qui fut, durant près de dix siècles, celle d'un oubli grandissant de la valeur spirituelle de la liturgie. Un rappel des bases théologiques, si bien mises en valeur par l'encyclique *Mediator Dei,* ouvre le champ à des développements qui mettent heureusement en évidence les caractères essentiels de la liturgie comme « actualisation du sacerdoce du Christ » avec les conséquences qu'il comporte pour un culte communautaire, hiérarchique et « sacramentel », c'est-à-dire exprimant, au travers de signes, la réalité présente

et agissante du plan de salut. Spiritualité propre de l'Église, la liturgie requiert de chaque chrétien des attitudes et des préoccupations qui ne seront pas sans influencer profondément sa vie spirituelle individuelle. Mais cette participation active et sanctifiante requiert une pastorale appropriée dont l'auteur indique, dans un dernier chapitre, les principales requêtes.

Grâce au travail de Dom Braso, les pays de langue espagnole disposent d'un instrument pastoral que d'autres pourraient leur envier et dont on veut espérer qu'il portera des fruits abondants.

I.-H. Dalmais.

Pierre HERBIN : *Maladie et mort du chrétien.* Coll. « L'esprit liturgique », n° 9. Éd. du Cerf, Paris, 1955.

Dans la première partie, l'auteur traite de la maladie du chrétien. Le sens chrétien de la souffrance doit pénétrer les chrétiens et passer dans les usages. Que de fidèles ignorent les prières liturgiques de la visite des malades : composées d'une série comportant le schème psaume-évangile-oraison, ces prières sont un réconfort pour le malade. L'extrême-onction n'est pas le dernier sacrement, mais l'*onction des malades*.

Passant à la mort du chrétien, l'auteur rappelle l'existence dans le Missel romain de la « messe pour demander la grâce de bien mourir ». Le sens du Viatique et de la liturgie des funérailles, où l'espérance doit dominer la tristesse, est présenté de manière excellente. Ici encore, l'auteur insiste sur la nécessité d'usages traduisant la foi chrétienne : veillées funèbres avec méditation de passages appropriés de l'Écriture (l'auteur propose des textes dans un appendice), prières tirées d'anciens rituels pour l'ensevelissement et la mise en bière, suggestions concrètes pour souvenirs mortuaires, inscriptions sur les tombes, etc. La célébration de la mort, qui donne trop souvent occasion à des déviations, doit retrouver un climat authentiquement chrétien d'espérance et de sérénité. Ces pages, que devraient lire et méditer tous les chrétiens d'aujourd'hui, aideront prêtres et fidèles à pénétrer au plus profond de l'attitude de l'Église devant la mort. « L'avenir de la France, écrit l'auteur en exergue — on pourrait ajouter « de tous les pays à traditions chrétiennes » — dépend, plus qu'on ne le pense, d'une question de liturgie. »

A. Rose.

R. P. JOURNET : *La Messe des enfants.* Illustré par Chantal Masnou. Éd. Mame, Paris, 1957.

Les tout-petits ouvriront-ils les yeux sur le prêtre à l'autel et son servant ? ou sur leur livre, pour en suivre les textes ? ou simplement sur les images de leur livre ? Je pense qu'on les laissera libres, après leur avoir fait le grand plaisir de leur mettre un livre à la main, comme leurs aînés, pour aller à la messe. Celui-ci est tout mignon et se présente de façon charmante. Les dessins rehaussés d'aquarelle sont-ils trop enfantins ? Certains le penseront. Nous les trouvons expressifs, simples, justes; comme le texte, ils disent bien le peu qu'ils veulent dire. Dire peu, mais le dire bien, c'est la bonne façon, pour les petits. La poésie est sauve, et la mystique, et la sainte liberté (cet âge n'a besoin que d'être *orienté* vers les idées de la foi). A ce point de vue, l'orientation des idées, il ne semble pas que les dernières pages soient d'une grande utilité : on ne peut pas en quelques lignes donner à un petit enfant l'esprit d'un temps liturgique.

M. F.

LA VIE RELIGIEUSE

ROLAND CLUNY : *Les curés blancs.* Fayard, Paris, 1957; 152 pp.; 500 fr.

Les curés blancs — ainsi les appelait-on jadis dans leur province d'origine — ce sont les Prémontrés. L'auteur, journaliste et écrivain de talent, les avait découverts avec enthousiasme et présentés dans un volume antérieur. Ici il les situe dans l'ensemble des chanoines réguliers, raconte avec verve et humour leurs origines, surtout met en valeur les possibilités de perfection sacerdotale qu'offre leur vie religieuse et canoniale unie à leur tradition de pasteurs d'âmes. Le livre porte comme exergue un mot du cardinal Mercier : « L'idée de ramener le clergé à la vie religieuse me semble répondre non seulement à un des besoins les plus urgents de notre époque, mais aussi à un souffle du Saint-Esprit dans l'Église. » Cette parole rend parfaitement l'esprit de l'ouvrage et en révèle l'intérêt majeur. Peut-être s'étonnera-t-on qu'il ait pour auteur un laïc. A vrai dire, n'est-ce pas bon signe que les laïcs s'intéressent au plus haut point à la sanctification de leur clergé ? Quand fut fondé Prémontré, c'était bien le peuple chrétien qui soutenait avec ferveur les réformateurs du XII^e^ siècle dans leur œuvre de restauration sacerdotale. L'illustration du volume est agréable et suggestive, on ne saurait dire qu'elle soit une réussite artistique.

F. P.

ANNE DU ROY : *Viens, suis-moi.* Éd. de la Vigne, Bruges, 1957; 150 pp., 12 illustrations.

Cet ouvrage est destiné aux religieuses et aux membres des instituts séculiers féminins. Il se présente à la fois comme un ouvrage solidement nourri de théologie, puisqu'il reprend l'essentiel des pages consacrées à la théologie de la vie religieuse dans le *Directoire des Supérieures* publié par les Éditions du Cerf; et comme un ouvrage de spiritualité concrète, directement profitable, adapté à la mentalité actuelle et pouvant servir de livre de méditation ou de chevet. L'autorité des auteurs qui ont inspiré les principaux développements est un gage de la valeur des textes correspondants (*Sois parfaite; obéissante*, d'après le R. P. M.-J. Nicolas; *pauvre*, d'après le R. P. S. Piat; *chaste*, d'après Dom Massabki; *sois fidèle : vigilate et orate*, d'après Dom Basset). La présentation, en laquelle interviennent de belles illustrations, n'est pas celle d'un manuel. Outre des sentences de saint Jean de la Croix, on a intercalé des commentaires de liaison et des « oraisons » dues aux Filles de l'Église du monastère de la Vigne à Bruges.

Nous nous demandons néanmoins si certains passages, dans leur insistance à situer l'obéissance comme vertu capitale de la vie religieuse, ne risquent pas de favoriser une abdication suspecte de la personnalité, une ambiguïté sur la nature de la liberté, et de couvrir une fuite des responsabilités morales dont la prudence individuelle doit, selon saint Thomas, rester maîtresse. Bien entendu, d'autres passages prouvent que telle n'est pas la pensée des auteurs, mais il reste des lignes pour le moins obscures. « Un pas encore, Seigneur, un pas de plus, si je veux que mon obéissance — sous laquelle se range tout l'ensemble de mes devoirs — s'accompagne de ce bouquet de vertus qui en feront la perfection » (p. 100; cf. p. 94 sur le renoncement « si contre-nature, si déraisonnable » à sa volonté propre). « Les Supérieures sont établies d'abord pour veiller à l'observation de la Règle » (p. 106). « Cette attitude habituelle de con-

sentement à la Règle, outre qu'elle est la mort de ma volonté propre, m'ôte bien des préoccupations futiles, me délivre de bien des cas de conscience sans objet (...) » (p. 107). « Après mon libre choix de telle Congrégation, c'est Vous qui choisissez tout, à chaque heure, jour et nuit (...) » (p. 109). Retenons que la perspective est avant tout morale et la visée le progrès spirituel; nul doute alors que ces pages ne soient aptes à stimuler le don religieux chez leurs lectrices.

F. L.

Eugène WILLEMS : *Esquisse historique de l'Ordre de Cîteaux d'après le P. Grégoire Müller.* Première partie : 1097-1493, Dison-Verviers, Éd. J.-J. Jespers-Grégoire, 1957; 274 pp.

Cet ouvrage se voudrait présentation française et mise au jour des articles du P. G. Müller, S. O. Cist., parus en allemand entre 1925 et 1927 dans la *Cist. Chronik*, sous le titre « *Vom Cistercienser Orden* ». La confrontation de cette présentation avec l'original nous oblige à constater que son auteur ne connaît bien ni l'allemand ni le français. De plus, il n'apparaît guère historien, et semble ignorer jusqu'aux règles les plus élémentaires d'un travail scientifique. Il en résulte un amas invraisemblable d'incohérences, de contresens, d'erreurs et d'absurdités. L'auteur affirme par exemple : « C'est un point étonnant dans l'organisation de l'Ordre qu'aucun statut ne prescrit au père immédiat de visiter les fondations » (p. 98). Or, nul ne l'ignore, les « visites » sont précisément l'un des points fondamentaux et caractéristiques de l'organisation législative de Cîteaux. Elles sont déjà prescrites dans la *Charta Caritatis Prior*, n. 5 (*Anal. S. O. Cist.*, I, 1945, p. 54). Ailleurs, l'on nous parle du noviciat comme d'une année « d'approbation » (p. 41); et, page 111, le lecteur doit deviner que « Manrique (1400) » signifie : « Manrique, vol. II, p. 400 ». Il aura également la surprise de trouver dans la table des matières le contenu de deux chapitres portant sur les années 1216-1265, dont il chercherait en vain la trace dans le corps du volume. Ces quelques exemples pris entre cent donnent une idée de l'ensemble. A une époque où l'histoire de l'Ordre de Cîteaux fait l'objet de scientifiques recherches, regrettons que l'auteur ne se soit pas abstenu d'encombrer les rayons de nos bibliothèques d'un volume aussi inutilisable.

C. Noschitzka.

HAGIOGRAPHIE

Raymond ESCHOLIER : *La neige qui brûle, Marie Noël.* Arthème Fayard, Paris, 1957; 432 pp.; 1.000 fr.

« Mon œuvre est moins une œuvre qu'une vie chantée », vie s'écoulant tout entière à l'ombre d'une cathédrale de province, sans tapage et sans prétentions littéraires, dans la simplicité du quotidien; mais vie pleine et ardente, déchirée par la souffrance humaine et spirituelle, par le manque d'amour, par le besoin de Dieu; vie éclairée par un don unique de poésie qui place Marie Noël au premier rang des écrivains de notre temps.

Une très grande amitié, une fervente admiration, un peu trop fervente peut-être, ont réalisé cette biographie qui utilise largement de nombreux inédits, et des notes intimes qui nous révèlent l'âme délicate, l'esprit exquis et la malice bourguignonne de la poétesse.

M.-L. T.

MAURICE DE LA FUYE et ÉMILE ALBERT BABEAU : *Madame Élisabeth, 1764-1794*. Préface de S. A. R. le prince Xavier de Bourbon. Lethielleux, Paris, 1957; 290 pp.; 960 fr.

Deux traits caractérisent Madame Élisabeth : son éminent esprit chrétien et son dévouement sans défaillance au roi son frère. Ils expliquent toute son activité et sa mort sur l'échafaud, à trente ans. De précédentes biographies avaient davantage mis l'accent sur la vertu de la princesse; MM. de La Fuye et Babeau, historiens de métier, ont mis en relief son activité sous la Révolution, ses efforts pour éviter les malentendus entre le roi et ses frères émigrés, son héroïsme pour détourner les dangers qui menaçaient Louis XVI et Marie-Antoinette. Ils ont utilisé correspondances privées et documents officiels, sachant critiquer à bon escient les recueils d'archives. L'ensemble demande des lecteurs déjà un peu au courant de l'histoire de la fin du XVIII^e siècle.

M.-L. T.

CHARLES ALMÉRAS : *Saint Paul de la Croix*. Préface de DANIEL-ROPS. Introduction d'André COMBES. Desclée de Brouwer, Paris, 1957; 294 pp.; 870 fr.

Dans l'Italie du début du XVIII^e siècle, un jeune paysan se retire dans un ermitage, où il est favorisé de grâces particulières du Seigneur, avant de commencer une vie errante à la conquête des âmes, pendant laquelle il prêche Jésus et Jésus crucifié. Les échecs succèdent aux échecs, et même quand il arrive à grouper autour de lui quelques compagnons qui, mi-ermites, mi-prédicateurs, formeront le premier noyau de la Congrégation des Passionistes, les difficultés sont loin d'être vaincues. La paix ne viendra qu'avec les toutes dernières années. Mais quelle âme admirable se forge ainsi, dévouée, au sens le plus fort de ce mot, au culte de la volonté de Dieu, rude et forte, ne vivant que de la Croix du Christ, et illuminée par les plus hautes grâces contemplatives.

M. Alméras nous fait suivre cette évolution en un livre solide, attachant, puisé aux meilleures sources, un peu lourd cependant par toute la science qui s'y accumule.

M.-L. T.

FRANZ HELLENS : *Sainte Marie de Woluwé, la misérable*. Coll. « Hommes de Dieu ». Plon, Paris, 1957; 242 pp.

Jeune paysanne brabançonne, pauvre, orpheline, Marie de Woluwé se fit ermite dans un bois, passant ses journées à secourir les misérables. Accusée, par un galant évincé, d'un vol qu'elle n'avait pas commis, elle fut condamnée à être enterrée vive. Tout ce qu'on sait sur elle tient en trois pages des Bollandistes. Et pourtant elle a séduit un écrivain belge qui n'a pas l'habitude d'écrire des livres d'édification. Biographie ? que non pas. Sur cette légère base historique on trouve un récit intéressant comme un roman et extrêmement bien écrit

M.-L. T.

HILDEGARD WAACH : *Johanna Franziska von Chantal. Das Leben einer Heiligen*. Franz-Sales-Verlag, Eichtätt-Wien, 1957; 367 pp.

Sainte Jeanne de Chantal, jusqu'à ce qu'elle embrasse la vie religieuse, a vécu une série d'événements, parfois tragiques, qui offrent ample matière à une biographie. Ensuite, il semble qu'il ne se soit plus rien passé de remarquable. C'est pourtant un drame intérieur qui se poursuit en son âme. Il lui faut lutter contre son tempérament, maîtriser cette ardeur passionnée qui la rend impatiente

d'agir. Elle trouve finalement un guide qui la conduira avec la prudence et la hardiesse des saints, François de Sales. L'auteur retrace ici toute cette évolution, en utilisant pour le mieux ce qui nous reste de la correspondance entre la sainte et son directeur spirituel. Les premiers chapitres sont parfois alourdis de trop longs commentaires (par exemple, p. 100); mais ensuite, l'intérêt ne se relâche plus; nous avons là une biographie bien vivante.

R.-L. OECHSLIN.

LOUIS LAJOIE : *Sublime dans l'épreuve, simple dans la gloire. Assunta Goretti.* Apostolat de la Presse, Paris, 1957; 240 pp.; 450 fr.

Vie de pauvreté, de travail, de deuils, vie d'une chrétienne qui sut élever admirablement ses enfants, mais dont personne n'aurait parlé, sans la gloire qui entoure désormais une de ses filles, sainte Maria Goretti. Cette gloire lui fut joie, mais aussi rappel des heures douloureuses, et apporta à ses derniers jours une publicité dont l'humble femme se fût volontiers passée.

M.-L. T.

ELISABETH MICHAEL : *Joseph Malègue. Sa vie — son œuvre.* Préface de Jacques MADAULE. Éd. Spes, Paris, 1957; 288 pp.; 650 fr.

Américaine, fille de pasteur, Elisabeth Michaël a été profondément marquée par le roman de Malègue, *Augustin ou le Maître est là*. En 1948, elle présentait sur son auteur une thèse de doctorat ès lettres à l'université Laval de Québec. Un résumé de cette thèse vient de paraître en France. Il étudie d'abord la vie et la physionomie de Malègue, ce silencieux qui se défiait de lui-même et avait horreur de la réclame. Son admirable femme, qui avait compris combien il avait besoin d'être encouragé, lui permit de se consacrer entièrement à son œuvre d'écrivain. Une douloureuse maladie devait l'emporter encore jeune, alors qu'il préparait un nouveau roman : *Les classes moyennes du salut*. La deuxième partie est consacrée à l'étude d'Augustin, développement des idées, procédés littéraires, retentissement dans la critique et chez les lecteurs... Une bonne bibliographie termine l'ouvrage.

M.-L. T.

Cardinal GRENTE : *Ces Français qui furent des saints.* Coll. « Le livre chrétien », n° 26. A. Fayard, 1956; 128 pp.; 190 fr., relié : 260 fr.

Dégager en quelques pages les traits essentiels d'une physionomie de saint, n'est pas chose facile. Mgr Grente y excelle et nous fait, par cette information rapide et profonde à la fois, prendre contact avec les grandes figures de l'histoire religieuse de la France : Rémi, François de Sales, Pierre Fourrier, Jean Eudes, Jean-Baptiste de la Salle, les Bienheureux de Septembre 1792, le Curé d'Ars.

A recommander à tous ceux auxquels leurs loisirs ou leurs ressources ne permettent pas d'aborder les gros ouvrages d'hagiographie.

M.-L. T.

LOUISE CAMUS : *Saint Jean, l'ami préféré de Jésus.* Illustrations de Jacques RAVEL. Coll. « Nos amis les saints ». Éd. du Sud-Est, Lyon, 1958; 76 pp.; 340 ou 450 fr.

Les jeunes trouveront ici un récit de lecture facile sur les données traditionnelles concernant l'apôtre Jean. Les deux premiers chapitres transcrivent ce que la Bible nous en apprend : *Le Disciple* donne l'histoire de Jean jusqu'à l'Ascension, *L'Apôtre* poursuit la narration jusqu'à la mort du disciple. Le premier chapitre n'ajoute guère à ce qu'apprend l'Évangile de Jean et le deuxième à ce qu'on sait par les Actes des Apôtres

et les Épîtres de l'apôtre bien-aimé. La plupart des rajoutes dues à l'imagination du narrateur au profit de ses transitions ou de la couleur locale de son récit restent dans la ligne de la plus grande vraisemblance. D'autres sont assez gratuites. « *Qu'il me soit fait encore selon votre parole,* dit Marie; et elle tomba dans un doux sommeil qui était plus une extase qu'un repos naturel, tandis qu'autour d'elle les apôtres, les saintes femmes, une foule de chrétiens fervents fondaient en larmes et baisaient avec dévotion ses mains et ses vêtements. De nombreux malades furent guéris par ces attouchements. On l'ensevelit à Gethsémani. L'apôtre Thomas ne peut arriver que trois jours après; il se fit ouvrir le tombeau pour contempler une fois encore les traits chéris. O stupeur ! le tombeau était vide. Le corps sans tache de la Vierge avait rejoint son âme aux demeures éternelles. » Le chapitre troisième, consacré à *L'Écrivain,* unit des remarques d'ordre historique à des réflexions doctrinales ou spirituelles touchant l'œuvre écrite de Jean. « Les trois idées directrices de l'Évangile de Jean sont : Filiation divine de Jésus, Dieu Lumière, Dieu Amour... » « Quant à l'Apocalypse, c'est le document le plus inouï, le plus révélateur, le plus grandiose qui soit sorti de main d'homme. »

F. L.

Sainte Thérèse d'Avila. Textes choisis et présentés par Pierre Croidys. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 192 pp.; 51 fr. belges.

Voici un petit livre agréable qui répondra au but de cette collection : donner des textes choisis en fonction des préoccupations des chrétiens d'aujourd'hui. Par le choix des textes qui vont à l'essentiel, il sera une bonne introduction à la lecture de sainte Thérèse d'Avila comme aussi une nourriture spirituelle forte et vraie. Que les chrétiens qui aiment à prier et à réfléchir sur des textes de saints nourrissants pour leur vie spirituelle n'hésitent pas à se le procurer; ils n'en seront pas déçus. Regrettons seulement que la table des matières ne donne pas, à côté des chapitres, ce qu'ils contiennent; c'eût été plus facile pour trouver immédiatement ce que l'on désire.

P. F.

Curzio Malaparte, Hubert Lyautey, Theodor Haecker, Compton Mackenzie, Eugène Zolli. Coll. « Convertis du XX^e siècle ». Éd. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 1958.

Voici cinq nouvelles brochures de la collection « Convertis du XX^e siècle ». Comme les précédentes, elles nous présentent avec simplicité et vérité des figures connues qui se laissèrent pénétrer par la grâce de Dieu. Il semble inutile de recommander cette collection, tant son succès se maintient, et tant elle éclaire de chrétiens et de non-chrétiens sur le mystère d'hommes, nos frères, qui vinrent à Dieu et qui sont pour tous un exemple et aussi une aide.

P. F.

Peter SCHINDLER : *Das Netz des Petrus.* Verlag Pustet, Regensburg, 1957; 364 pp.

Ce livre se lit comme un roman, mais l'auteur aime profondément la vérité et ce n'est que l'histoire de sa propre conversion au catholicisme qu'il raconte, en la plaçant dans le contexte vivant de son milieu natal (danois) et de la ville des papes. C'est plutôt sceptiquement que l'on aborde habituellement des livres de ce genre, mais, cette fois-ci, le don poétique, l'information sérieuse et la maturité spirituelle de l'auteur nous réservent d'agréables surprises.

J. H.

LIVRES REÇUS

AUMONT (Michèle) : *En usine, pourquoi ?* Coll. « Les idées et la vie ». Arthème Fayard, Paris, 1958; 192 pp.; 600 fr.

BAGOT (Jean-Pierre) : *Connaissance et amour.* Essai sur la philosophie de Gabriel Marcel. « Bibliothèque des archives de philosophie ». Éd. Beauchesne, Paris, 1958; 248 pp.; 1.450 fr.

BARTH (Karl) : *Communauté chrétienne et communauté civile.* Coll. « Croire, penser, espérer ». Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 80 pp.

Bibliographie biblique. Facultés de théologie et de philosophie de la Compagnie de Jésus. Éd. de l'Immaculée-Conception, Montréal, 1958; 417 pp.; $ 3.50.

BOSCHI (Alfredo, S.J.) : *Attualita' della vita religiosa.* L.I.C.E. R. Berruti e C., Torino, 1958; 64 pp.

BOSCHI (Alfredo, S.J.) : *Digiuno eucaristico e messe pomeridiane.* Dopo il Motu Proprio « Sacram Communionem » del 19 marzo 1957, 3e éd. L.I.C.E. R. Berruti e C., Torino, 1958; 192 pp.

BOUYER (Louis) : *Piedad Liturgica.* Traduit par Jorge PORTILLA. Éd. Benedictinas, Cuernavaca, 1957; 322 pp.

BUIT (M. DU, O.P.) : *Géographie de la Terre Sainte.* I : Textes et index; II : Cartes. Coll. « Études annexes de la Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 232 pp. et 18 cartes; les 2 vol. : 1.200 fr.

CARROUGES (Michel) : *Charles de Foucauld.* Frorscher und Beter. Herder Verlag, Freiburg im Brisgau, 1958; 374 pp.

Cinéma, radio, télévision. Qu'en pense l'Église ? Encyclique « Miranda Prorsus ». La Bonne Presse, Paris, 1958; 176 pp.; 524 fr.

COHEN (John) : *Humanistic Psychology.* Allen and Unwin Ltd, Londres, 1958; 210 pp.; 18 s. net.

CRAWFORD (Paul I.), MALAMUD (Daniel I.), DUMPSON (James R.) : *Éducateurs dans la rue.* Trois ans avec des gangs de jeunes. Préface de J. CHAZAL. Coll. « Animus et anima ». Éd. Vitte, Lyon, 1958; 176 pp.

DAVID (Jean) : *Les survivants,* roman. Éd. du Seuil, Paris, 1958; 352 pp.; 900 fr.

De Imitatione Christi. Libri quaturo, 4e éd. Pustet, Ratisbonne, 1958.

Documents of Christian Unity. Fourth series (1948-1957). Edited by G. K. A. BELL. Oxford University Press, Londres, 1958; 240 pp.; 21 s. net.

Eleven Years of Bible Bibliography. The Book Lists of the Society for Old Testament Study (1946-1956). Edited by H. H. ROWLEY. The Falcon's Wing Press, Indians Hills, Colorado, 1958; 810 pp.; $ 7.50.

ESTIENNE (Yvonne) : *Lourdes et La Salette.* Préface de S. Exc. Mgr RICHAUD. Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1958; 224 pp.; 750 fr.

FERM (Virgilius Ph. D.) : *Dictionary of Pastoral Psychology.* Peter Owen Ltd, Londres, 1958; 342 pp.; 35 s.

Formazione spirituale nei seminari (La). Pontificia Universita Gregoriana, Rome, 1957; 416 pp.; L. 1.000.

GILMONT (J.-F., S.J.) et DAMAN (P., S.J.) : *Bibliographie ignatienne* (1894-1957). Préface du R. P. Hugo RAHNER, S.J. Coll. « Museum Lessianum ». Desclée de Brouwer, Louvain-Paris, 1958; 254 pp.; 165 fr. belges.

Hauteurs sereines. Benedettine di Priscilla Catacombe, Rome, 1958; 232 pp.

HERMANS (Francis) : *Ruysbroeck l'admirable et son école.* Coll. « Textes choisis pour l'histoire sacrée ». Arthème Fayard, Paris, 1958; 242 pp.; 850 fr.

HOUSSELANDER (Caryll) : *Marie, roseau de Dieu.* Coll. « Verts pâturages », Éd. de Fleurus, Paris, 1958; 176 pp.; 750 fr.

Jérôme de la Mère de Dieu (R. P.) : *Mes expériences au désert.* Retraite prêchée en mars 1949. Éd. Pyrénéennes, Bagnères-de-Bigorre, 1958; 144 pp.

Karrer (Otto) : *Biblische Meditationen.* Ars Sacra Verlag, Munich, 1958.

Laurentin (R.) : *Message de Lourdes.* La Bonne Presse, Paris, 1958; 64 pp.

Levasti (Arigo) : *Trattato delle dieci questioni e lettere a Madona Bartolomea du Beato Giovanni Dominici.* Libreria Editrice Fiorentina, Firenze, 1957.

Lévitique (*Le*). « La Sainte Bible » traduite en français sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem. Traduit par M. l'abbé Cazelles, 2e édition revue. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 132 pp.

Merton (Thomas) : *Monastic Peace.* Abbey of Gethsemani, 1958; 60 pp. $ 1.

Murphy (Roland E.) : *Le couvent de la Mer Morte et la Bible.* Traduction de Dom Passelecq. Éd. Maredsous, Paris, 1958; 120 pp.; 360 fr.

Perras (M.-Gabriel, O.P.) : *Le P. Eugène Prévost et sa cause.* Éd. de l'Art Graphique, Cap-de-la-Madeleine, Canada, 1958; 270 pp.

Picard (Max) : *Die Flucht vor Gott.* Warum ist der Mensch Allein? Herder Bücherei, band 18. Verlag Herder, Freiburg im Brisgau, 1958; 160 pp.

Potter (Roland, O.P.) : *A Dominican Way.* Blackfriars Publications, Londres, 1958; 124 pp.

Problemi e orientamenti di Teologia dommatica. A cura della Pontificia Facolta Teologia di Milano. Présentation de S. Exc. Mgr G. B. Montini. Éd. Marzorati, Milan, 1957; 2 vol., 964 et 1.110 pp.

Richard (Abbé) : *La Reine aux mains jointes.* Éd. La Colombe, Paris, 1958; 160 pp.; 495 fr.

Rôle du prêtre dans l'éveil des vocations (*Le*). Ouvrage collectif. Coll. « Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 224 pp.; 600 fr.

Daniel-Rops : *L'Église des temps classiques.* Le grand siècle des âmes. Coll. « Les grandes études historiques ». Arthème Fayard, Paris, 1958; 504 pp.; 1.250 fr.

Ruysbroeck l'admirable. Textes choisis et présentés par Josse Alzin. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 192 pp.

Saint Bernard. Textes choisis et présentés par Dom Jean Leclercq. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 192 pp.

Saint François de Sales. Texte présenté et revu par Louis-François Dechevis. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 192 pp.

Salet (G., S.J.) : *Le Christ, notre vie.* Éd. Casterman, Tournai, 1958; 208 pp.

Savants nous parlent de Dieu (*Des*). Témoignages présentés par R. Courtois, S.J. Éd. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 1958; 72 pp.; 100 fr.

Saveut (G.) : *Elle sans lui.* Réflexions sur le célibat féminin. Éd. Xavier Mappus, Le Puy, 1958; 112 pp.; 360 fr.

Thurneysen (Ed.) : *Le sermon sur la montagne.* Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 72 pp.

Vischer (Wilhelm) : *Valeur de l'Ancien Testament.* Commentaires des livres de Job, Esther, l'Ecclésiaste, le second Isaïe. Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 192 pp.

Zilboorg (Gregory) : *Freud and Religion.* A Restatement of an old Controversy. « Woodstock Papers », n° 3. The Newman Press, Westminster (Maryland), 1958; 66 pp.; 95 c.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 3e trimestre 1958. — Impr., n° 1753.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

THÉOLOGIE ET SPIRITUALITÉ

B.-M. Chevignard, La doctrine spirituelle de l'Évangile, p. 94 (F. Lepargneur). — R. Zeller, Le voile et le visage, p. 95 (F. Lepargneur). — L. Grandjean, La vie plus proche du Seigneur, p. 95 (M.-L. T.). — Mgr Richaud, Le Seigneur est proche, p. 95 (M.-L. T.). — J.-M. Hestres, Nazareth, p. 96 (M.-L. T.). — Mgr L. Soubigou, La Croix au cœur de notre vie. — Saint Paul, guide de pensée et de vie, p. 96 (B. D.). — P. Hubeaux, Méditations d'un prêtre, p. 96 (F. L.). — M. Lekeux, L'art de prier p. 96 (F. L.). — E. Stein, La science de la croix, p. 97 (F. Lepargneur). — C. Liotte, Le chemin de Croix du grand malade, p. 98 (M.-L. T.). — F.-M. Fortin, La pierre d'assise, p. 98 (M.-L. T.) — J. Heckenroth, Le livre de la transparence, p. 98 (P. F.). — Le purgatoire, profond mystère, p. 98 (R.-L. O.). — J. Sainsaulieu, La Messe vue de la nef, p. 98 (F. L.). — M.-A. Genevois, Le mariage selon le dessein de Dieu, p. 99 (R. M.). — I. Hislop, A catechism for adults, p. 100 (M.-L. T.). — G. Dominici, Trattato delle dieci questioni, p. 100 (P. F.). — J. Lipski, Extensio Providentiae divinae et applicatio spiritualis secundum Thomam Aquinatem, p. 101 (R.-L. O.). — L. Vereecke, Conscience morale et loi humaine selon Gabriel Vazquez, p. 101 (F. Lepargneur).

LA LITURGIE

A. Loehr, Les mystères de la Pâque, p. 102 (E. Jeauneau). — Officium hebdomadae sanctae et octavae paschae, p. 103 (J. H.). — A. von Speyr, Kreuzeswort und Sakrament, p. 104 (J. H.). — A. A. King, Liturgies of the Primatial Sees, p. 104 (I.-H. Dalmais). — G. Braso, Liturgia y espiritualidad, p. 104 (I.-H. Dalmais). — P. Herbin, Maladie et mort du chrétien, p. 105 (A. Rose). — R. P. Journet, La Messe des enfants, p. 105 (M. F.).

LA VIE RELIGIEUSE

R. Cluny, Les curés blancs, p. 106 (F. P.). — A. du Roy, Viens, suis-moi, p. 106 (F. L.). — E. Willems, Esquisse historique de l'Ordre de Cîteaux d'après le P. Grégoire Müller, p. 107 (C. Noschtizka).

HAGIOGRAPHIE

R. Escholier, La neige qui brûle, Marie Noël, p. 107 (M.-L. T.). — M. de la Fuye et E.-A. Babeau, Madame Élisabeth, p. 108 (M.-L. T.). — Ch. Almeras, Saint Paul de la Croix, p. 108 (M.-L. T.). — F. Hellens, Sainte Marie de Woluwé, la misérable, p. 108 (M.-L. T.). — H. Waach, Johanna Franziska von Chantal, p. 108 (R.-L. Oechslin). — L. Lajoie, Sublime dans l'épreuve, simple dans la gloire, Assunta Goretti, p. 109 (M.-L. T.). — E. Michael, Joseph Malègue, sa vie, son œuvre, p. 109 (M.-L. T.). — Cardinal Grente, Ces Français qui furent des saints, p. 109 (M.-L. T.). — L. Camus, Saint Jean, l'ami préféré de Jésus, p. 109 (F. L.). — Sainte Thérèse d'Avila. Textes, p. 110 (P. F.). — Curzio Malaparte, Hubert Lyautey, Theodor Haecker, Compton Mackenzie, Eugène Zolli, p. 110 (P. F.). — P. Schindler, Das Netz des Petrus, p. 110 (J. H.).

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *Sao Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Garneau, 47, rue Buade
Québec
Abonnements pour tous
77, rue d'Aiguillon, Québec

Egypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*

Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C*

Hollande

Librairie Coebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*

Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et C°
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Li Fra.
Piazza di Luigi dei Francesi
22-23 *Rome*

Liban

Librairie A. Chehab et C°
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal

Uniao Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa-N*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A.

The International News Company
131, Varick Street *New York 13*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5, Ill.

Nouveautés

Pour prier avec notre temps

Prières de S.S. Pie XII

Textes réunis et traduits par les moines de Solesmes

570 Frs

Le classique de la dévotion

SAINT FRANÇOIS DE SALES
Traité de l'Amour de Dieu

945 Frs

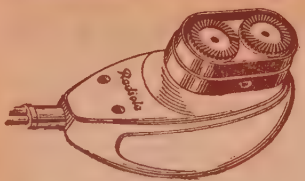
Un catéchisme pour adultes

Mgr GARRONE
Panorama du Credo

450 Frs

DESCLÉE & Cie

RASOIRS ÉLECTRIQUES



Sur simple demande, ESSAI GRATUIT de 15 jours du NOUVEAU Remington « 60 »

TOUTES LES MARQUES

Sunbeam, Philips, Calor, Robot, Visseaux, Thomsen, Braun, Welco, etc.

Reprise des anciens rasoirs électriques

CRÉDIT à partir de 1.000 fr. par mois sans aucune majoration

Pourquoi payer plus cher!

demandez notre documentation et nos prix

SANS CONCURRENCE

réservés à MM. les écclésiastiques

Expédition Franco

RADIO-PYGMALION

19, Boulev. de Sébastopol - PARIS-I^er^

CENTRE SAINT DOMINIQUE

à EVEUX

par l'ARBRESLE (Rhône)

(tél. : 195 à l'Arbresle)

Retraite fermée du Tiers-Ordre dominicain (dames) prêchée par le P. J.-H. NICOLAS, professeur à l'Université de Fribourg. Du 11 au 14 juillet.

Retraite fermée (hommes et femmes) prêchée par le P. CLERC, professeur au collège théologique dominicain de la Tourette : *Dieu dans ma vie quotidienne*. Du 5 au 9 août.

Leçons de doctrine chrétienne : *Le Christ*, données par le P. J.-H. NICOLAS. Du 16 au 20 août.

4^e^ session biblique. Par les PP. BARTHÉLÉMY et BEAUPÈRE, O.P. : *L'Évangile dans son cadre historique et spirituel*. Du 10 au 14 août.

Retraite sacerdotale prêchée par le P. RÉGAMEY : *Le prêtre, éveilleur des consciences et éducateur des libertés*. Du 14 au 20 septembre.

Renseignements et inscriptions au Centre Saint-Dominique à Eveux.

Nouvelle édition remaniée

VICTOR DE LA VIERGE, carme

RÉALISME SPIRITUEL
DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS

Un volume 13 × 19 cm..... **700** fr.

Toute la pédagogie de sainte Thérèse, maîtresse de vie spirituelle.
Guide très précieux pour toute âme qui veut avancer dans la vie religieuse, ou plus simplement dans la vie intérieure, et spécialement pour ceux qui ont à conduire ces âmes.

La Vie Spirituelle, juillet 1957.

« *CAHIERS LAENNEC* »

Chaque cahier double couronne..... **300** fr.

LE CERTIFICAT PRÉNUPTIAL

Comment juridiquement (Prof. SAVATIER) et médicalement (Dr F. GOUST) concevoir ce certificat pour donner aux mariages le plus possible de garanties, donc de succès.

L'HOPITAL A L'ÉCHELLE HUMAINE

Pourquoi le Français moyen a-t-il encore peur de l'hôpital (Dr F. GOUST). — Pour que le médecin ne perde pas le souci des rapports humains avec son malade (Dr MALGRAS). — Règles de l'hôpital moderne (Cl. CHEVALLIER, directeur de l'hôpital Foch). — L'assistance publique de Paris (Dr BRIDGMANN).

P. LETHIELLEUX éditeur, 10, rue Cassette, Paris-6e

ÉDITIONS FRANCISCAINES

Pour les vacances :

ASSISE

par Alexandre MASSERON

« *Un livre d'art et de méditation, un guide précieux. C'est la révélation d'Assise franciscaine, reliquaire à la fois matériel et mystique du Maître de la joie parfaite.* »

Un volume 14 × 19 de 224 p., 46 hors-texte en hélio et 7 plans, couv. hélio ..... **600** fr.

ASSISE

Plans et Guide spirituel

par le R. P. Gérald HEGO, o.f.m.

« *Guide pratique avec son grand plan d'Assise et celui des différents sanctuaires, il fera connaître au pèlerin d'Assise le message caché, le témoignage spirituel de la patrie de saint François.* »

Une plaquette 13 × 18 de 36 p., 8 ill., 6 plans dont un dépliant de la ville d'Assise ..... **120** fr.

LA BASILIQUE DE VEZELAY

Guide et plans

par Jacqueline GREAL

Une plaquette 13 × 19, 24 p. et couv. 4 volets illustrés, nombreuses héliogravures ..... **150** fr.

9, rue Marie-Rose - PARIS-14e

Une nouvelle collection :

LA BARQUE DU SOLEIL

dirigée par M. M. DAVY

NICOLAS BERDIAEV

ESSAI D'AUTOBIOGRAPHIE SPIRITUELLE

« *Une œuvre qui peut être placée sur le même plan que les* Confessions *de saint Augustin ou de J.-J. Rousseau.* »

Kenneth Walker (SUNDAY TIMES)

RAYMOND CHRISTOFLOUR

SIGNES ET MESSAGES POUR NOTRE TEMPS

Stigmates, visions, extases

LEO SCHAYA

L'HOMME ET L'ABSOLU SELON LA KABBALE

Les clés spirituelles des religions

●

DANIEL-ROPS

de l'Académie française

MYSTIQUES DE FRANCE

De saint Bernard à sainte Thérèse

Un magnifique volume avec 20 hors-texte en héliogravure

WALTER BRANDT

QUI ÉTAIT JÉSUS-CHRIST ?

Traduit de l'allemand

Était-il essénien ?

Éditions BUCHET-CASTEL

VIENT DE PARAITRE :

FRANCE - ASIE

Revue mensuelle de Culture et de Synthèse franco-asiatique

Directeur : RENÉ DE BERVAL

93, rue Nguyên-van-Thinh, SAIGON

N° 144

AU SOMMAIRE

POUR LE 2.500e ANNIVERSAIRE DU « PARINIRVANA » DU BOUDDHA

Sarvepalli RADHAKRISHNAN.	Gautama Bouddha, l' « Illuminé ».
Anil de SILVA VIGIER.....	La culture bouddhique s'est répandue à travers toute l'Asie.
Helmuth Van GLASENAPP..	Contribution du bouddhisme à la philosophie.
Jeannine AUBOYER.....	La charité dans l'Art bouddhique.
Robert LINSSEN.....	Note sur le Zen vivant.

LE COMMUNISME AU CAMBODGE (I)

par S. A. R. le Prince Norodom SIHANOUK

HOMMAGE AU PROFESSEUR PRABODH CHANDRA BAGCHI

par Kalyan Kumar SARKAR

NOTES — CHRONIQUES — LETTRES — POÉSIE — ARTS

Pour tous renseignements :

« FRANCE-ASIE », 93, rue Nguyên-Van-Thinh

(ex-rue d'Ormay)

Tél. : 20.084

ou écrire : Boîte Postale n° 79, SAIGON (Sud Viet-Nam)

Vient de paraître :

PIE-AYMON REGGIO, o. p.

LA JOIE

Un volume in-16 raisin de 108 pages..... **270** fr.

Dans cet opuscule, l'auteur nous parle de la joie, de la joie en général et plus spécialement de la joie du chrétien. Il nous parle en théologien, faisant appel constamment aux textes de l'Écriture et s'inspirant de la pure doctrine de saint Thomas d'Aquin.

Son thème central développe la phrase de Claudel à propos des chrétiens : « Apprends-leur qu'ils n'ont d'autre devoir au monde que la joie. » La joie chrétienne naît de l'amour de charité; celui qui reçoit l'enseignement du Christ et vit selon l'Évangile demeure dans la joie. « Je vous ai dit ces choses, pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite » (Jean 15, 11).

Le P. Reggio est né à Smyrne, en Turquie. Sa langue maternelle fut le grec. Il fut élevé en France où il fit ses études, et il vit maintenant en Allemagne. Le présent livre est un résumé des nombreuses prédications sur la joie qu'il donna en France, en Italie et en Allemagne.

Derniers ouvrages parus dans la collection « L'Eau Vive » :

P.-Th. Dehau, o. p. : **Le contemplatif et la croix,** 408 p..... **690** fr.

G. Lefebvre, o. s. b. : **Le mystère de la divine charité,** 224 p..... **360** fr.

B.-M. Chevignard, o. p. : **La doctrine spirituelle de l'Evangile,** 232 p..... **510** fr.

Viennent de paraître :

P. J. R. DEMPSEY, o. f. m. cap.

FREUD, PSYCHANALYSE ET CATHOLICISME

Traduit de l'anglais par Fr. Héron de Villefosse

Un volume in-8° carré de 144 pages..... **720** fr.

Il n'est plus permis d'ignorer l'influence exercée par les œuvres de Freud dans le champ de la psychologie contemporaine. L'auteur du présent ouvrage a voulu donner un exposé synthétique aussi clair que possible de quelques principes essentiels de la psychanalyse freudienne.

Le P. Dempsey est spécialiste en psychologie et il est membre de nombreuses associations de psychologues en Europe et en Amérique, mais il est aussi théologien, et cela lui permet de faire le tri, dans les idées de Freud, entre celles qui relèvent de sa compétence de savant et de thérapeute et celles qui restent solidaires de conceptions philosophiques erronées ou imparfaites.

Particulièrement intéressants sont les aperçus que donne l'auteur sur l'attitude de Freud à l'égard de la religion et l'explication biographique de cette attitude.

Derniers ouvrages parus dans la collection :

Foi, raison et psychiatrie moderne, 352 p..... **1.200** fr.

G. Zilboorg : **Sigmund Freud et l'activité mentale de l'homme,** 148 p..... **570** fr.

QU'EST-CE QUE VOULOIR ?

par Louis Beirnaert, s.j., Mgr Cerfaux, Lucien-Marie de Saint-Joseph, o.c.d., Gabriel Marcel, Jean Ladrière, Paul Chauchard, Henri Ey, Julien Rouart, Serge Leclaire, C. Morel, s.j., Yves Lagrée, Clément Launay.

Un volume in-8° carré de 148 pages..... **630** fr.

La psychologie moderne pose de redoutables questions à la conception classique de la volonté, auxquelles cependant elle se croit capable de répondre. L'essentiel, dans ce débat, est de se comprendre et de s'enrichir mutuellement de ce que chaque discipline peut apporter à la connaissance et à la pédagogie de la volonté. Les auteurs de *Qu'est-ce que vouloir ?* ont donc réuni et confronté dans ce livre leur expérience de psychiatres, de médecins, de psychologues, de philosophes et de théologiens, non pour tenter une synthèse, mais pour amener chacun à dire aux autres comment se pose le problème de la volonté, dans son propre domaine expérimental.

Ainsi sont examinées tour à tour la volonté dans la doctrine de saint Paul, la volonté d'après saint Thomas d'Aquin, la phénoménologie de la fidélité, le volontaire et l'histoire, l'aspect neurophysiologique de la volonté animale et humaine, la psychopathologie et la volonté, la volonté selon saint Jean de la Croix, la psychopédagogie de la volonté, et l'orthopédagogie de la volonté chez l'enfant.

Il ressort de cet examen et de ce dialogue que, rompant avec la notion « volontariste » d'un vouloir en soi opposé aux déterminismes, les méthodes et les disciplines actuelles tendent toutes à lier le problème de la volonté à celui de l'être.

C'est dire que les essais rassemblés dans *Qu'est-ce que vouloir ?* soulèvent peut-être plus de problèmes qu'ils n'en résolvent. Mais ils incitent à une réflexion féconde — et ils aideront en particulier prêtres et éducateurs à mieux prendre conscience des délicates questions qui se posent à eux.

•

Collection " SOURCES CHRÉTIENNES "

Vient de paraître :

ATHANASE D'ALEXANDRIE

APOLOGIE A L'EMPEREUR CONSTANCE
APOLOGIE POUR SA FUITE

Introduction, texte critique, traduction et notes
par J. M. Szymusiak, s. j.

Un volume in-8° écu de 276 pages..... **1.290** fr.

De ces deux *Apologies*, le P. Szymusiak donne le texte grec : après Opitz, il a revu encore tous les manuscrits de l'Apologie pour la fuite; et de l'Apologie à Constance il établit, pour la première fois, un texte critique. Les dernières pages de l'Introduction nous font connaître les diverses collections de manuscrits qui nous ont conservé ces deux écrits et leurs rapports; leurs éditions successives et leurs traductions. On y trouve enfin une bibliographie « athanasienne ».

Deux *Appendices* : le premier traite de l'hypothèse d'une deuxième session du concile de Nicée en 327; et le second contient la traduction de la lettre du clergé d'Alexandrie à la Commission d'enquête. Divers *Index* enfin complètent utilement cet ouvrage.

Rappelons que « Sources chrétiennes » a déjà consacré deux volumes importants à saint Athanase : numéro 15, *Lettres à Sérapion*, présentées, traduites et annotées par J. Lebon; numéro 18, *Discours contre les païens*, *De l'Incarnation du Verbe*, introduction, traduction et notes par P. Th. Camelot.

Derniers ouvrages parus dans la même collection :

51. Syméon le nouveau théologien : **Chapitres théologiques, gnostiques et pratiques,** 220 p. ..... **960** fr.
52. Ambroise de Milan : **Traité sur l'Evangile de saint Luc,** tome II, 452 p. ..... **1.650** fr.
54. Jean Cassien : **Conférences,** tome II, 564 p... **1.500** fr.
55. Eusèbe de Césarée : **Histoire ecclésiastique,** tome III, 364 p. ..... **1.750** fr.

•

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " LECTIO DIVINA "

Vient de paraître :

YVES CONGAR, o.p.

LE MYSTÈRE DU TEMPLE

L'économie de la présence de Dieu à sa créature, de la Genèse à l'Apocalypse.

Un volume in-8° carré de 348 pages..... **990** fr.

Rien ne permet de mieux goûter la Sainte Écriture qu'une lecture consistant à suivre un thème selon ce qu'on peut appeler une coupe verticale : « de la Genèse à l'Apocalypse ». Surtout quand le thème choisi est aussi central, aussi synthétique, aussi essentiel que celui du Temple ou de l'Habitation de Dieu. Car, si la Sainte Écriture dévoile le vrai rapport religieux entre l'homme et Dieu, tel qu'il achève de se révéler et de se réaliser en Jésus-Christ, on peut à coup sûr, avec l'Apocalypse (21, 3), en résumer le message en ces mots : « Il aura sa demeure avec eux; ils seront son peuple et lui, Dieu-avec-eux, sera leur Dieu. »

C'est ce mystère que le P. Congar s'attache à étudier selon ces grandes étapes : Patriarches, Exode, Prophétie de Nathan, Temple de Salomon, Prophètes, puis Incarnation du Fils de Dieu et temps messianiques, Église, Jérusalem céleste où, finalement, Dieu lui-même sera le Temple. Le présent travail a été rédigé à Jérusalem, en 1954, mais quelques ajoutes de dernière heure pallient les inconvénients d'une publication retardée.

Sans prétendre être au niveau d'une exégèse technique de professionnel, cette étude est au courant des problèmes et des ressources du meilleur travail biblique actuel. Elle s'adresse à tous ceux qui cherchent, dans la Sainte Écriture, la nourriture, non seulement de leur vie religieuse, mais d'une pensée soucieuse d'atteindre ce qu'on appelle le spécifique chrétien. Donc, aux séminaristes, religieuses, prédicateurs, directeurs de cercles bibliques ou de groupes d'Action catholique, mais aussi aux membres des autres Communions chrétiennes qui cherchent avec nous les voies d'une obéissance fidèle à notre Dieu.

Derniers volumes parus dans la même collection :

C. Spicq : **Vie morale et Trinité sainte selon saint Paul,** 96 p. ..... **300** fr.
P. Drijvers : **Les Psaumes,** 228 p. ..... **690** fr.
M.-E. Boismard : **Du Baptême à Cana,** 172 p..... **450** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " RENCONTRES "

Vient de paraître :

P. RÉGAMEY, o.p.

NON-VIOLENCE ET CONSCIENCE CHRÉTIENNE

Un volume in-8° couronne de 384 pages..... **690** fr.

La « non-violence » — telle que Gandhi l'a pratiquée et prêchée — semble procéder directement de l'Évangile. Voilà qui pose à la conscience chrétienne une question singulièrement grave, dans un monde où la violence prend de formidables proportions. Une question que cette conscience ne peut plus éluder.

Une étude d'ensemble s'imposait, osant affronter toutes les données majeures, extrêmement diverses, dont un jugement pleinement chrétien doit tenir compte. C'est cette reconnaissance de l'ensemble des réalités mises en cause par la non-violence que cet ouvrage permet d'accomplir.

Réflexion sur les ambiguïtés de la violence et sur ses sources profondes dans l'homme; — redécouverte, qui pour beaucoup sera une révélation, du sens chrétien en sa plénitude et du véritable caractère de l'obligation de la loi évangélique; — analyse des dispositions intérieures que cette loi inculque et qu'exige une action pacifique valable; — élucidation de la « mystique », de la théorie et de la pratique de l'action non violente, — telles sont les principales étapes de cette prise de conscience.

En fin de compte, elle jette dans des perplexités et il s'en dégage quelques certitudes. Les perplexités elles-mêmes ne sont pas les moins stimulantes. Car elles naissent d'une vue réfléchie, exigeante, des principes et des données.

En fermant ce livre, on comprendra mieux en quoi l'homme, et à plus forte raison le chrétien, est obligé à l'héroïsme. Chacun est mis personnellement en cause par une telle étude, et éprouvera le besoin de la reprendre, approfondissant son champ si vaste (un index permet de le sillonner en diverses directions).

Et chacun, selon sa compétence, sa situation et sa vocation, prendra, avec une ferveur désormais plus lucide, ses options.

Parmi les derniers ouvrages parus dans la collection :

P. WINNINGER : **Construire des églises,** 256 p. .... **510** fr.

Madeleine DELBREL : **Ville marxiste, terre de mission,** 240 p. ..... **480** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " FOI VIVANTE "

ALBERT HARTMANN, s. j.

VRAIE ET FAUSSE TOLÉRANCE

Traduit de l'allemand par A. Besnard, o. p.

Un volume in-8° couronne de 296 pages..... **750** fr.

Sur le thème controversé et particulièrement délicat de la tolérance religieuse, le P. Hartmann fait ici un exposé lumineux de la position de la théologie catholique en la matière.

Il donne tout d'abord un aperçu des fausses conceptions de la tolérance qui se sont exprimées au cours des siècles, surtout au XVIII^e^ siècle chez les philosophes de l'*Aufklärung*. Selon eux, la tolérance serait requise en raison de la relativité de toutes les croyances qui ne peuvent jamais prétendre qu'à une expression partielle de la vérité.

Cette conception relativiste de la tolérance est évidemment inacceptable par la foi chrétienne. Le christianisme est la religion voulue par Dieu, sa Vérité est universelle, et doit donc être considérée comme exclusive. Le chrétien n'est pas intolérant pour autant, il admet que les autres religions possèdent des fragments de vérité, et que tout homme de bonne foi peut parvenir à Dieu. De plus, au plan pratique et moral, les hommes de croyances différentes doivent trouver le moyen de vivre et de travailler ensemble dans la paix. Cette exigence s'impose à eux comme une obligation de conscience. Le cœur du problème de la tolérance religieuse tel qu'il se pose pour les chrétiens sera de « faire la vérité dans la charité ».

L'auteur se livre à un examen minutieux de tous les problèmes que soulève cette position catholique. Il n'est pas possible de les évoquer ici, car ils sont trop nombreux. Citons pourtant le problème épineux de la tolérance religieuse dans un « État catholique » que l'auteur étudie en terminant.

Un livre fondamental sur une question difficile.

Derniers ouvrages parus dans la collection :

A. Rétif : **Foi au Christ et mission,** 188 p..... **390** fr.

A.-M. Carré : **Espérance et désespoir,** 208 p... **360** fr.

P. Hitz : **L'annonce missionnaire de l'Evangile,** 270 p..... **540** fr.

J. Oesterreicher : **Sept philosophes juifs devant le Christ,** 616 p..... **1.200** fr.

P. Lippert : **Credo,** tome I, 284 p..... **600** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

13e mille.

A l'occasion du Centenaire de la naissance du « Frère Universel » les Éditions du Cerf rééditent :

CHARLES DE FOUCAULD

explorateur mystique

par

Michel CARROUGES

« L'intérêt essentiel de cette biographie est de dégager nettement ce que fut la vraie vocation du Père de Foucauld, au-dessus de toutes les circonstances locales et temporelles de sa vie.

« Elle montre par les faits comment Frère Charles de Jésus fut avant tout un « homme de Dieu » aux yeux de tous les gens du désert qui l'ont vu vivre et comme il fut réellement « le petit frère universel » qu'il voulait être... »

(Extrait de la préface du R. P. VOILLAUME, prieur des Petits Frères de Jésus.)

Un volume in-16 jésus de 298 pages, 5 hors-texte et une carte..... **690** fr.

(Traduit en anglais, espagnol et italien.)

Déjà parus :

M. M. VAUSSARD : **Charles de Foucauld, maître de vie intérieure,** 234 p..... **210** fr.

R. VOILLAUME : **Les Fraternités du Père de Foucauld,** 188 p..... **270** fr.

R. VOILLAUME : **Au cœur des masses,** 5e édition, 40e mille, 568 p..... **810** fr.

•

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " 7e ART "

Vient de paraître :

HENRI AGEL

MIROIRS DE L'INSOLITE DANS LE CINÉMA FRANÇAIS

Un volume in-8° couronne de 192 pages..... **750** fr.

L'insolite est une pierre de touche de l'honnêteté et de la clairvoyance des cinéastes qui ne s'arrêtent point aux apparences sensibles du monde, mais pensent comme Edgar Poe — ou comme saint Paul — que la vérité ne nous est livrée ici-bas que dans un miroir.

L'étude des réalisateurs qui se sont servis de ce miroir pour nous communiquer une certaine appréhension du monde et de la condition humaine fait le sujet de ce livre. On y trouvera une hiérarchie dans les approches de l'insolite et une hiérarchie dans le groupement des metteurs en scène qui ont tenté cette investigation. Cet inventaire — qui déconcertera peut-être par son extrême sévérité pour des valeurs dites consacrées dans la production française — permettra, au moins, de mettre à leur vraie place des hommes comme Jean Epstein, Luis Bunuel, Jean Vigo et des « documentaristes » de la classe d'un Franju, d'un Alain Resnais, d'un Rouquier. En fin de compte, c'est une redécouverte du cinéma qui peut s'accomplir au terme de ce livre : les prestidigitateurs, les charlatans de l'insolite, font encore aujourd'hui illusion. Leur rhétorique ne nous apprend rien. C'est une drogue et non pas une nourriture spirituelle. Au contraire ceux qui se sont penchés avec lucidité sur ce qu'Amédée Ayfre appelle « le mystère de l'être », nous apparaissent comme les vrais serviteurs d'un art qui cesse dès lors d'être magie pour devenir instrument de connaissance.

Les nombreux lecteurs du *Cinéma a-t-il une âme ?* et du *Cinéma et le sacré*, et tous ceux qui s'intéressent vraiment au 7e Art retrouveront dans ce livre la rigueur et la profondeur qui ont fait de Henri Agel l'un des plus importants exégètes et critiques cinématographiques d'aujourd'hui.

Derniers volumes parus dans la même collection :

Claude MAURIAC : **Petite littérature du cinéma,** 192 p..... **720** fr.

René BRIOT : **Robert Bresson,** 120 p..... **570** fr.

Jacques SICLIER : **La femme dans le cinéma français,** 192 p..... **720** fr.

Mary FIELD : **Cinéma pour enfants,** 220 p..... **780** fr.

•

LES ÉDITIONS DU CERF

Une revue de théologie missionnaire
vient de paraître

PAROLE ET MISSION

Comité de direction :
A.-M. HENRY, P.-A. LIÉGÉ, N. DUNAS, J. THOMAS, o.p.

Le mouvement missionnaire est avec le mouvement biblique une des deux grandes forces spirituelles de l'après-guerre. Mais que veut-il? où va-t-il? Un mouvement qui ne prend pas conscience de lui-même, qui n'a pas ses organes de réflexion et ses théologiens, risque de s'affadir rapidement.

Le propos de PAROLE ET MISSION *est de réfléchir sur ce mouvement et d'aider à son développement. La revue étudiera les questions relatives à la mission, et, de façon générale à l'affrontement de l'Église et de l'incroyance, sous toutes les formes qu'elle revêt.*

PARMI LES ARTICLES DU NUMÉRO I :

J. GUILLET, s.j..... Synagogue et prédication apostolique.
P.-A. LIÉGÉ, o.p..... Le catéchuménat dans l'édification de l'Église.

L'Asie et les Asies

É. DUPERRAY, s.a.m... L'abbé J. Monchanin.

L'Afrique Noire

P. HAZOUMÉ..... L'Église et la montée des peuples.
J.-D. M..... L'Afrique Noire, pôle d'attraction des étudiants et des intellectuels.

La mission intérieure

P. GUILBERT et J. HAMAIDE. Une prédication missionnaire.

Chroniques

Documents. Instruments de travail. Information
Bilan des revues missionnaires.

Le numéro, 160 pages : **250** fr.
Pour 1958 trois numéros seulement :
15 avril — 15 juillet — 15 octobre

Abonnez-vous, prix spécial pour 1958.
France : 3 numéros pour **600** fr.
Étranger : 3 numéros pour **750** fr.

PAROLE ET MISSION
AUX ÉDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e
C.C.P. Paris 1436-36

NOTES DE PASTORALE LITURGIQUE

N° 18

LES DIMANCHES D'ÉTÉ

au sommaire

A.-M. R. *Éditorial.* La pastorale liturgique, œuvre de patience.
P. Jounel. Les dimanches d'été.
Dom Jean Gaillard. *Billet de spiritualité.* Mère Bienheureuse.
P. Jounel. *Thèmes de prédication.* Le canon de la messe.
A.-M. Roguet. Pour un plan systématique de prédication.
B. Flicoteaux. *Leçons d'une expérience.* La préparation du Congrès eucharistique de Valence.
P. Guilbert. *Pour nos équipes liturgiques.* La lecture sacrée (II).
A. Maurand. L'œuvre de Dom Urbain Sérès dans l'Église d'Albi.

Bibliographie. Chroniques et Correspondance

Le numéro : **100** fr.

L'abonnement, France : **400** fr. — Étranger : **600** fr.

NOTES DE PASTORALE LITURGIQUE
29, boulevard Latour-Maubourg - PARIS-VII^e^
C. c. p. Paris 16.209.21

LIBRAIRIE DU CERF M. FISCHER

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE : M. FISCHER

29, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e

C. C. P. Paris 2322-49 — Tél. Inv. 2624

TOUTE LA VIE INTELLECTUELLE
ET SPIRITUELLE

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE — HISTOIRE
SOCIOLOGIE — BELLES-LETTRES — DOMINICANA
LITURGIE DOMINICAINE
LIVRES ÉDITÉS A L'ÉTRANGER

Expédition rapide **de tous les livres de tous les éditeurs, en France, aux colonies et à l'étranger, aux prix pratiqués par les éditeurs.**

Evitez les frais multiples **de port, de règlement et de correspondance *en centralisant vos achats chez nous*.**

Une revue de théologie missionnaire vient de paraître

PAROLE ET MISSION

Comité de direction :
A.-M. Henry, P.-A. Liégé, N. Dunas, J. Thomas, o. p.

1re année, n° 2 — 15 juillet 1958

Liminaire ..... Le syncrétisme.

Bible et mission

Y. M.-J. Congar, o. p. L'État d'Israël dans le dessein de Dieu.

Principes de théologie

N. Dunas, o. p. ..... Complexité de la mission.
Fr. Petit, o. praem... La conversion.

Les Amériques

R. Poblete, s. j. ..... Méthodes missionnaires en Amérique latine.

L'Afrique noire

M. d'Ancy ..... Itinéraire syncrétiste.
J. Bouchaud, c.s.sp.. Les conditions de la vie chrétienne à Douala.
Al. Diop ..... Christianisme et cultures indigènes.

La mission et le monde du travail

L. Guinchard..... A la recherche de notre temps.

Mission de l'intérieur

Fr. Coudreau ..... Catéchuménat et mission.

Chroniques et documents

Bibliographie missionnaire.

I.-H. Dalmais ..... L'Éthiopie, terre chrétienne.
A.-M. Henry ..... Mission et sociologie.

Le numéro, 160 pages : **250** fr.
Pour 1958 trois numéros seulement :
15 avril — 15 juillet — 15 octobre

Abonnez-vous, prix spécial pour 1958.
France : 3 numéros pour **600** fr.
Étranger : 3 numéros pour **750** fr.

PAROLE ET MISSION
AUX ÉDITIONS DU CERF
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e
C.C.P. Paris 1436-36

Vient de paraître :

CATHOLICISME ANGLAIS

Un volume in-8° couronne de 464 pages..... **960** fr.

Aujourd'hui, plus de dix pour cent des Anglais sont catholiques.

Tandis que la pratique et les effectifs des autres confessions semblent décliner, les dénombrements et les sondages manifestent un catholicisme en plein essor, enraciné dans le monde du travail, se taillant et élargissant sa place au soleil dans la nation.

Éprouvé par l'expérience de son existence « minoritaire » dans un milieu non catholique, ressuscité en grande partie grâce à l'immigration irlandaise, aux conversions et à l'ère industrielle, le catholicisme anglais vit intensément des problèmes qui sont ou risquent d'être les nôtres. C'est ce que le présent ouvrage s'efforce de montrer.

Après la description et l'analyse de l'héritage historique, des données sociales, des structures et tendances ecclésiales et de la vitalité culturelle du catholicisme anglais, l'ouvrage aborde les problèmes multiples et divers de la présence des catholiques dans la nation : parmi les nombreux catholiques, dans la vie politique, à l'Université, dans la philosophie contemporaine ou la littérature.

Plusieurs tableaux, des notes biographiques et bibliographiques complètent ces études et en font un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à ces questions d'une si brûlante actualité.

Parmi les derniers ouvrages parus dans la collection :

P. WINNINGER : **Construire des églises,** 256 p..... **510** fr.

P. RÉGAMEY, O. P. : **Non-violence et conscience chrétienne,** 384 p..... **690** fr.

JEAN CHÉLINI

LA VILLE ET L'ÉGLISE

Préface de M. le professeur LE BRAS et de Mgr GROS

Un volume in-8° couronne de 368 pages..... **720** fr.

Il y a dix ans, la paroisse parisienne de Saint-Laurent voyait se dérouler la première consultation sur la pratique dominicale. Depuis, les enquêtes se sont multipliées dans les villes de France, d'Europe, d'Amérique. Une première synthèse devenait nécessaire, pour rendre accessible au public une documentation dispersée, d'accès difficile, souvent inédite.

L'auteur expose d'abord l'état de la pratique religieuse dans les villes, en groupant les chiffres obtenus selon les méthodes d'enquête : sondage, estimation des curés, décompte *de visu*, consultation dominicale, relevé sur fichier.

Mais la sociologie religieuse a conquis dans les villes un autre domaine : celui des rapports entre les structures humaines et les structures religieuses. En historien, l'auteur souligne d'abord le caractère urbain du christianisme primitif et montre comment l'Église a su s'adapter à l'évolution urbaine au cours des siècles. Mais le développement gigantesque des villes depuis le XIX° siècle place l'Église devant un besoin d'adaptation encore plus radical.

La civilisation urbaine, profondément sécularisée, contient-elle encore des germes de christianisme ? Les citadins, même non pratiquants, observent-ils les grands actes de la vie religieuse, croient-ils en Dieu ? Autant de questions inexplorées auxquelles en sociologue, l'auteur s'est efforcé de répondre en dépouillant les plus récentes enquêtes d'opinion.

Par la clarté de l'exposé et la simplicité de la langue, l'ouvrage constitue une initiation attrayante et complète aux recherches de la sociologie religieuse urbaine. Un modèle d'analyse historique, la reproduction des fiches d'enquête dominicale, un lexique de sociologie religieuse, deux index, l'abondance des notes et de la bibliographie achèvent de faire de cet ouvrage une somme commode pour les spécialistes et les chercheurs.

Collection " RENCONTRES "

Vient de paraître :

P. RÉGAMEY, o.p.

NON-VIOLENCE ET CONSCIENCE CHRÉTIENNE

Un volume in-8° couronne de 384 pages..... **690** fr.

La « non-violence » — telle que Gandhi l'a pratiquée et prêchée — semble procéder directement de l'Évangile. Voilà qui pose à la conscience chrétienne une question singulièrement grave, dans un monde où la violence prend de formidables proportions. Une question que cette conscience ne peut plus éluder.

Une étude d'ensemble s'imposait, osant affronter toutes les données majeures, extrêmement diverses, dont un jugement pleinement chrétien doit tenir compte. C'est cette reconnaissance de l'ensemble des réalités mises en cause par la non-violence que cet ouvrage permet d'accomplir.

Réflexion sur les ambiguïtés de la violence et sur ses sources profondes dans l'homme; — redécouverte, qui pour beaucoup sera une révélation, du sens chrétien en sa plénitude et du véritable caractère de l'obligation de la loi évangélique; — analyse des dispositions intérieures que cette loi inculque et qu'exige une action pacifique valable; — élucidation de la « mystique », de la théorie et de la pratique de l'action non violente, — telles sont les principales étapes de cette prise de conscience.

En fin de compte, elle jette dans des perplexités et il s'en dégage quelques certitudes. Les perplexités elles-mêmes ne sont pas les moins stimulantes. Car elles naissent d'une vue réfléchie, exigeante, des principes et des données.

En fermant ce livre, on comprendra mieux en quoi l'homme, et à plus forte raison le chrétien, est obligé à l'héroïsme. Chacun est mis personnellement en cause par une telle étude, et éprouvera le besoin de la reprendre, approfondissant son champ si vaste (un index permet de le sillonner en diverses directions).

Et chacun, selon sa compétence, sa situation et sa vocation, prendra, avec une ferveur désormais plus lucide, ses options.

Dans la même collection :

Madeleine DELBREL : **Ville marxiste, terre de mission,** 240 p. ..... **480** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF